

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la  
distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées  
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,  
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont  
pas été filmées.
- Additional comments:  
Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion. Pagination multiple.

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/  
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/  
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata  
slips, tissues, etc., have been refilmed to  
ensure the best possible image/  
Les pages totalement ou partiellement  
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,  
etc., ont été filmées à nouveau de façon à  
obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

I  
E  
PA

acc. No. 33714

Chez

RELATION  
DE CE QUI S'EST PASSE'

EN LA  
NOUVELLE FRANCE  
ES ANNEES 1643. & 1644.

Enuoyée au R. P. JEAN FILLEAV  
Prouvencal de la Compagnie de Leys,  
en la Prouince de France.

Par le R. P. BARTHELEMY VIMONT, de  
la mesme Compagnie, Superieur de  
toute la Mission.



A P A R I S,

SEBASTIEN CRAMOISY,  
Imprimeur du Roy, & de  
la Reyne Regente,

ET

GABRIEL CRAMOISY.

ruë S. Jac-  
ques, aux  
Cicognes.

Chez

M. DC. XLV.

Avec Privilège du Roy.

ccc. No. 33714.

REVISTA OLEON  
MAYO 1944

D

RARE

EC

518

1643-44

33714

p  
a  
p  
m  
la  
te.  
pla



AV REVEREND PERE

IEAN FILLEAV,

PROVINCIAL DE LA  
Compagnie de IESVS en la Pro-  
vince de France.



ON REVEREND PERE,

*Ce nous est une consolacion bien sensible de recevoir tous les ans des lettres de V. R. qui sont autant de tesmoignages authentiques de l'affection qu'elle a pour la conversion de ces peuples, & des effets signalez de son amour en nostre endroit, elle ne seruent pas peu à nous encourager pour poursuivre le dessein que nous avons d'attirer à la connoissance & amour de Dieu toutes les Nations de ces contrées qui sont plus grandes en nombre qu'on ne se per-*

## E P I S T R E.

*si* adoit au commencement, nous en descouurons tous les ans de nouvelles qui ne sont point errantes & vagabondes, & qui pourroient seruir d'un iuste employ à ceux qui ont du zele pour leur salut: deux cents mille Algonquins les attendent, & si leur zele n'est point borné, il pourra s'estendre à plusieurs autres Nations qui sont au Midy de nostre grand fleuve, & s'ils ne sont contens de cela, ils pourront s'auancer iusques au Couchant, où ils trouueront assez d'exercice pour le reste de leur vie. Ils verront que ces peuples ne sont pas si Barbares qu'ils n'ayent l'esprit capable d'instruction, & un cœur susceptible des maximes de l'Euangile, que si quelqu'un auoit d'autres sentimens, la Relation que i'enuoye à V. R. de ce qui s'est passé icy cette année, le pourra desabuser, elle y verra de bons & de mauvais succez, & remarquera que Dieu va

## EPISTRE.

touſiours exauçant de plus en plus les  
prieres qu'on fait en France pour nos  
pauures Sauvages, & qu'il va benif-  
ſant les ſecours qu'on leur donne. Elle  
connoiſtra d'autre part que les ennemis  
du ſalut de ces peuples veillent touſiours  
à leur ruine & s'efforcent de les perdre,  
ce qui nous oblige de recourir plus parti-  
culierement à elle pour luy demander le  
ſecours & aſſiſtance des prieres &  
ſaincts Sacrifices de nos Peres & Fre-  
res, & ſpecialement celle de V. R. de  
qui ie ſuis.

A Kebec, c 5. de  
ſeptembre, 1644.

Tres-humble & tres-obeyſſant  
ſeruiteur,  
BARTHÆLEMY VIMONT.  
à liij



T A B L E  
DES CHAPITRES  
CONTENVS EN  
CE LIVRE.

- Chapitre I.  *E l'estat general des  
Chrestiens de la Nou-  
uelle France, page.1*
- Chap. II. *De quelques Baptes-  
me en la residence de S.Ioseph, pag.10*
- Chap. III. *Des bons sentimens & actions  
des Chrestiens de Sainct Ioseph, pag. 23*
- Chap. IV. *Continuation des bons senti-  
mens & actions des Chrestiens de S.Io-  
seph, pag.45*
- Chap. V. *Continuation des bons senti-  
mens & action des Chrestiens de Sainct  
Ioseph, pag.56*
- Chap. VI. *De l'Hospital, pag.70*
- Chap. VII. *Du Seminaire des Urselines,  
pag.94*
- Chap. VIII. *De ce qui s'est passé à l'occa-  
sion de de quelques Apostats, pag.113*

TABLE DES CHAPITRES.

- Chap. IX. *Du Seminaire des Hurons aux  
trois Rivieres, & de leur prise avec celle  
de Pere Ioseph Bressany, par les Iroquois,*  
pag. 139.
- Chap. X. *De la prise de trois Iroquois,*  
pag. 171
- Chap. XI. *Des bons deportemens des Ati-  
kamegnes,* pag. 187
- Chap. XII. *De la Mission de sainte Croix  
à Tadoussac,* pag. 209
- Chap. XIII. *Continuation de la Mission  
de Sainte Croix à Tadoussac,* pag. 229
- Chap. XIV. *De la Creation d'un Capitai-  
ne à Tadoussac,* pag. 249

*Extrait du Priuilege du Roy.*

**P**AR grace & Priuilege du Roy, il est permis à Sebastien Cramoisy, Marchand Libraire Juré, Imprimeur ordinaire du Roy & de la Reyne Regente Mere de sa Majesté, Directeur de l'Imprimerie Royale au Chasteau du Louure, Ancien Escheuin & Consul de cette Ville de Paris, d'imprimer ou faire imprimer vn Liure, intitulé. *La Relation de ce qui s'est passé en la Nouvelle France, és années 1643. & 1644. enuoyée au Reuerend Pere Iean Filleau, Prouincial de la mesme Compagnie, Supperieur de toute la Mission.* Et ce pendant le temps & espace de dix ans consecutifs, avec defences à tous Libraires & Imprimeurs d'imprimer ou faire imprimer ledit Liure, sous pretexte de déguisement ou changemēt qu'ils y pourroient faire, à peine de confiscation & de l'amende portée par ledit Priuilege. Donné à Paris le 14. iour de Decembre, 1644. Signé par le Roy en son Conseil Cramoisy, & scellé du grand Sée en cire iaune.

*Permission du R. Pere Prouincial.*

**N**OS Iean Filleau, Prouincial de la Compagnie de Iesus en la Prouince de France, auons accordé, pour l'aduenir, au Sieur Sebastien Cramoisy, Marchand Libraire, Juré Imprimeur ordinaire du Roy & de la Reyne Regente Mere de sa Majesté, Directeur de l'Imprimerie Royale du Chasteau du Louure, Ancien Escheuin & Consul de la Ville Paris, l'Impression de Relations de la Nouvelle France. Fait à Paris le quinzieme Decembre, 1644.

Signé I E A N F I L L E A U.



# RELATION DE CE QUI S'EST

passé en la Nouvelle  
France, és années 1643.  
& 1644.

## CHAPITRE I.

*De l'estat general des Chrestiens de  
la Nouvelle France.*



L'Etat où se void maintenant  
reduite cette Eglise naissante  
est capable de tirer des yeux,  
de tous ceux qui l'ayment,  
des larmes de tristesse & de  
oye. Car d'un costé c'est vne chose pi-  
oyable de voir perir deuant nos yeux  
ces pauvres peuples à mesure qu'ils em-

permis  
Librai-  
& de  
Dire-  
maiteau  
sul de  
re im-  
ce qui  
1643.  
illeau  
perieur  
temps  
c def-  
d'im-  
sous  
qu'ils  
on &  
onné  
igné  
éelle  
agni  
ccor-  
Mar  
y &  
ur d  
aciei  
n de  
uin

2 *Relation de la Nouvelle France,*

brassent la Foy : & de l'autre nous auons  
sujet de nous consoler voyant que les  
miseres qui les accueillent de toutes  
parts , ne seruent qu'à faire souhaitter  
la foy à ceux qui iusques à present l'a-  
uoient mesprisée , & la fortifier & faire  
paroistre avec plus de gloire dans les  
cœurs de ceux qui desia l'auoient re-  
ceüë. Nous voyons bien que Dieu est  
le Fondateur de cette Eglise , aussi bien  
que de la primitive ; car il l'a fait nai-  
stre comme celle-là dans les trauaux ,  
& croistre dans les souffrances , pour la  
couronner avec elle dans la gloire.

La maladie , la guerre , & la famine  
sont les trois fleaux dont il a pleu à Dieu  
frapper nos Neophytes , de puis qu'ils  
ont commencé à l'adorer , & se soumet-  
tre à ses Loix. A peine eurent-ils ouï  
parler de la Doctrine que nous leur pres-  
chons , & commencé à receuoir cette  
diuine semence , qu'une maladie con-  
tagieuse s'espandit dans toutes ces na-  
tions , & en moissonna la plus saine par-  
tie : Cette maladie n'eust pas plustost  
cessé , que la guerre , qui iusques alors  
leur auoit esté si aduantageuse qu'ils

s'estoient rendus Maistres du pays de leurs ennemis , & les auoient battus par tout , commença , & a continué depuis à leur estre si funeste , qu'ils y ont perdu tous leurs meilleurs guerriers , ont esté chassez de leur propre pays , & ne font plus maintenant autre chose que fuyr la cruauté des Iroquois , qui ne laissent pas neantmoins de les attrapper bien souuent & en faire d'horribles massacres.

En suite de ce malheur estans contrains de quitter les bois les plus commodes à la chasse , qui sont au Midy du grand fleue , & sujets aux courses de leurs ennemis , ils sont tombez entre les mains d'un autre ennemy non moins cruel , qui est la faim , laquelle en a ramené plusieurs du milieu des forests à nos portes , pour nous demander l'aumosne en vn temps auquel ils auoient accoustumé d'estre tous les iours dans les festins. Nous en auons veu qui ont couru dans les bois dix , quinze , & vingt iours sans rien manger que quelque bout d'escorce ou de peau : d'autres se sont resolus de passer la grande riuere

4 *Relation de la Nouvelle France,*  
en vn temps auquel elle rouloit par tout  
des rochers & des montagnes de glace  
pour entrer dans les bois du Midy, non-  
obstant l'apprehension de leurs enne-  
mis, disant qu'ils aimoient autant  
mourir du feu des Iroquois comme de  
faim; & comme si le malheur les eust  
accompagné par tout, apres auoir cœuru  
parmy les glaces & les neiges mille ha-  
zards de perdre la vie, ils sont retournez  
sans auoir mangé autre chose que les  
cordes de leurs raquetes. Ceux qui ont  
le moins souffert, sont vne partie des  
Chrestiens de Sillery & de Tadoussac,  
qui pour n'estre pas incommodez en  
leur chasse par les Iroquois, sont en-  
trez dans les bois du Midy trois mois  
plustost qu'à l'ordinaire, & sont allez si  
auant que les Iroquois ne les ont peu  
rencontrer, quoy qu'ils les ayent cher-  
chez comme on a reconneu par leurs  
pistes. Cela a esté cause que les Meres  
Hospitalieres & nos Peres de Sillery ont  
eu sur les bras pendant tout l'Hyuer plus  
de quarante Sauvages, la plus part in-  
firmes, & vieillards qu'il a fallu nourrir  
auec de grands frais, & qui autrement

és années 1643. & 1644. 5

fussent morts de faim & de misere dans les bois sans aucune assistance corporelle ny spirituelle.

Tous ces accidens ont tellement éclaircy nos Sauvages, que là où l'on voyoit il y a huit ans, quatre-vingt & cent cabanes, à peine en voit-on maintenant cinq ou six : & tel Capitaine qui commandoit pour lors à huit cents guerriers, n'en compte plus à présent que trente ou quarante, & au lieu des flottes de trois ou quatre cents Canots, nous n'en voyons plus que de vingt ou trente ; & ce qui est pitoyable, c'est que ces restes de Nations consistent quasi toutes en des femmes veufues, ou filles qui ne scauroient toutes trouver un mary legitime, & qui partant sont en danger de souffrir beaucoup ou de faire de grandes fautes.

Ce comble de miseres qui les accablent, deuroit se me semble les fortifier dans la creance qu'ils auoient dès le commencement, que la priere les faisoit mourir, que nous estions des sorciers, qui auions coniuré contre leurs vies, que nous auions des intelligences

6 *Relation de la Nouvelle France,*  
secretes avec leurs ennemis. Mais celuy  
qui est le Maistre des cœurs leur donne  
d'autres pensées, & leur fait reconnoi-  
stre, & aduoier publiquement au mi-  
lieu de leurs afflictions, que la main qui  
les frappe est celle du vray Dieu, qu'ils  
n'auoient pas encore conneu, & dont  
les iugemens sont aussi secrets comme  
ils sont equitables. Nous auons cepen-  
dant grand sujet de louer Dieu de ce  
qu'il tire sa gloire de l'affliction de ce  
pauvre peuple & la fait seruir auanta-  
geusement à sa conuersion. Quoy qu'il  
ne soit point dans le monde aucune na-  
tion plus pauvre que celle-cy, il n'en est  
pas neantmoins de plus orgueilleuse,  
lors qu'ils estoient dans la prosperité,  
nous ne pouuions quasi les aborder,  
les François estoient des chiens, & tout  
ce que nous leur preschions estoient des  
fables. Mais depuis que les afflictions les  
ont humiliez, & que la necessité les a  
rendus plus dependans des François, &  
leur a fait esprouer les effects de la cha-  
rité Chrestienne, ils ont ouuert les yeux,  
& voyent maintenant plus clair que ia-  
mais qu'il n'y a point d'autre Diuinité

que celle que nous leurs preschons. En effect de tous ceux qui ne sont pas encore Chrestiens, il n'y en a presque point qui ne tende pour le moins exterieurement vn tesmoignage public de l'estime & approbation qu'il fait de nostre creance: Car si on les interroge s'ils croyent ce que nous leur disons, & s'ils ne veulent pas estre baptizez, ils respondent qu'ils croyent en effect, & qu'ils souhaitent le Baptisme, que s'ils ne sont pas encore tous disposez à recevoir la Foy, ou si quelques vns mesme l'abandonnent, c'est tousiours en aduoiant à la gloire de Dieu, que ce que nous preschons est vray, mais difficile. Ce n'est plus maintenant vne chose honteuse parmy eux de professer le Christianisme, de prier Dieu le soir & le matin en presence des infideles mesmes. La grace va tous les iours adoucissant leur ancienne barbarie. Le mestier des Jongleurs & des forciers perd son credit peu à peu, les nations esloignées attirées par l'odeur de nos bons Chrestiens s'approchent de nous pour iouyr de la mesme faueur que recoiuent celles qui nous

8 *Relation de la Nouvelle France,*  
font plus proches : ils commencent à  
s'appriuoiser à nos coustumes, les diffi-  
cultez qu'ils ont à se soumettre aux loix  
Chrestiennes s'applanissent de plus en  
plus, la vertu & l'honesteté est main-  
tenant parmy eux en veneration, ceux  
mesme qui la pratiquent le moins, ne  
laissent pas de l'honorer exterieure-  
ment. Ils connoissent maintenant &  
detestent plusieurs choses sous le tiltre  
de vice, qu'ils estimoient auparauant &  
loüoient faussement comme des ver-  
tus. Enfin la verité triomphe de l'er-  
reur, & le Prince des tenebres est con-  
traint de ceder la place au Roy de  
gloire & de lumiere.

Ce n'est pas à dire que tout soit fait.  
Nous auons plus de peine à conseruer  
nos Chrestiens, qu'à les acquerir. Leur  
vie errante est vn grand empesche-  
ment à la vertu, & neantmoins les diffi-  
cultez qu'il y a pour les arrester, sont  
quasi infurmōtables. Les terres que nous  
leur défrichons, les maisons que nous  
leur bastissons, & les autres secours spiri-  
tuels & corporels que nous taschons de  
leur rendre les arrester vn peu, mais

*és années 1643. & 1644.* 9

non pas tout à fait. La colonie des François qui est à vray dire le fondement du Christianisme en ces contrées va tousiours croissant, mais lentement, n'estant pas assistée de l'ancienne France assez puissamment. Les Algonquins de l'Isle, & ceux de la Nation d'Hiroquet apres tant d'années d'instruction ne sont pas à la verité si insolens comme auparauant; mais aussi ils ne sont pas si humbles comme ils faudroit pour estre capables du Baptesme. Les exemples de quelques-vns d'entr'eux qui ont quitté la Foy, ou l'ont profanée par des actions indignes nous empêchent d'en baptiser plusieurs qui se presentent. Les mariages nous donnent encore bien de la peine. Nous sommes tous environnez de Nations qui ne nous ont encore iamais veu, si le grand fleuve est vne fois libre, il nous donnera l'entrée dans des Nations innombrables, & grandement peuplées, dont quelques-vnes ont desia ouy parler de nous, & nous souhaittent. En vn mot nous ne faisons que commencer; mais nous esperons que ces heureux commencemens auront d'heu-

10 *Relation de la Nouvelle France,*  
reux progrez, & que Dieu consomme-  
ra enfin l'ouurage qu'il a entrepris, puis  
qu'il est à sa gloire.

---

CHAPITRE II.

*De quelques Baptesmes en la residence  
de Saint Ioseph.*

ieu est tousiours admirable dans la predestination de ses esleus ses desseins sont secrets, & ses pensées cachées, mais l'exécution en est merueilleusement efficace. Nous l'auons veu en la personne d'un Capitaine Abnaquois, que Dieu a tiré du milieu d'une Nation toute infidele, & bien esloignée de nous pour le mettre dans le sein de son Eglise. Il y a trois ans qu'il estoit venu à Sillery pour offrir à nos Saunages des presens en satisfaction de la mort d'un Algonquin que ceux de sa Nation auoient tué. Nos Chrestiens accepterent les presens, les parens du defunct essuye-

*és années 1643. & 1644.* 11

rent leurs larmes, & la Paix fust renouée entre ces deux Nations. Vn de nos Principaux Neophytes haráqua pour annoncer cette paix, & adiousta à la fin, parlant au Capitaine Abnaquiois qui estoit entremetteur de la paix, que pour rendre leur amitié asseurée & immortelle, il falloit qu'il renonçast à ses superstitions, & qu'il embrassast la creance dont ils faisoient maintenant profession. Si tu veux, luy dit-il, lier nos deux Nations par vne parfaite amitié, ils faut que nous croyons tous le mesme: Fais-toy baptiser, & procure que tes gens fassent le mesme, ce lien sera plus fort que tous les presens. Nous prions Dieu, & ne reconnoissons point d'autres amis ny freres que ceux qui prient comme nous. Comment aimerions-nous ceux que Dieu haït? Or Dieu haït ceux qui ne prient pas: Si tu veux doncques nous auoir pour frere & pour amis, aprends à prier comme l'on nous a enseigné: Ces paroles firent vne telle impression dans l'esprit du Capitaine Abnaquiois qu'il promit de retourner à Sillery l'Esté prochain pour se faire enseigner. En effet

12 *Relation de la Nouvelle France,*  
il s'acquitta de sa promesse, & parust icy  
au commencement de l'Esté avec huit  
Canots, lors qu'on se preparoit pour al-  
ler à la guerre contre les Iroquois, où il  
fust emmené, & estant de retour, il  
commença à presser fortement son Bap-  
tesme. Ses gens firent quelque insolence  
qui fust cause qu'on parla de les chas-  
ser. Il prie Monsieur le Gouverneur  
qu'on luy permette de demeurer avec  
trois de ses gens; on le luy accorde. Il  
se fait instruire, il assiste aux Prieres soir  
& matin, il entre souuent dans l'Eglise  
pour visiter le Sainct Sacrement & luy  
demander la grace d'estre bien tost bap-  
tisé. Le Pere Dequen le rebute diuerfes  
fois pour l'eprouuer, alleguant qu'il faut  
vaquer aux autres qui sont plus pressiez  
que luy & mieux disposez, qu'il est  
estranger, & qu'on ne se fie point à sa  
parole. Il respond à tout cela, que s'a-  
gissant du salut de son ame, il est autant  
pressé que les autres estant autant en  
danger de se perdre comme estoient les  
autres qui pourfuiuoient leur Baptesme,  
qu'il sçait desia les Prieres & le Cate-  
chisme, l'ayant apsis de Charles Me-

jaskuat, avec qui il auoit demeuré pendant l'Hyuer, que pour estre Estranger, il ne doit pas estre rebüté puis que le Paradis est fait aussi bien pour ceux de sa Nation que pour les autres, qu'il n'est pas vn enfant pour se desdire, qu'il a quitté son pays & renoncé à sa charge de Capitaine pour estre instruit, qu'il veut demeurer tousiours avec les Chrestiens de Syllery pour conseruer la Foy, apres qu'il aura fait vn voyage en son pays, & pourueu à ses petites affaires. Le Pere voyant son courage & sa perseuerance apres vne longue esprouue luy donna le contentement qu'il desiroit, & le mit au nombre des enfans de Dieu. Monsieur le Gouverneur le nomma Iean Baptiste. Apres son Baptesme il vint trouuer le Pere Dequen & luy dit qu'il n'auoit iamais resenty vne ioye pareille à celle de ce iour: Non, dit-il, ie ne ferois pas si ioyeux quand on m'auroit retiré des mains des Iroquois. Helas! nous croyons qu'il y est tombé. Il s'en alloit à son pays pour prendre cōgé de ses parens, & dire à Dieu à ses gens, il nous auoit promis de parler hautement

14 *Relation de la Nouvelle France,*  
& hardimēt en faueur de la foy, & cōme  
i'écris cecy vn Canot d'Abnaquiois viēt  
d'arriuer par la mesme riuiere par la-  
quelle il s'en alloit, qui ne la point ren-  
contré, mais bien plusieurs pistes d'Iro-  
quois, & vn de leurs Canots qu'ils ont  
laissé, apres s'estre saisis, comme l'on  
croit, de celuy de ce pauvre Chrestien,  
il estoit en compagnie d'vn Catechu-  
mene de sa Nation qui auoit de gran-  
des ardeurs & dispositions à la Foy. Dieu  
soit beny de tout, nous ne deuons pas  
foüiller dans ses conseils, mais les ado-  
rer tous avec respect.

Vn vieillard de la Nation d'Hiroquet  
fameux Sorcier, & grandement expert  
dans toutes les superstitions de sa Na-  
tion, qui en est toute pleine, ne pou-  
uāt suiure ses gens à la chasse, fust obligé  
de s'arrester à Sillery, où les Meres Hos-  
pitalieres luy firent la charité de le nour-  
rir dans leur Hospital pendant tout  
l'Hyuer avec plusieurs autres infirmes  
& malades. La charité est parfaitement  
éloquente dans son silence, les œuures  
font bien plus d'impression sur les esprits  
que toutes les plus exquisés paroles.

Aussi est-ce le plus fort argument de  
credibilité que nous ayons pour toucher  
les cœurs des Sauuages. Ce pauvre  
vicillard se voyant seruy & assisté si cha-  
ritablement par ces bonnes Meres, &  
considerant le soing & les grands frais  
auec lesquels elles soignoient les autres  
malades & infirmes sans aucune espe-  
rance de recompense, & oyant dire  
qu'elles auoient quitté leurs patens &  
vn si beau pays pour venir secourir icy  
les pauvres & les malades, conçeur vne  
grande idée de la bonté & sainteté de  
nostre Religion, & se sentit esmeu à  
l'embrasser. Ces bons mouuemés estant  
assistez des bonnes paroles qu'il oyoit  
dire, & de l'instruction qu'on luy fai-  
soit le firent resoudre à demander d'e-  
stre instruit & disposé au Baptesme, son  
aage ne luy permettoit pas d'auoir beau-  
coup d'esprit ny de memoire; neant-  
moins il s'appliqua auec tant de ferueur  
& de contention à apprendre les Prieres  
qu'il en vint à bout dans trois iours au  
grand estonnement de tous les autres &  
de soy-mesme qui desesperoit aupara-  
uant de sçauoir rien apprendre. Il ne

16 *Relation de la Nouvelle France,*  
reſtoit qu'à luy faire rendre vn poil qu'il  
conſeruoit chèrement, & adoroit cōme  
vne petite diuinité. C'eſt vn poil, diſoit-  
il, que j'ay arraché de la mouſtache du  
Manitou, c'eſt ce poil qui m'a conſerué  
la vie dans mille hazards où ie me ſuis  
rencontré de la perdre. Ie me fuſſe noyé  
cēt fois ſans ce poil: c'eſt luy qui m'a fait  
tuer des orignaus, qui m'a preſerué des  
maladies, & m'a fait viure ſi long-temps:  
J'ai gueri avec ce poil des malades, il n'y  
a rien que ie ne faſſe avec ce poil: me le  
demander, c'eſt me demander la vie. Il  
fallut bien du temps & de la patience  
pour deſabuſer ce pauvre vieillard; le  
Diable le tenoit fortement par ce poil,  
& luy perſuadoit viuement, qu'il eſtoit  
mort s'il s'en deſaiſoit: Mais enfin le  
Saint Eſprit fuſt le maïſtre; Ie crois  
que ie mourray, dit-il, quand j'auray  
rendu mon poil, mais il n'importe, ie  
le donneray: j'ayme mieùx mourir & al-  
ler en Paradis, que de viure plus long-  
temps & aller en Enfer. Quand la vo-  
lonté eſt gaignée, l'entendement ne  
fait pas de grandes reſiſtences. Apres  
cette genereuſe reſolution, il fut aiſé  
de luy

de luy persuader , qu'il n'en mouroit pas , & que sa vie n'estoit pas attachée à ce poil , mais à la Prouidence d'un Dieu plus fort que son Manitou. Le Ieudy Sainct les Sauuages estans tous assemblez pour assister à la ceremonie du lauement des pieds , & du festin qu'on leur deuoit faire ensuite dans l'Hospital , ce bon Catechumene se resolut enfin de se défaire de son poil , & en faire vn sacrifice à Dieu ; il prend son sac à petun , & en tire vn autre plus petit , & de cettuy-cy vn troisieme gentiment ouuragé à leur mode , & bigarré de Porc-Epi , qu'il me met entre les mains. Je l'ouure & le trouue rempli de duuet au milieu duquel , ce poil estoit enuélé : brusle-le me dit-il , afin qu'il ne me brusle , ie haïs & deteste le meschant Manitou , ie ne le crains point , ie renonce & à luy , & à tout ce qui luy appartient. Apres cela ie n'ay rien à te donner , ny à quitter , ce poil estoit mon thresor , toute ma malice estoit attachée-là : baptisez-moy. Nous luy accordasmes ce bon-heur le Samedy Sainct , iour deputé particulierement à la cere-

18 *Relation de la Nouvelle France,*  
monie du Saint Baptisme : Monsieur  
de Saint Sauueur le nomma Bonauen-  
ture, il monta quelque temps apres aux  
trois Riuieres, là où ceux qui l'auoient  
conneu, le voyant prier Dieu, s'eston-  
nerent de ce grand changement, &  
comme ils luy demandoient, si en effet  
il aymoit la Priere, il faut bien, dit-il,  
que ie l'ayme, puis que pour l'amour  
d'elle j'ay donné mon poil, & interro-  
gé derechef quelle chose l'auoit con-  
uertie, il respondit que c'estoit la Cha-  
rité qu'il auoit esprouée chez les Filles  
qui sont habillées de blanc : il vouloit  
dire les Hospitalieres.

Nous baptisames bien-toft apres vn  
ieune homme de la mesme Nation, au-  
quel arriua vne chose assez notable  
auant son Baptisme : Il estoit allé à la  
chasse avec ses compagnons, & auoit  
couru plusieurs iours dans les bois sans  
rien trouuer, la faim les pressoit tous  
viuement, lors que cettuy-cy qui n'e-  
stoit encore que Catechumene & n'a-  
uoit receu quasi aucune instruction se  
retira à l'escart, se mit à deux genoux  
dans la neige, & esleuant les yeux &

les mains au Ciel : Mon Dieu , dit-il ,  
aye pitié de moy ; i'ay bien faim : Tu le  
sçais bien ; ie voudrois tuer vn orignac :  
ie n'en ay iamais tué ; ie n'en vois point : si  
tu veux pourtāt , i'en tuerai bien-toft vn.  
C'est toy qui les a faits , & tu les a faits  
pour nous : si tu ne le veux pas , n'impor-  
te : mais , ne me laisse pas mourir , car ie  
ne suis pas encore baptisé , & ie le veux  
bien estre. Dieu aggreā cette priere  
faite avec tant d'ingenuité , de confian-  
ce & de resignation : il voit incōtinent la  
piste d'un orignac , il court apres , il l'at-  
trape , le tuë , se remet à genoux dans la  
neige , remercie son bien-facteur & luy  
destine la meilleure partie de sa prise  
qu'il luy offre à son retour en la person-  
ne des malades de l'Hospital.

Les autres Baptêmes que nous auons  
fait icy ne sont remarquables par aucu-  
ne circonstance extraordinaire , ie ne  
puis neantmoins m'empescher de cou-  
cher icy quelques bons sentimens de  
ces nouueaux enfans de Dieu. Pierre  
Oumenabano s'est disposé à son Baptē-  
me avec vne ferueur extraordinaire ,  
on ne pouuoit l'enseigner assez , ny assez

20 *Relation de la Nouvelle France,*  
faire prier Dieu : dès qu'il commença  
à estre Catechumene, il eust vne deuotion  
particuliere au Sainct Sacrement  
qu'il visitoit plusieurs fois foir & matin :  
sa priere estoit, Iesus aye pitié de moy,  
qu'il repetoit cent fois, ne sçachant dire  
autre chose. Il regarda soigneusement  
toutes les sortes de reuerences qu'on fait  
au Sainct Sacrement, & autant de fois  
qu'il entroit & sortoit de la Chappelle,  
il les faisoit toutes l'vne apres l'autre, &  
celles des Prestres, & celles des hom-  
mes, & celles des femmes, & interrogé  
pourquoy il en faisoit tant: le vouldrois,  
dit-il, honorer Dieu autant que font  
tous les autres ensemble, quelques-vns  
ne pouuoient s'abstenir de rire, il per-  
sistoit tousiours neantmoins dans sa de-  
uotion, ie crois que Dieu aggreoit cette  
simplicité. Apres son Baptesme il conti-  
nua dans sa deuotion au Sainct Sacre-  
ment le visitant souuent, & repetant  
continuellement ces paroles: Iesus ie te  
remercie, Iesus ie te remercie. Il dit vn  
iour au Pere qui l'instruisoit, & le repe-  
ta par apres fort souuent. Je suis bien  
mal, outre les escrouelles qui me desse-

ehent, i'ay beaucoup d'autres incommoditez qui me traueillent. Je suis content de mourir si Dieu le veut ; mais neantmoins ie serois bien aise de viure long-temps si Dieu le vouloit. Estant interrogé pourquoy il auoit ce desir ; ce n'est pas, dit-il, pour iouyr des plaisirs de cette vie, car ie n'en gouste point, ny ne les souhaitte, mais afin de pouuoir remercier Dieu long-temps, & le seruir. Je ne commence qu'à le connoistre : ie n'ay encore rien fait pour luy, ie voudrois bien faire quelque chose pour son amour, & auoir beaucoup de temps pour le seruir, & apprendre à le bien prier. Le Pere luy dit, qu'il feroit tout cela en Paradis mieux qu'en terre: Mais, dit-il, en Paradis on n'a point de peine à seruir Dieu, & il en a tant eu pour nous. Ce bon Neophyte disoit en sa langue ce que Sainct Augustin disoit en vn autre. *Sero te cognoui bonitas antiqua, sero te amau.*

Ioseph Memench ieune garçon de la Nation des Nipissiriniens estant encore Catechumene, & voyant qu'on differoit de le baptiser, nonobstant qu'il fust suf-

22 *Relation de la Nouvelle France,*  
fisamment instruit, en demanda la rai-  
son. On luy respondit, qu'on apprehen-  
doit qu'il ne fust pas assez constant, &  
que remontant en son pays, il n'aban-  
donnast la Foy: Cette parole l'affligea  
sensiblement; il s'adresse au Pere qui  
l'instruisoit. Escrits-luy, dit-il, au Pere  
Vimont: Voyla ce que tu luy escriras.  
Pere Vimont, Memench est triste, de  
ce qu'on ne veut pas le baptiser, il sem-  
ble qu'il perd courage, il te veut parler  
afin que tu le fasse baptiser; escoute-le,  
Voicy comme il te parle. P'ay quitté  
mon pays & mes parens pour venir icy,  
& y estre baptisé: car quelle autre cho-  
se ferois-je venu chercher icy où ie n'ay  
aucun parent, ny aucune connoissance?  
Ie sçais toutes les Prieres, & tout le Ca-  
techisme, si ie suis vne fois baptisé, ie  
ne veux point remonter la-haut où sont  
les meschans, ie demeureray icy avec  
les bons, ie suis ieune, mais ie sçay pour-  
tant ce que ie fais, ie conserueray la  
Priere toute ma vie: ie ne mens point,  
commande-donc qu'on me baptise; si  
tu ne le veux pas faire, ie seray triste, ie  
m'en retourneray en mon pays où ie

és années 1643. & 1644. 23

mourray peut estre sans Baptesme., tu en seras la cause: Voyla ce que te dit Memench ; Ce n'est pas mal dit pour vn Sauuage de quinze ans, il voulut estre luy-mesme le porteur de la lettre, pour plaider sa cause en propre personne, & il la plaida si bien qu'il la gaigna. Monsieur de Godefroy luy fit l'honneur de luy donner le nom de Ioseph.

---

### CHAPITRE III.

*Des bons sentimens & actions des Chrestiens de Saint Ioseph.*



Our donner vne idée generale des Chrestiens de Saint Ioseph, il suffit de dire en peu de mots, que cette petite troupe qui fait son sejour dans cette residence est le leuain de cette nouvelle Eglise, & la plus belle perle de la Couronne que Iesus-Christ s'est acquise dans ce nouveau Royaume, ce sont eux qui ont receu les premiers la Foy,

B iij

24 *Relation de la Nouvelle France,*  
qui l'ont portée dans les autres Nations,  
& qui la soustiennent maintenant par  
tout par leurs paroles, & bons exem-  
ples, quand on parle de reformer quel-  
que mauuais Chrestien, on le met en  
la compagnie de ceux-cy, de laquelle  
ceux qui sont les plus feruens, ne scau-  
roient se separer, sans ressentir quelque  
refroidissement de leur ferueur. Si quel-  
quesfois ils se trouuent meslez avec les  
Algonquins & autres Nations plus hau-  
tes, on les distingue assez par la profes-  
sion publique qu'ils font de toutes les  
vertus Chrestiennes, & par l'auerfion  
qu'ils tesmoignent auoir de tout ce  
qui ressent leur ancienne barbarie. Aussi  
leur reputation est estenduë dans toutes  
ces contrées, & fait vn merueilleux es-  
clat parmy toutes les Nations qui ac-  
courent icy pour voir ce qu'elles ont  
ouïy dire du changement admirable que  
la Foy opere dans des cœurs qui aupa-  
rauant n'estoient rien moins barbares  
que les leurs: Nous attribuons ce bon-  
heur apres Dieu, aux deux Capitaines  
qui commandent à ces bons Neophytes,  
Noël Tekserimatch & Iean Baptiste qui

embrassent & poussent les affaires de la Foy avec vn zele & vne prudence qui surpassent tout ce qu'on peut esperer d'un Sauvage. Iean Baptiste se contente d'agir, & ne parle pas beaucoup. Noël est puissant en ses paroles, aussi bien qu'en ses actions. Je rapporteray icy quelques-uns de ses discours, où l'on verra les lumieres & les sentimens que Dieu luy donne.

Vn iour le Pere Dequen faisant festin à nos Neophytes à l'occasion du Baptesme d'un Sauvage, à mesure qu'il leur rapportoit selon leur coustume les diuers mets dont estoit assaisonnée la sagamité, ils respondoient à vn chacun par autant de ho qui font des cris de ioye, qu'ils arrachent du fonds de la poitrine. Mais à la fin quand il leur eust dit que le sujet du festin estoit le Baptesme d'un de leurs gens, ils esleuerent la voix & ietterent non vn, mais trois cris, ho, ho, ho: cela donna occasion à Noël de parler en faueur de la Foy, & de dire à ces gens:

A la bonne-heure, que vous vous satisfiez tous baptiser, & que vous desiriez

26 *Relation de la Nouvelle France,*  
tous de croire en Dieu. La Doctrine  
que les Peres nous preschent, est excel-  
lente. Tout ce qu'elle contient, est par-  
faitement raisonnable; elle ne ressem-  
ble pas à nos anciennes fables qui sont  
remplies de sottises, & d'extrauagances.  
C'est vrayement vn Dieu celuy qu'on  
nous preschè: Les promesses qu'il nous  
fait, sont rauissantes, les supplices dont  
il menace les meschans, sont espou-  
uentables; mais iustes & équitables;  
Pour moy ie vous assure que i'estimé  
& aymé cette doctrine dès qu'elle me  
fust proposée; & quoy que i'aymassé ma  
reputation & ma vie, neantmoins ie  
l'ay embrassée nonobstant la crainte que  
i'auois pour lors de perdre vñ & l'au-  
tre; ie voyois que tous les iours nous  
allions mourant, & que la mort mois-  
sonnoit plustost les Chrestiens que les  
infideles. Ceux qui croyoient pour lors  
passoient pour des esprits foibles, n'im-  
porte, disois-ie en mon cœur, à la bon-  
ne-heure que ie sois mesprisé & que ie  
meure, ie veux croire, puis que c'est la  
volonté de Dieu qui est preferable à la  
reputation, & à la vie. C'est Dieu qui

m'a fortifié contre ces vaines apprehensions : hastez-vous de vous faire baptiser, vous qui ne l'este pas encore, ne craignez pas la mort, ny le mespris, la Priere n'en est pas la cause, c'est elle qui nous donne la vie, & qui nous met dans la possession de la vraye gloire.

Voicy vn autre de ses discours à l'occasion d'un mariage. Vn Capitaine de la Nation des Abnaquiois baptisé depuis peu recherçoit en mariage vne fille Chrestienne. Noël estant consulté sur ce sujet, apres auoir demandé du temps pour y penser, respondit qu'il n'estoit point d'aduis qu'on se hastast, dans l'apprehension qu'il auoit de l'inconstance de ce Capitaine : mais cettuy-cy ayant persisté long-temps dans sa recherche, & donné toutes les assurances qu'on pouuoit esperer de sa fidelité, Noël & les autres Capitaines & principaux Chrestiens consentirent à cete alliance, laquelle se fit publiquement dans nostre Chappelle avec toutes les solemnitez de l'Eglise, apres que le Pere eust fait vn petit discours pour exhorter à l'amour coniugal ceux qui venoient de

28 *Relation de la Nouvelle France,*  
recevoir la Benediction Nuptiale, Noël  
Tekærimatch print la parole, & se tour-  
nant vers l'assemblée :

Ne vous estonnez pas , leur dit-il , si  
j'ay differé si long-temps à consentir à  
ce mariage , c'est vne chose de grande  
importance que le mariage des Chre-  
stiens , & qui est extrêmement contraire  
à nos humeurs & à nos coustumes : nous  
aymons avec passion la liberté , nous  
nous plaisons à changer de femme , &  
quelquesfois nous en voudrions auoir  
plus d'une ; Tout cela est contre les loix  
du mariage des Chrestiens , c'est vn af-  
faire auquel il ne faut pas se precipiter,  
ie connois l'humeur de nos filles , qui  
sont volages, & ont de la peine à demeu-  
rer tousiours attachées à vn mary , ie  
sçay d'ailleurs que les Abnaquiois sont  
sujets à quitter & changer leurs femmes,  
& à en retenir plusieurs ensemble : Pour  
toy tu n'as pas tousiours esté fort sage, ie  
sçay que tu as couru de nuit les Caba-  
nes, il semble que tu as plus d'esprit de-  
puis ton Baptême ; mais il falloit t'es-  
prouer , j'apprehendois qu'il n'y eust  
pas assez de sincerité & de fermeté en

tes paroles, & ie ne suis pas encore tout à fait hors de cette apprehension, souuiens-toy de ce que tu as dit maintenant : nous l'auons ouy, si tu nous trompe, nous t'en ferons de sanglans reproches deuant Dieu & deuant les hommes. Tu as eu loisir de penser à ce que tu deuois faire, tu n'est pas vn enfant pour t'en desdire, respecte ton mariage qui n'est pas profane comme celuy des infideles, mais Sainct & Religieux; sois fidel à Dieu & à ta femme, si tu fais ce que ie te dis, Dieu t'aymera, & nous aussi: prends courage, ne te fie-pas à toy-mesme, prie Dieu espere en luy, il t'aydera.

Cette harangue prononcée en bons termes & avec ardeur beaucoup plus cōfusément & efficacement qu'elle n'est icy couchée fust escoutée avec attention de toute l'assemblée, & donna à tous les Sauvages qui estoient la presens en bon nombre, du respect & de la veneration enuers le Sacrement de Mariage, principalement au nouveau Marié, qui respondit à Noël en ces termes.

Tu dis vray, le Mariage des Chrestiens est vn affaire de grande importance, & auquel il ne faut pas se precipiter : i'y ay pensé meurement, auant que d'en parler, & ay prié Dieu souuent sur ce sujet, ie n'ay iamais trouué mauuais que vous esprouuassiez ma constance, & quoy qu'il me sembloit que vous n'agressiez pas ma recherche, ie ne me suis pas pourtant rebuté: Mais ie me fache de ce que vous doutez encore de ma fidelité, il est vray que ie suis d'une Nation volage & sujete à ses plaisirs; mais ne sçaucez-vous pas que ie suis baptisé, & que j'apprends depuis longtemps par vos exemples comme ie dois viure, j'aduouë que deuant mon Baptesme ie n'estois pas assez sage, mais depuis que ie suis baptisé, ie ne crois pas auoir donné aucun sujet de scandale, j'espere que celuy qui m'a fait la grace comme à vous autres, d'estre baptisé, me donnera aussi la mesme force qu'il vous donne pour luy garder la foy que ie luy ay promise dans mon mariage : ie vous promets derechef que ie garderay inuiolablement la parole que ie vous

· *és années 1643. & 1644.* 31

ay donnée , & que ie respecteray mon mariage comme vne chose sainte , & ne le profaneray iamais par aucune action contraire au deuoir auquel il m'oblige. A tant le tout , & en effet il a gardé sa parole , en telle sorte que c'est vn des plus heureux & paisibles mariage que nous ayons fait parmy les Sauvages , mais continuons à ouïr les discours de nostre Noël.

Après que les Sauvages de Sillery furent reuenus de leur grande chasse , les Capitaines & principaux Chrestiens furent saluër Monsieur le Gouverneur , Noël fit le compliment au nom de tous les autres , auquel Monsieur le Gouverneur respondit ( tesmoignant le contentement qu'il auoit de les voir , & d'apprendre leurs bons deportemens pendant leur hyuernement ) après quoy il adiousta , qu'il n'estoit pas content de tous , & qu'il y en auoit quelques vns qui donnoient du scandale par leurs mauuaises actions : Le Pere Dequen qui seruoit d'interprete en cette occasion , ayant exposé aux Sauvages le mescontentement que receuoit Mon-

32 *Relation de la Nouvelle France,*  
sieur le Gouverneur de ces mauuais  
Chrestiens, sans les nommer, Noël  
luy repartit, parle clair : Le Pere De-  
quen s'explique, sans nommer neant-  
moins ceux dont il estoit question :  
Noël replique ; Je te dis derechef que  
tu parle clair, & que tu nomme ceux  
qui sont meschans : Le Pere les nom-  
me, & leur dit que c'est Estienne Piga-  
rouich, & François Koskeribagagach  
qui entretienne des concubines au lieu  
de leurs femmes legitimes qu'ils ont  
abandonnées : Noël pour lors s'aban-  
donnant à son zele ordinaire.

Le voulois scauoir, dit-il, si ce n'e-  
stoient point de mes gens sur qui i'euf-  
se de l'authorité, i'y eusse pourueu :  
Pour ceux-cy, ie ne suis point leur  
Capitaine, mais ie hais leur malice, &  
deseste leur compagnie, ie n'ay iamais  
approué les actions qu'ils ont faites  
contre la Foy, & la fidelité de leur  
Mariage: ie les improuue, & les con-  
damne, ils n'ont point d'esprit, les fem-  
mes le leur ont osté, peur estre qu'ils le  
recoureront si on les chastie, ils re-  
tourneront bien-tost de la chasse, ils  
voudront

voudront cabaner à Sillery, ils auront besoin du secours des François, mais il faut les chasser bien loing de nous, ie ne souffriray point qu'ils s'approchent de mes cabanes, ny eux, ny ceux qui les supportent, ils nous corromproient par leurs mauuais exemples: pour toy, dit-il, parlant à Monsieur le Gouverneur, ne te laisse point fleschir par les prieres qu'ils te feront, ferme tes oreilles, & n'escoute point leurs paroles, s'ils tesmoignent quelque repentance de leur faute, & s'ils s'offrent à en faire satisfaction, ie suis d'aduis, qu'on les esprouve pendant vn an, durant lequel temps ils demeureront bannis de Quebec & de Sillery, & esloignez de leurs concubines, & apres cela on pourra les admettre dans l'Eglise, & leur faire misericorde.

Ce discours de Noël fust suiuy de celui d'un autre Capitaine de Tadoussac qui se trouua en cette assemblée, ie suis bien aise, dit-il, de voir comme vous traitez les meschans. Vous m'apprenez comme ie me dois comporter en semblables occasions, quand ie seray à mon pais, ie feray comme ie vous vois

34 *Relation de la Nouvelle France,*  
faire, si quelqu'un de mes gens veut  
estre meschant, ie le chastieray en telle  
sorte qu'il seruira d'exemple aux autres,  
& moy-mesme si ie veux estre meschant,  
ie desire qu'on me châtie plus seueremēt  
que tout autre, ie veux qu'on me degra-  
de de la qualité de Capitaine, qu'on me  
foüette, qu'on me pend, ou qu'on me  
iette dans la riuere. Quiconque offense  
Dieu, merite la mort: il faut croire tout  
de bon, ou ne s'en mesler pas, les mes-  
chans gastent les bons, ce meslange ne  
vaut rien, c'est vne contagion qui s'es-  
pand & se dilate peu à peu, iusques à ce  
que tout est infecté, dequoy nous sert  
d'estre baptisez, si nous n'obeyssons, on  
nous a dit souuent que le Baptisme ne  
sert qu'à vne plus grande damnation,  
quand on le deshonne par des mauuai-  
ses actions. Ie veux estre obey quand  
ie commande, & ie me fasche si mes  
gens se reuolent contre mes ordres. Et  
Dieu n'a-il pas plus de sujet d'estre irri-  
té contre nous si nous ne luy obeïssons  
pas, ie feray que mes gens seront sages,  
ou eux, ou moy y perdrons la vie.

Si le zele de ces deux Capitaines tient

vn peu de celuy des enfans de tonnerre,  
il ne laisse pas de proceder d'vn bon  
principe, & d'estre loiable en des cœurs  
barbares, qui n'auoient pas auparauant  
d'ardeur ny de sentiment que pour la  
chair & pour le sang.

Je ne puis obmettre vn autre discours  
que fist Noël à la nouuelle de la prise du  
Pere Bressany & des Hurons vñ le Pere  
Dequen leur ayant fait vn discours sur  
ce sujet, pour leur montrer que cet ad-  
cident & tant d'autres malheurs estoient  
des effets de la cholere de Dieu, iuste-  
ment irritée par la meschanceté des  
mauuais Chrestiens, & des infidèles qui  
ne vouloient pas obeir à sa parole; Noël  
voulust parler à son tour, il commande  
que personne ne sorte de la Chappelle  
& qu'on ferme la porte.

Tu dis vray, dit-il, ce sont nos pe-  
chez qui ont mis le Pere Bressany & les  
Hurons entre les mains des Iroquois:  
ce sont nos pechez qui peut estre main-  
tenant les chargent de coups de bastons,  
leurs arrachent les ongles, leurs coupent  
les doigts, leur mettent les tisons dans  
les flancs, & les brulent à petit feu; qu'on

36 *Relation de la Nouvelle France,*  
ne die pas que c'est la priere qui est cau-  
se de ces malheurs. Ce seroit vn autre  
peché capable d'attirer de plus grandes  
maledictions de Dieu sur nos testes, c'est  
nous-mesme qui exterminons nostre  
Nation, & celle des Hurons, & des  
François: Comment est-ce que Dieu  
ne nous chastieroit pas? Il y a si long-  
temps qu'on nous enseigne, & qu'on  
nous presche la crainte & l'amour de  
Dieu, & il s'en trouue encore parmi  
nous qui s'enyurent, qui font des festins  
à tout manger, qui consultent les De-  
mons, luy font des Sacrifices, & renou-  
uellét leurs anciènes superstitions: moy-  
mesme, qui dans la qualité que ie porte  
de Capitaine, deurois donner de bons  
exemples aux autres particulierement  
ayant esté tant instruit, ie ne laisse pas  
pourtant d'estre meschant & peut estre  
plus que tous les autres; apres cela faut-  
il s'estonner si les Iroquois nous consu-  
ment, il est vray que nos ennemis sont  
meschans aussi bien que nous, mais  
neantmoins nous sommes plus coupables  
qu'eux, parce que nous sommes  
instruits & eux ne le sont pas; si on les

enseignoit comme l'on nous enseigne, ils croiroient peut estre plus fortement que nous ne faisons. Nous ne croyons qu'à demy, & nos actions desmentent nos paroles. C'est ce qui irrite Dieu contre nous. Il est temps que nous l'apaisions si nous voulons conseruer ce peu qui nous reste de nostre Nation, & il n'est pas difficile de l'apaiser. Il est bon; il est nostre Pere, c'est à regret qu'il nous chastie: si nous conspirons tous à l'aymer & à luy obeyr, il aura pitié de nous, prenez courage, ne laissez pas d'aymer la priere, quand bien elle nous deuroit causer la mort, mais i'espere, qu'au contraire, si nous l'aymons, elle nous donnera la vie, non seulement l'eternelle, mais aussi la temporelle, Dieu nous chastie pour nous rendre sages: il cessera de nous chastier quand nous cesserons d'estre meschans. Voylà ce que i'auois à vous dire.

Cette harangue prononcée par ce Capitaine avec vne ferueur extraordinaire estonna les meschans, & consola les bons qui se trouuerent en cette assemblée, & peut estre fortifier quelque

cœur qui chanceloit, car comme il est homme d'autorité parmy ses gens, & en reputation de personne prudente, ses discours font vne merueilleuse impression sur les cœurs de tous les Sauvages.

Je n'aurois iamais fait si ie voulois rapporter toutes les autres harangues qu'il a fait en faueur de la Foy, car il ne laisse passer aucune occasion de parler sur ce sujet, & il en parle tousiours avec plus d'energie & de force que nous ne f'auroions exprimer par nos paroles. Au reste sa vie est conforme à sa parole: Il n'entreprend rien d'importance qu'il n'ait auparauât consulté Monsieur le Gouverneur & nos Peres, sa cabane ne souffre point que de bons Chrestiens, il tient sa famille dans la crainte & dans le respect, il est le premier aux prieres, & s'interesse singulierement en tout ce qui regarde le progres du Christianisme en ses contrées. Disons vn mot de Iean Baptiste Etinechkasat qui est le Capitaine des Montaignets & Attikamegues qui font leur seiour ordinaire à Saint Ioseph.

ès années 1643. & 1644. 39

La response qu'il fit à ce Capitaine Abnaquiois, duquel nous auons parlé, tesmoigne l'estat qu'il fait de la Foy. Ce Capitaine auant que d'estre baptisé recherchoit vne de ses parentes en mariage, il luy enuoya pour ce sujet par vn autre Sauuage vn beau colier de Pourcelaine, Jean Baptiste respondit froidement : Nous ne vendons pas nos filles, mais nous les donnons en mariage à des gens qui font profession de la Foy comme nous, & puis fit reporter le present sans y toucher. Ce Capitaine estant par apres baptisé, & continuant dans sa recherche, Jean Baptiste apres auoir long-temps esproué sa constance & sa fidelité luy donna tout le contentement qu'il desiroit tesmoignant par cétte action, que s'il n'auoit auparauant agréé son alliance, estoit seulement par ce qu'il n'auoit pas encore la Foy.

Vn autre ieune Sauuage, bon Chretien, nommé Alexis, de la Nation des Nipissiriniens, recherchant vne de ses filles en mariage, comme il n'entreprend rien non plus que Noël sans le consentement de nos Peres, il nous vint

40 *Relation de la Nouvelle France,*  
consulter sur ce sujet : ce ieune homme,  
dit-il m'agréé à cause de sa bonté & ver-  
tu; mais l'apprehende vne chose : c'est  
qu'il est parent du Capitaine des Nipif-  
siriniens, & doit succeder à sa charge,  
ie crains que cela ne le rende superbe,  
& que l'ambition de paroistre Capitai-  
de, ne l'oblige de monter la haut & re-  
tourner en son pays apres la mort de  
l'autre, & qu'en suite il perde l'affection  
qu'il a maintenant pour la priere : car  
la superbe est vn grand empeschement  
à la Foy, & s'estime plus auoir vn gen-  
dre pauvre & mesprisé, mais bon & ver-  
tueux, que glorieux, & superbe Capi-  
taine.

Voicy vne autre marque du mespris  
qu'il fait de l'honneur, & de l'humilité  
qu'il porte dans le cœur; ie voudrois  
bien, disoit-il, vn iour au Pere Dequen,  
me pouoir demettre de ma charge de  
Capitaine en faueur de Philippe Saka-  
pam, elle luy appartient par droit de  
naissance estant fils de Capitaine, que  
si ie l'ay receuë & conseruée iusques à  
present, c'est parce qu'il estoit trop ieune  
pour la pouoir exercer apres la

és années 1643. & 1644. 41

mort de son pere, mais puis qu'à present il a l'aage, & les forces suffisantes pour s'acquiter de cét office, & en faire tous les deuoirs, i'estime qu'il est raisonnable qu'il en iouyffe : Je ne veux pas retenir ce qui n'est pas à moy, outre qu'il faut icy des Capitaines qui soient vigoureux, qui puissent discourir en faueur de la Foy, & qui ayent de l'authorité enuers les ieunes gens, & toutes ces qualitez font beaucoup plus aduantageusement en luy qu'en moy, qui n'ay point d'esprit, ny de paroles, ny de quoy me donner du credit & de l'authorité, & puis ie ne me pique point de ces honneurs, ie les mesprise dans mon cœur, ie crains encore de rendre compte des actions & deportemens de mes gens, ie serois bien aise qu'un autre que moy en respondist. A quoy le Pere n'ayant pas respondu conformemet à sa volonté, ils'en retourna fort affligé. La superbe estant le plus grand vice de ces Sauvages, ce n'est pas peu que certuy-cy soit arriué à ce degré d'humilité que de hayr ce qui est de plus auguste & esclatant parmi eux. Il nous fera voir

42 *Relation de la Nouvelle France,*  
maintenant comme l'humilité Chre-  
stienne n'est point contraire à vn franc  
& genereux courage.

Deslors qu'il eust ouy la nouvelle de  
la prise du Pere Bressany, des Hurons,  
& de plusieurs Algonquins, il forma  
incontinent le dessein d'aller à la guer-  
re pour tirer raison des Iroquois de  
tous ces affronts & dommages. Voicy  
les raisons qu'il nous en rendit dans  
le conseil qu'il tint avec nous sur ce  
sujer.

C'est vne chose honteuse, dit-il, que  
les Iroquois nous battent par tout, &  
que nous demeurions sans sentiment,  
& sans faire autre chose que fuir, on dit  
maintenant avec sujer que nous ne som-  
mes plus des hommes, mais des fem-  
mes, & ce qui me pique davantage, c'est  
que les infideles & quelques mauuais  
Chrestiens disent publiquement que  
c'est la priere, qui nous rend poltrons,  
& qui abbat nos courages, depuis qu'on  
fait estat de prier Dieu, nous n'auons  
plus de cœur, disent-ils, il faut leur  
monstrer qu'ils ont menty, & que tant  
s'en faut que la Foy nous rende timides,

qu'au contraire c'est elle. qui anime nos cœurs au milieu des plus grands dangers & nous baille du courage dans nostre plus grande foiblesse. Il ne faut pas souffrir que la Foy soit deshonorée par les mensonges & calomnies des meschans.

Ce qui m'oblige encor de faire la guerre, c'est la prise du Pere Bressany, il est vn de ceux qui viennent de si loing pour nous instruire, & qui nous ayment tant, il s'est exposé pour nous à ce danger, ses freres sont affligez de sa prise, il faut les consoler & essuyer leurs larmes par la prise de quelque Iroquois. Peut estre encore reprimerons-nous l'insolence de nos ennemis, si nous remportons quelque aduantage sur eux, comme il nous sera facile dans la methode que ie veux tenir pour faire cette petite guerre, & parce que Dieu hayt les meschans, & qu'il ne benist pas leurs desseins, ie ne veux souffrir en ma compagnie que de bons & fideles Chrestiens; nous ferons peu, mais i'espere que nous ferons plus forts, que si nostre bande estoit grossie d'vn grand nombre

44 *Relation de la Nouvelle France,*  
de guerriers, ou infideles, ou mauuais  
Chrestiens : Voila mon dessein, si le  
Capitane des François & nous autres  
l'agrée, ie suis resolu de l'executer.

En voila assez pour reconnoistre la  
bonté & le zele de Iean Baptiste, que si  
ces deux Capitaines, dont nous venons  
de parler, ont tant de vertu, de pru-  
dence, & de zele pour la Foy; il est aisé  
de iuger quels sont les deportemens de  
nos Chrestiens de Sillery, auxquels ils  
commandent & seruent, de regle &  
d'exemple. Nous verrons cecy plus en  
particulier & en destail dans le Chapi-  
tre suiuant.

CHAPITRE IV.

*Continuation des bons sentimens &  
actions des Chrestiens de  
Saint Ioseph.*



Aussi-tost que les Nauires euren leué l'anchre de deuant Quebec pour retourner en France, la meilleure partie des Sauvages de cette residence leuerent leurs escorces pour aller à la chasse de l'orignac anticipant de trois mois le temps ordinaire de leur depart, de crainte des Iroquois qui les auoient menacez de les venir attaquer iusques dedans nos portes, & qui leur eussent osté la liberté de chasser bien auant dans les bois, s'ils n'eussent preueni le temps auquel ils ont accoustumé de se mettre en campagne & venir en guerre. Comme ils s'embarquoient ils ne peurent s'empescher de nous témoigner les ressentimens qu'ils auoient de se

46 *Relation de la Nouvelle France,*  
separer de nous pour si long-temps.  
Non sommes triste, nous disoient-ils,  
de vous quitter : Qui nous enseignera  
dans les bois? Si quelqu'un de vous au-  
tres, nous pouuoient accompagner, ce-  
la nous consoleroit : mais puisque cela  
ne se peut, nous tascherons de faire le  
mieux qui nous sera possible : nous prie-  
rons Dieu souuent : nous respecterons  
les iours de Festes : nous croirons touf-  
jours fortement : nous sommes bien aise  
que nous ayons vn petit François en  
nostre compagnie pour estre tesmoin de  
nos actions, il vous rapportera à nostre  
retour l'estat que nous faisons de la prie-  
re. Priez Dieu pour nous.

C'est vn effect merueilleux de la gra-  
ce que des hommes nez dans la plus  
cruelle barbarie qui soit sur la terre, es-  
leuez dans la liberté de toute sorte de  
vice, qui se sont nourris souuent du sang  
& de la chair des homes, baptisez depuis  
peu de iours, conseruent neantmoins  
l'innocence & la grace de leur Baptesme  
pendant six mois sans instruction & sans  
Sacrement, avec plus de facilité & de  
perfection que ne font beaucoup de

Chrestiens en France & ailleurs parmy tant d'aydes & instrumens de salut. Je crois que le Ciel prend plaisir de voir ces bonnes ames adorer Dieu au milieu des bois, où si souuent le diable auoit esté adoré, & d'ouyr retentir ces vâstes desers des noms de Iesus & de Marie, qui auparauant ne resonnoient que des cris & hurlemens effroyables.

Leur premiere & derniere action de la journée, c'est de fleschir les genoux deuant vn Crucifix ou vne Image qu'ils attachent à vne escorce, & faire là leurs prieres: ils celebrent les Dimanches & les Festes, s'abstenans de la chasse, & faisant des prieres plus longues: il y en a qui parmy les grands trauaux & fatigues de leur chasse obseruent les ieufnes commandez: Ils ont recours à Dieu dans leurs necessitez & ne manquent pas de reconnoître sur le champ les graces qu'ils reçoient de sa main liberale: Mais voyons des actions & sentimens plus particuliers.

Il y auoit troismois que ces bons Neophytes couroient chassans dans les bois, & diuisez en diuerses troupes, lors que

48 *Relation de la Nouvelle France,*  
plusieurs familles qui ne s'estoient veuës  
depuis l'Automne, se rencontrerent en  
vn mesme lieu où la premiere chose  
qu'ils firent fust de confronter les pa-  
piers que nous leur auions donné, pour  
reconnoistre les iours de Festes qu'ils  
doiuent celebrer avec respect : la res-  
jouissance ne fut pas petite, voyant  
qu'ils se rencontroient tous au mesme  
iour, & que pas vn n'auoit oublié à re-  
connoistre & honorer le Dimanche.  
Charles Mejaskgat tousiours semblable  
à soy-mesme, c'est à dire, tousiours zelé  
pour la Foy, prist la parole : mes freres,  
dit-il, il n'y a pas icy de Peres pour nous  
enseigner, & faire prier Dieu ; ne lais-  
sons pas de prier tous ensemble puisque  
la commodité se presente, ie crois que  
vous ne manquez pas à vous acquiter  
soir & matin de vostre deuoit ; mais puis  
que Dieu agrée & benist l'vnion des  
prieres, prions-le en commun, vn cha-  
cun s'y accorde, on dit les prieres, on  
chante vn Hymne en leur langue.  
Après cela ce braue Neophyte leur  
fait vn petit discours de la presence  
de Dieu. Mes freres, dit-il, ie n'ay  
point

point d'esprit , ie ne retiens point ce qu'on nous enseigne: ie ne suis pas Capitaine pour entreprendre de haranguer , ie crois neantmoins que vous agréerez que ie vous die ce que Dieu m'inspire: Ne vous persuadez pas qu'estans esloignez de l'Eglise , & errans parmy les bois , vous soyez esloignez de Dieu : il est par tout , il nous escoute , & nous void aussi bien icy comme à Sillery: c'est vne grande folie de croire qu'il ne nous void pas ; c'est encore vne plus grande folie de croire qu'il nous void & de mal faire ; on peut bien se cacher des hommes , mais non pas de Dieu , nous auons honte de faire de sales actions deuant les hommes , n'auons nous pas honte d'en faire deuant Dieu. Souuenez-vous donc que Dieu est par tout , & qu'il le faut honorer en tout lieu , comme nous croyons qu'il nous chérit , qu'il nous conserue , & nourrist en tout lieu. Il a soin de nous dans les bois , il nous baille des orignaus , il nous habille il nous chauffe , il nous loge , il nous nourrist : honorons-le donc dans les bois , & faisons icy ce que nous

50 *Relation de la Nouvelle France,*  
faisons dans les Eglises, car Dieu merite d'estre honoré par tout, puis qu'il est par tout le mesme, & qu'il nous fait du bien par tout: il poursuiuit ce discours fortement & efficacement: qui eust iamais attendu cela d'un Barbare? Mais il n'y a point de Barbarie qui resiste à l'esprit de Dieu.

Voicy vn effet de sa charité qui s'estend aussi bien sur les corps que sur les ames. Dans ce rencontre de Sauvages, dont ie viens de parler, il se trouua vne vieille femme, qui auoit bien de la peine à marcher, ce bon homme en eust pitié, & la chargeant sur sa traïsne avec tout son meuble, la traïsna sur les neiges plusieurs iours, & puis se deuant separer, incita ceux de cette bande où estoit la malade, de luy continuer la mesme charité qu'il auoit exercée enuers elle.

Vn autre nous racontoit qu'il auoit esté grandement tenté dans les bois par le malin esprit: ie sentoís, disoit-il souuent quelqu'un qui me parloit dans le cœur de la sorte; il y a long-temps que tu ne t'es pas confessé, ton ame est main-

*és années 1643. & 1644.* 31

tenant toute sale, tu ne la scaurois fallir dauantage; fais ce que ie te dis, tu vois ta femme qui languist depuis tant de temps, elle t'empesche de vaquer à la chasse, prends vn tambour, inuoque le Manitou, vse de tes anciennes iongleries, peut estre elle guerrira, tu auras le loisir de chasser, & tuer des orignaus, & puis si tu veux, tu te confesseras, & tu seras laué à mesme-temps de cette faute aussi-tost, & aussi facilement que des autres: quoy que tu fasse, tu ne laisserois pas d'aller en Enfer, si tu mourrois maintenant: l'eus, de la peine, dit-il, à vaincre cette pensée, qui me venoit souuent dans l'esprit, ie priay Dieu, & puis ie dis à celuy qui me parloit dans le cœur, & me vouloit rendre meschant. Tu mens: si mon ame est sale, ie ne la dois pas fallir dauantage, si ie dois estre damné, i'ayme mieux que ce soit pour vn seul peché, que pour deux, ie n'offenceray iamais Dieu pour guerir ma femme, ou pour auoir de la chair, ie n'auois qu vn regret, disoit-il, c'estoit de voir ma femme dans vn danger continuel de mourir sans confession. Ie di-

ray souuent à Dieu : Aye pitié de ma femme , ie ne demande pas que tu la guerisse , ta volonté soit faite , mais ie te prie de luy conseruer la vie , iusques à ce qu'elle se soit confessée : Dieu m'a exaucé , me voicy de retour de la chasse , & ma femme a assez de vie pour se confesser , il est vray que ie n'ay rien , n'ayant peu faire autre chose pendant l'Hyuer que traïner ma femme apres les chasseurs ; mais n'importe , Dieu est bon , il me nourrira : Celuy qui gouerne la conscience de ce bon Chrestien , le trouua quasi aussi innocent , apres six mois passez dans les bois , comme il estoit quand il y entra. Dieu soit loué qui fait triompher si parfaitement la grace de tous les efforts de l'Enfer.

Vn autre rendant compte de ses deportemens pendant l'Hyuer , nous auõs , disoit-il , obserué exactement les Dimanches & les Festes , nommemét celles qu'on respecte particulièrement , & mesme la nuit où l'on prie si long-temps ; (c'est la veille de Noël) mais encore , que fistes-vous , leur dit-on ? personne ne dormit cette nuit , on ne fit autre cho-

se que prier Dieu : il y en eust tel qui recita sept ou huit fois son Chapelet.

La prouidence de Dieu a tesmoigné souuent dans les bois le soin qu'elle a de ces bonnes gens, toute la prouision qu'ils emportent avec eux quand il vont à la chasse, consiste en quelque sac de bled d'Inde, & quelques paquets d'anguilles boucanées, c'est bien peu pour six mois, ils attendent le reste de la main de Dieu qui esprouue quelquesfois leur confiance & la foy qu'ils ont en sa bonté. Il est arriué souuent qu'ils ont couru plusieurs iours sans rencontrer aucune beste: mais ils n'ont pas plustost fleschi le genoüil dans la neige pour inuoquer son assistance, qu'ils en ont reconneu les effets, & trouué dans l'extreme necessité de quoy soulager leur faim tres-abondamment.

Vne femme Chrestienne auoit vne de ses filles extremément malade, apres auoir languy long-temps, en fin elle tombe dans des symptomes, & conuulsions de mort; la mere a recours à Dieu, luy recommande sa fille avec tant de

54 *Relation de la Nouvelle France,*  
foy & de deuotion que Dieu l'exauça,  
& rendit à la malade en l'espace d'vne  
nuict vne tres-parfaite fanté.

Voyla comme nos Sauuages se com-  
portent dans les bois, cela montre que  
si les Demons n'en sont pas sortis, les  
bons Anges y sont les plus forts, & que  
le temps est venu auquel Dieu veut san-  
ctifier cette barbarie, & verifiser la pa-  
role de son Prophete. *Populus quem non  
cognoui, seruiuit mihi. In auditu auris  
obediuit mihi.*

Dés que la riuere commença à estre  
libre par le depart des glaces, nos chas-  
seurs s'embarquerent pour nous reuenir  
voir: vne tempeste furieuse s'estant esle-  
uée cōme ils estoient au milieu du grand  
fleuve, nous les pensa rair. Ce danger  
ne leur fust pas si sensible comme la  
perte qu'ils firent d'vne chaloupe que  
nous leurs auions prestée, apprehendāt le  
desplaisir que nous pourrions conceuoir  
de cette perte: mais Noël Tekærimatch  
les consola bien-tost dans l'assurance  
qu'il leur donna que les Peres croyoient  
fortement, & que quiconque croit for-  
tement, ne se foucie point des biés de la

terre, & ne craint de perdre rien que Dieu.

La premiere action qu'ils firent à leur abord fust de nous demander si ce iour là n'estoit pas la veille de celuy qu'on respecte: (c'est ainsi qu'ils appellent le Dimanche) cela fust trouué vray, en suite de cela ils mettent pied à terre, entrent dans la Chappelle, font leur deuotion, nous mettent entre les mains les corps de cinq ou six petits enfans baptisez, & morts depuis dans les bois, empaquerez proprement dans des escorces, pour estre enterrez avec les ceremonies de l'Eglise, & autant d'autres nouvellement nés pour estre baptisez, puis adjoustent parlant au Pere qui les gouerne, tiens-toy prest pour nous confesser, il fallust veiller cette nuit & les autres ensuiuantes pour satisfaire à leur deuotion: il y en auoit tel qui se vouloit confesser en vn iour deux & trois fois, disant que c'estoit pour reparrer la faute qu'il auoit commise ayant demeuré si long-temps sans se confesser; ce nous est vne consolation bien sensible de voir d'vn costé le zele & l'ardeur

56 *Relation de la Nouvelle France,*  
avec laquelle ils s'approchent de ce Sa-  
crement, & de l'autre l'innocence & la  
pureté de leur vie.

---

CHAPITRE V.

*Continuation des bons sentimens &  
actions des Chrestiens de Saint  
Ioseph.*



**L**E zele de Charles Meiaskat  
est autant agreable, que fer-  
uent. Il auoit pris auant que  
d'estre baptisé vne femme  
qui estoit d'un naturel extre-  
mément superbe, & violent, & n'auoit  
aucune disposition à la Foy: cependant  
il se rend digne du Baptesme, & le re-  
çoit: & elle demeure tousiours opinia-  
stre dans son infidelité, il tasche de l'a-  
doucir, & de la disposer peu à peu à la  
Foy, avec vne patience admirable: il  
en vint à bout, la voyla qui presse forte-  
ment son Baptesme, & l'obtient: on  
parle de les espouser en face de l'Eglise,  
& donner à leur mariage la qualité & la

grace du Sacrement , ils s'y accordent tous deux , ils s'en vont à l'Eglise pour receuoir la Benediction du Prestre , qui demande premierement à Charles s'il agrée vne telle pour sa femme. Attends vn peu , respond Charles , & se tournant vers sa femme ; mais-toy , luy dit-il , feras-tu encore superbe , defobeyssante , cholerique , comme tu as esté par le passé : responds moy ; car si tu ne veux estre plus sage , ie ne t'agréee point pour ma femme , i'en trouueray bien vne autre , elle luy répond toute confuse , qu'elle fera plus sage à l'aduenir : parle plus haut replique Charles , on ne t'entend pas , quand tu te fasche , tu crie comme vne folle , & tu fais maintenant la petite bouche , il fallust que cette pauvre femme criast bien haut & protestast publiquement qu'elle seroit obeyssante à son mary , & viuroit avec luy dans la douceur , & avec toute sorte d'humilité : Voyla qui est bien dit Charles , pourueu que tu fasse ce que tu dis , autrement tu me donneras occasion de me fascher ; & si ie me fasche , i'iray en Enfer , & toy aussi : puis s'adressant au

38 *Relation de la Nouvelle France,*  
Pere, continuë, dit-il, ie suis content,  
ie l'aymeray tousiours comme ma fem-  
me vnique & legitime. Dieu a beny ce  
mariage visiblement, & nous n'auons  
point veu de plus sensible changement  
qu'en cette femme qui est maintenant  
deuenuë vn vray aigneau, & a des sen-  
timens de deuotion tres-solides & tres-  
affectueux.

Voicy vn autre effet du zele de ce  
mesme Neophyte qui est tout feu dans  
les choses de Dieu. Il a quelque con-  
noissance du pays des Abnaquiois & de  
leur langue, depuis quelques voyages  
qu'il y a fait: Il a pris la resolution d'y re-  
tourner cette année, non pour autre fin  
que pour leur prescher Iesus-Christ; il  
nous vient communiquer son dessein.  
Il n'y a point de Peres chez les Abna-  
quiois, nous dit-il, personne ne les en-  
seigne, vous autres n'y pouuez pas  
aller, j'ay pitié de ces pauures gens qui  
se damnent: ie m'en vais les voir, ie leur  
apprendray ce que vous m'avez appris.  
On luy demanda qu'est-ce qu'il leur en-  
seigneroit? Là-dessus il fit vn Sermon  
tres-iudicieux qui cōprenoit les princi-

paux mysteres de nostre Foy, & les maximes les plus cōsiderables, del'Euangile: Voyla, dit-il, ce que ie leur prescheray. Le n'ay point d'esprit, mais si Dieu se veut seruir de moy, il m'en donnera, & nous ferons tous deux des merueilles. Apres cela il s'embarque dans vne pauureté vrayement Apostolique: apres deux iournées de chemin son compaignon l'abandonne & il se trouue seul dans son canot, il s'en retourne froidement à Sillery en chercher vn autre: il s'embaque derechef, & nage fortement pendant deux iours, apres lesquels son canot se rompit, il s'en reuiet à Sillery en prendre vn autre. Cependant quelques Abnaquois arriuent de leur pays & racontent qu'ils ont veu en chemin quantité de piste d'Iroquois: cela n'estonne point nostre Apostre, on luy veüt dissuader son voyage, en luy proposant le danger où il s'expose, il s'en moque, ie ne crains pas les Iroquois: ie ne crains que Dieu, s'il veut, il me conseruera: s'il ne le veut pas, il sçait bien pourquoy, ie ne me soucie pas d'estre pris, bruslé, & mangé pour vne telle occasion. En suite de

60 *Relation de la Nouvelle France,*  
cela il se confesse, demande vn Crucifix, le baise, & se iette dans son escorce, il auoit desia esté en toutes les maisons Religieuses pour se recommander à leurs prieres: Dieu le conserue, & benisse son dessein; mais le voisinage des Anglois met de grands obstacles à la conuersion de cette Nation, pour laquelle ce bon Neophyte a tant de zele. Dieu trouuera des voyes que nous ne sçauons pas pour faire entrer la Foy dans cette Nation, & en tant d'autres où l'entrée nous a esté fermée iusques à present.

Le crois qu'on pourroit faire vn iuste Liure des bons sentiment & actions de cet homme: il est admirable quand on le met à discourir sur les choses de Dieu, il a la conscience extremément tendre, les seules pensées qu'il a de faire du mal, quoy qu'il les chasse incontinent avec horreur, luy sont criminelles, il pense souuent s'accuser d'vn grand peché, quand il dit vn acte heroïque de vertu qu'il a pratiqué: il s'accusera par exemple comme d'vn grand peché, d'auoir eu la pensée de manger de la chair vn

Vendredy, n'ayant aucune autre chose quoy qu'il aye detesté cette pensée, & passé tout ce iour sans rien manger. Ce luy est indiferent de s'accuser en Confession où hors de confession. Il fust inuité vn Samedy au soir à vn festin où il y auoit de la chair : il eust quelque desir d'en gouster : mais il se mortifia bien-toft : il coucha toute la nuit avec sa chair sans y mordre, & le lendemain il ne manqua pas de s'accuser de cette faute innocente c'est vn plaisir de l'oüyr crier quelques fois parmy les cabanes quand il apelle les autres aux prieres : car il se glorifie du tiltre de Capitaine des prieres ; & s'acquie excellemment de cette office ; c'est assés de cestuy-cy : nous n'aurions iamais fait, & il est assez conneu par tout.

Il y en a qui pratiquent de bonne graces les œuüres de misericorde visitant les malades, les consolant, & leur donnant à manger. Vn certain ayant ouy dire l'estat que Dieu fait de ceste sorte de bonnes œuüres, entre soudain dás l'Hospital & y trouuant des malades sans esperance de guerison, ne perdez pas courage mes freres, dit-il, ne soyez pas tristes de ce

62 *Relation de la Nouvelle France,*

que vous devez bien-tost mourir, ceste vie est pleine de miseres. Apres celle-cy vous en aurez vn autre pleine de contentemens qui sera eternelle nous mourons tous les iours, & quand nous acheuons de mourir, nous ne mourons pas totalement. Il n'y à que la moitié de nous-mesme qui meure, & la plus basse & chetifue : L'ame ne meurt point : ce n'est que le corps, lequel encore doit resusciter vn iour : penſes à cela & vous ne ſeres pas tristes.

Vn autre leur diſoit, Pourquoi vous affligés vous, de ce que vous mourez, vostre corps n'est pas à vous, il est à Dieu qui vous l'a donné : vous n'estes pas le maistre, de vos vies; c'est Dieu seul qui en est le maistre, il est raisonnable qu'il en diſpoſe comme bon luy ſemble. Confessez vous ſeulement, mettez vostre ame en bon état, & puis n'aprehendez rien.

Vne bonne vieille ayant ouy dire dans vn'exortation que Dieu aggreoit grandement qu'on donnast à manger aux pauvres, s'en va incontinent dans sa cabane prend le meilleur morceau de chair qu'elle eust, & le porte aux malades de

l'Hospital. C'est vn acte genereux à vn Sauvage de donner ainsi sa chair gratuitement, & pour l'amour de Dieu.

Les Sauvages ayment leurs enfans avec des passions estranges, & la perte qu'ils en font est l'vnique dōt ils tesmoignent du ressentiment. Il s'est trouué neantmoins vne femme courageuse qui apres en auoir perdu trois, & voyant le quatriesme languissant, ne s'estonnoit point: voila l'vnique enfant qui me reste disoit-elle vn iour à vn de nos Peres, i'en ay perdu trois, cestuy-cy mourra bien-tost. Je suisagée, & sans mary, n'importe, Dieu le veut ainsi, il est le maistre: ie ne laisseray pas de l'aymer & seruir.

Cette mesme femme de laquelle nous parlons à vn zele admirable da la pureté des filles: lors que la ieunesse reuiet de la guerre, elle prend le soin de les ramasser toutes, & les enfermer pendant la nuit sous la clef où dans les maisons que nous leur auons basty à la françoise, où dans les greniers où ils serrent leurs prouisions. Vn soir comme nous faisons les prieres dans nostre chapelle, elle entre brusquement, & nous haste de sortir,

64 *Relation de la Nouvelle France,*

nous trouuafmes qu'elle nous apelloit au secours contre quelques ieunes gens qui se promenoient pres d'une maison où quelques filles estoient enfermées : ce fust assez pour les chasser de Sillery, où les moindres subçons en cette matiere sont criminels.

Vn de nos Peres ayant tesmoigné à vne fille fort innocente en suite de quelques discours & rapports, qu'il craignoit quelque chose touchant son honneur, & l'aduertissant d'y prendre garde, elle se mit à pleurer, & se retira dans sa cabane, là où ayant raconté à ses parens le sujet de ses pleurs, tous se mirent à pleurer avec elle, & passerent toute la nuit en larmes, iusques à ce que le lendemain, le Pere ayant sceu ce qui s'estoit passé, les consola en les asseurant qu'il ne doutoit point de l'innocence de ceste fille, mais ce qu'il luy auoit dit, n'estoit que pour luy faire apprehender d'auantage ce qui pouuoit nuire à sa pureté.

Il y en a plusieurs qui s'accusent comme d'un grand peché de ce que quelques ieunes hommes leur a parlé de se marier, quoy qu'elles ayent respondu froide-  
ment

és années 1643. & 1644. 65

ment à cela que cét affaire ne dépend pas d'elles, mais de leurs parens. Vne bonne femme estant grandement malade, demanda instamment qu'on ne la despoüillast aucunement apres sa mort, mais qu'on la laisse enuelpée dans sa robe de castor, comme elle estoit alors: vn soir vne troupe de ieunes filles vindrent crier à nostre porte mon Pere aye pitié de nous, on leur demande qu'est-ce que c'est? nous auons peur, disent-elles, de quelques ieunies gens qui ne sont pas sages, nous ne sommes pas en assurance dans nos cabanes, ferme-nous à la clef dans quelqu'vne de ces petites maisons, il y en a qui rendent compte de leur conscience s'accusent comme d'vn grand peché de hayr grandement vn homme qui leur a dit quelque parole trop libre, ces scrupules sont supportables en des filles, & font voir l'estat qu'on fait icy de la pureté, là où auparauant à peine en connoissoit-on le nom. C'est assez de ce sujet; voicy comme nous traitons ceux qui font quelque faute publique.

Vn Chrestien, d'ailleurs innocent,

E

66 *Relation de la Nouvelle France,*  
& fort homme de bien, s'estoit enyuré  
non tant par sa faute, que par celle d'un  
François qui l'auoit inuité à boire, il  
fallust qu'il satisfit à Dieu qu'il auoit of-  
fensé, & aux hommes qu'il auoit scan-  
dalisé. Le Pere Dequen luy fit vne bon-  
ne reprimende à la fin de la Messe, en  
presence de tous les Sauuages, luy en-  
ioignit de baiser trois fois la terre, & de  
ieusner trois iours consecutifs, ce qu'il  
accomplit avec humilité, & édification  
de tous les assistans: outre cela il fust  
obligé de payer l'amende qu'on a taxé  
par le consentement mesmes des Sauua-  
ges à ceux qui s'enyurent, il fust au fort  
pour cét effet, où apres auoir esté dere-  
chef repris par Monsieur le Gouverneur  
de sa faute, il ietta trois Castors à terre:  
Voyla, dit-il, que ie iette ma meschance-  
té, ie ne suis pas marry de bailler mes Ca-  
stors, mais ie suis marry de les bailler pour  
ce sujet, i'ay fasché Dieu, & perdu son  
amitié, c'est ce qui m'afflige & non pas la  
perte de mes Castors, c'est la premiere  
fois que ie me suis enyuré, se fera la der-  
niere: celuy qui m'a fait boire n'a point  
d'esprit: mais ie ne deuois pas luy obeïr.

Je te deuois aduertir : Voila ce que ie feray vne autre fois , quand cela m'arriuera, ces rigueurs sont douees à nos Chrestiens , & ne laissent pas neantmoins d'estre efficaces.

Je mettray icy vn ou deux traits pour faire voir le respect qu'ils portent aux choses saintes. Vn Chrestien auoit perdu dans les bois vn Crucifix qu'on luy auoit donné, il creust auoir offensé Dieu griefuement ; quoy qu'il fust innocent dans certe perte , il part soudain pour venir à Sillery, il rencontre vn de nos Peres, ie suis triste, luy dit-il, j'ay fâché Dieu, haste-toy, ie me veux confesser. Ce crime prétendu le pressoit si fort, qu'il en fit vne Confession publique sur le champ, n'ayant pas la patience d'attendre qu'il fust aux pieds du Confesseur, j'ay perdu, dit-il, mon Crucifix, depuis cette perte, ie suis extrêmement affligé, que feray-ie pour appaiser Dieu? Vne bonne vieille ayant trouué son Chappelet qu'elle auoit perdu, ô que ie suis aise, disoit-elle, d'auoir trouué mon Chappelet, il y a deux iours que ie l'auois perdu : pendant tout ce temps, il m'a

68 *Relation de la Nouvelle France,*  
semblé que j'auois mal au cœur, non  
seulement à cause de la perte que j'auois  
faite, mais aussi parce que ie ne sentoie  
plus la croix me battre sur le cœur, com-  
me elle faisoit d'ordinaire lors que ie  
portois mon Chapelet pendu au col.  
Ces sentimens monstrent qu'il n'y a plus  
de barbarie dans ces cœurs, puis que l'a-  
mour de la Croix y est.

Je finiray ce Chapitre par l'édification  
publique qu'ont donné les Chrestiens  
de Sillery allant à la guerre contre les  
Iroquois, le rendez-vous estoit aux trois  
Riuieres où il se trouua six-vingts Guer-  
riers parmy lesquels il y auoit quelques  
mauuais Chrestiens, & plusieurs infide-  
les: Les nostres voulurent tousiours ca-  
baner à part pour n'auoir aucune com-  
munication avec les meschans. Quel-  
ques vns de ceux-cy firent vn festin de  
guerre, où ils introduisirent (selon leur  
ancienne coustume) des filles nues,  
Ceux des nostres qui s'en doutoient ny  
allerent point, les autres qui y allerent  
innocemment, detesterent cete impieté,  
& en témoignèrent de vifs ressentimens.  
Monsieur de Chamflour Gouverneur

és années 1643. & 1644. 69

des trois Riuieres chastia tous ceux qui auoient trempé dans cette faute par vne peine corporelle en les chassant de son Fort, & le Pere Brebeuf d'une peine spirituelle en les chassant de l'Eglise. La veille de leur depart, ceux-cy passerent toute la nuit en des festins superstitieux, en des danses, & en des cris & hurlemens effroyables, les nostres la passerent dans la Chappelle en priant Dieu & se confessant; si leur pieté a paru en se disposant à la guerre, leur courage n'a pas moins paru en y allant: Voicy le tesmoignage qu'en rend le Pere Buteux qui les a veus à Montreal, & est descendu avec eux aux trois Riuieres. Ils estoient, dit-il, les premiers à s'embarquer pour aller à la descouuerte de l'ennemy, & entrer bien auant dans les bois aux lieux les plus dangereux, ils alloient par tout la teste leuée sans aucune demonstration de crainte; mais j'ay admiré encore dauantage la bonté de leur courage les voyant prier Dieu parmy les infideles sans aucun respect humain. Lors que ie prenois mon Breuiare pour prier Dieu, celuy qui commandoit dans cette chaloupe, & les

70 *Relation de la Nouvelle France,*  
autres Chrestiens à son exemple pre-  
noient leur Chapelet, qu'ils recitoient  
deuotement lors que le vent les exem-  
proit de se feruir de l'auiron. Ceux qui  
les voyoient dans cette posture, quoy  
qu'infideles faisoient autant d'estat de  
leur vertu, comme ils conceuoient de  
mespris des autres qui ayant esté bap-  
tizés ne viuoient pas conformément à leur  
profession, tant il est vray que la vertu a  
de grands attraits pour se faire aimer,  
mesme parmy les barbares.

---

## CHAPITRE VI.

### *De l'Hospital*

**L**Es Iroquois qui sont les vrais  
tirés & les persecuteurs de cet-  
te nouvelle Eglise, ont ietté la  
terreur cette année dans le  
païs, ils estoient diuisez ce Prin-temps  
dernier en dix bandes esparfes çà & là sur  
la grande Riuiere pour escumer tout ce  
qu'ils rencontreroient, l'une de ces ban-

des prist le Pere Bressany & les Hurons, qui le cōduisoient en leur país au dessus des 3 Riuieres : vne autre escouïade ayant massacré trois François à Mont-Real, en emmena deux autres captifs, qu'ils ont depuis bruslez dans leur país au raport d'un Huron qui s'est eschappé de leurs mains, plusieurs Sauvages de la residence de Saint Ioseph espouuantez, eurent sujet de craindre que ces ennemis ne descendissent plus bas, & pour cela se retirerent, qui deçà, qui delà, ce qui obligea les Religieuses Hospitalieres avec l'aduis de Monsieur le Gouverneur, des Peres, & des habitans de ceder au temps, & de ce transporter en leur maison de Kebec, non sans vne grande incommodité, pour ce que cette maison n'auoit encor que les quatre murailles & la couuerture, mais aussi elles emporterent cette consolation avec elles que les Sauvages sains & malades auoient acquis l'habitude, & familiarité de cette sainte maison, & perdu la difficulté de les venir trouuer à Kebec en leur necessitez & maladies.

72 *Relation de la Nouuelle France,*

Noël Tekærimath Capitaine de Sillery, s'estant retiré aux trois Riuieres pendans ces bruits, pria le Pere Brebeuf qui y estoit pour lors d'escrire aux Religieuses Hospitalieres que si tost que les semences seroient faites elles se retirassent à Kebeç & y menassent aussi avec elles toutes les femmes, enfans & vieillards iusques à son retour, cela ne peût pas s'executer entierement, mais quand les Religieuses quitterent Sillery, toutes les femmes Sauvages vinrent à Kebeç dresser deux cabanes près de la maison des Religieuses, l'vne pour les hommes qui trauailloient au bastiment, l'autre pour les malades, attendant qu'il y eust vne sale faite pour ce sujet & ne manquent pas d'enuoyer incontinent deux ou trois de leur gens qui estoient malades, & qui ont encor esté suiuis de quelques autres. Les Sauvages les visitant à tous propos, & les pressent de paracheuer quelque lieu commode pour passer l'Hyuer, & se garantir des neiges, & des glaces.

Leur charité a secouru cette année plus de 35. malades, dont le Ciel en a pris

*és années 1643. & 1644.* 75

dix, & outre ces malades, plusieurs Sauvages ont passé les deux ou trois iours en cette maison de misericorde pour s'y faire purger & medicamenter voulans preuenir quelque maladie dont ils se sentoient menacez. Ce n'est pas là encor tout l'exercice de charité de ces bonnes meres, là maison de Dieu fait du bien aux pauures aussi bien qu'aux malades, plusieurs vicillards, plusieurs femmes & plusieurs enfans leur sont demeurez deux ou trois mois sur les bras pendant l'Hyuer, & fussent morts de miseres sans ce secours, c'est vne necessité, mais aussi vn contentement de s'espuiser en ces rencontres, comme la pluspart de ces pauures gens estoient Chrestiens, ils ont donné vne grande édification aux Religieuses, en voicy quelques actions particulieres.

On a souuent parlé dans les relations precedentes d'une bonne femme aueugle nommée Helene, sa mort a donné vne sainte approbation aux actions de la vie qu'elle a menée depuis son Baptesme, vn excez peu blasmable la iettée dans le tombeau, se sentant atquée

74 *Relation de la Nouvelle France,*  
d'une forte fièvre, elle dist aux Meres  
Hospitalieres la tristesse que ie ressents  
voyant la dureté des Algonquins de l'Is-  
le mes compatriotes & le scandale  
qu'ils donnent aux autres Sauvages par  
le mespris qu'ils font de la Foy me fera  
mourir, si j'entre dans leur cabane pour  
raconter quelque Histoire Sainte, ou  
pour les inviter à prier Dieu, ils se moc-  
quent de tous les aduis qu'on leur don-  
ne, ils mesprisent la priere comme s'ils  
estoyent independans de Dieu, leur mal-  
heur me touche si viuement le cœur,  
que j'en suis triste iusques au mourir,  
voila, disoit-elle, la cause de ma mala-  
die. Vn grand Sainct dit que toute cho-  
se doit auoir sa mesure & sa reigle exce-  
pté l'amour qu'on porte à Dieu, cette  
bonne ame auoit trop de zele en sa fer-  
ueur & estoit trop pressante, j'ay, disoit-  
elle vne grande consolation quand ie  
vay visiter les Sauvages d'icy bas, ils  
prennent plaisir d'entendre parler de  
Dieu, ie leur raconte l'Histoire d'Abra-  
ham, de Moyses & les autres que j'ay re-  
tenues dans l'instruction qu'on m'a don-  
née ( en effet elle estoit aussi scauante

dans les mysteres du vieil Testament, que plusieurs femmes des plus capables de nostre France ) ils prennent tous plaisir d'oüyr parler de choses si rauissantes, ils se mettent à genoux tous les foirs , & ils prononce les prieres tout haut chacun me suit avec beaucoup de modestie, mais ils māquent encor en vn point pour la plupart , c'est que ie voudrois qu'apres leur priere ils gardassent le silence, qu'ils ruminassent ce qu'ils ont dit à Dieu, & qu'il s'endormissent en pēsant à luy, or vne bonné quātité ne laisse pas de parler & de s'entretenir apres qu'ils ont prié Dieu , cela m'afflige vn petit , car ie voudrois qu'ils fissent encor mieux qu'ils ne font.

Elle adioütoit que depuis qu'elle étoit deuenüe aueugle & qu'elle s'estoit rāgée à la foy, elle auoit tousiours esté trauailée de quelque maladie, le diable prenoit de la occasion de luy suggerer cette pensée , mais d'où viēt que depuis que ie cōnoy Dieu & que ie l'aime si particuliere-ment , ie suis tousiours dans les souffrances , & voyla des femmes qui se portent, si bien & qui le m'esprisent ? aussi-tost, il

76 *Relation de la Nouvelle France,*  
luy venoit vne autre pensée c'est l'amour  
de mon Dieu qui fait cela pour m'esprou-  
uer & pour me faire paier mes debtes icy  
bas, afin que ie ne sois point tourmentée  
en l'autre vie, voyla comme il traite ses  
amis, cela luy donnoit des desirs de souf-  
frir, en sorte que ne pouans ieusner le  
Caresme, & croyant que les souffrances  
estoyent agreables à Dieu, elle luy disoit  
si ie ne puis ieusner ie peux endurer, ie  
vous offre les douleurs de ma maladie.

Ie n'auois iamais fait si ie voulois rap-  
porter le nombre des prieres que faisoit  
cette bonne ame, elle auoit vne deuot-  
ion amoureuse enuers Nostre Seigneur,  
elle aimoit cordialement la sainte  
Vierge, elle s'adressoit souuent à son  
bon Ange & à sainte Helene dont elle  
portoit le nom, faisant des colloques  
auec vn langage qui est bien venu au  
Ciel, sur tout se voyant charitablement  
assistée non seulement elle remercioit les  
Meres qui la seruoient, mais elle ne man-  
quoit point de dire souuent ces paroles:  
mon Dieu determinez de ma vie vous  
estes le maistre; ayez pitié de ceux qui  
ont pitié de moy, secourez tous ceux qui

nous secourent , & sur tout éleuez au Ciel la personne qui a fait bastir cette maison où on reçoit les pauures malades, éleuez y auffi tous ses amis Minakitch ainsi soit-il.

Elle auoit vne grande deuotion d'Entendre la saincte Messe , enuoyant aduertir certain iours les bonnes Meres qu'elle se trouuoit si mal qu'elle ne pouuoit aller seule à la Chappelle , on luy respondit qu'elle n'estoit point obligée d'assister à la Messe dans vne si grande maladie , mais deuant que la responce luy fust rendüe deux femmes Sauuages l'estant venue voir , elle se fist traïner & l'entendit à deux genoux, & pour marque que sa ferueur la soustenoit , ses deuotions finies elle n'en pouuoit plus tombans en deffailance, si bien qu'à peine la peüt-on reporter sur son liët d'où elle disoit à Dieu les iours qu'on ne luy permettoit pas d'aller à la Chappelle, tu sçais bien que ie suis malade, & que ie suis triste de ne pouuoir entrer dans la maison des prieres , & elle prenoit pour lors son chapelet , & se tournant vers l'Eglise le recitoit avec toute l'attention

78 *Relation de la Nouvelle France,*  
qu'elle pouuoit auoir.

Elle demanda qu'elle opinion auoit le Medecin de sa maladie, on luy dit, qu'il auoit bonne esperance de sa santé, c'est à Dieu fist-elle d'en determiner, qu'il face ce qu'il vouldra ie ne seray pas marrie de le voir, comme elle vit que les remedes la tourmentoient sans effect elle en eût auersion, neantmoins elle les prenoit disant qu'il falloit obeyr.

Elle estoit dans vne ardeur bruslante, la colique la pressoit quelquefois viuement, & si dans ses angoisses il luy eschapoit quelques paroles de chagrin, aussitost elle demandoit pardon, c'est le mal disoit-elle qui parle, ie veux obeyr à Dieu priez-le qu'il aye pitie de moy, c'est chose bien remarquable que iamais sa maladie ne l'empescha d'instruire, & de parler de Dieu à ceux où celles qui la venoient visiter, & mesme encor par fois elle enseignoit quelque chose de sa langue aux Meres qui l'assistoient. Elle auoit de grandes affections de mourir Religieuse comme on ne iugroit pas à propos de luy accorder sa demande, on luy promit pour sa consolation qu'on l'enterreroit.

aupres de la Mere de sainte Marie, qui est passée de ce monde dans l'estime d'une haute vertu, on luy dist aussi qu'on l'enfeuelleroit à la Françoisse ; cela luy donna une ioye si sensible qu'elle ne se pouuoit contenir, elle auoit neantmoins encor un regret c'estoit de mourir deuant que les Sauuages fussent retournez de leur grande chasse desirant leur témoigner le contentement qu'elle ressentoit d'auoir embrassé la foy de I. Christ, elle demanda cette faueur à Dieu, qui luy fût accordée: car ils arriuerent 2 iours deuant sa mort, & l'estant venuë visiter elle déploya son zele & sa rhetorique, elle se met sur son seant, & les sentant à l'entour de son liét elle leur dit d'une voix ferme, à la bonne-heur que ie vous parle encor une fois deuant ma mort, i'auois desiré cela tres-ardemment; ne croyez pas que ie sois triste, quoy que vous me voyez malade: & toute mourante; mon cœur est plein de ioye de ce que ie m'en vay au Ciel; ô que ie remercie Dieu de bon cœur de ce que ie suis baptisée & de ce qu'il m'a fait la grace de croire tousiours en luy depuis que ie suis Chrestienne, ie

80 *Relation de la Nouvelle France,*  
meurs dans ce contentement là, foyez  
fermes en la foy, ie prieray Dieu pour  
vous quand ie seray en Paradis, afin que  
vous perseueriez en son Eglise, priez-le  
aussi qu'il m'ayde à bien mourir. I'ay vne  
consolation toute particuliere de ce que  
mes bonnes Meres m'ont promis que ie  
serois enterrée aupres de la Religieuse  
qui mourut il y a 3. ans. A ce discours les  
Sauuages respondirent à leur ordinaire.  
ho, ô, ô, pour marque qu'ils approuuoier  
tout ce qu'elle auoit dit, plusieurs lui par-  
lerent en particulier, & tous luy don-  
nant le dernier adieu, s'en retournerent  
fort satisfaits; Nous sommes grandement  
fâchez disoient-ils, de la mort de cette  
bonne femme, elle sçauoit toutes les  
prieres, elle nous instruisoit & nous par-  
loit souuent de Dieu dans nos cabanes,  
nous l'aymions tous.

Le Pere Superieur la voyant baisser no-  
tablement luy donna le saint viatique &  
en suite l'Extreme-Onction, & luy re-  
commanda de s'occuper tant qu'elle  
pourroit dans l'amour de celuy qu'elle  
alloit voir, se sentant affoiblie c'est à ce  
coup dit-elle, ie me meurs, & ioignant  
les

és années 1643. & 1644.

Si les mains & leuant les yeux au Ciel, elle perdit la parole, mais non pas l'ouïe, si bien que comme on luy suggeroit quelques actes d'Amour & de confiance elle monstroit en ferrant la main des Meres qui l'approchoient, qu'elle prenoit plaisir en ces saintes actions, elle passa au Ciel dans cette douceur, nous laissant vn riche exemple des bontez de l'esprit diuin. Les Religieuses Hospitalieres qui aimoient vniquement cette bonne femme pour sa vertu luy firent vn seruire le plus solemnel qu'elle peurent, auquel assisterent les Sauvages qui se trouuerent pour lors à saint Ioseph.

Le 12. d'Octobre vne autre femme nommée Marie *skisichunakce* rendit l'ame à Nostre Seigneur dans le mesme Hospital apres vne maladie de trois mois, causée en partie pour la perte de son mary Chrestien tué par les Iroquois, sa patience fut insigne, elle brusloit d'vn feu qui luy consommoit la langue & le gosier & toute la poitrine, elle dessecha comme vn squelet, iamais neantmoins elle ne manqua de rendre ses petits devoirs à Dieu soir & matin, elle n'eust pas

82 *Relation de la Nouvelle France,*  
crû estre Chrestienne si elle n'eust fait  
ses prieres, le Pere Superieur la consolant  
sur ses Angoisses elle s'escria d'une voix  
fort dolente, ie n'apprehende point  
la mort, ie ne me fasche point de ce  
que Dieu ordonnera de moy, mais i'ay  
des regrets bien sensibles de laisser cet-  
te pauvre petite orfeline, (monstrant  
vne seule enfant qui luy restoit) sans au-  
cun secours, le Pere luy promit qu'il  
l'aideroit & les Hospitalieres luy firent  
faire vne petite robe au plustost ce qui  
consola tellement cette bonne Mere  
qu'elle embrassa son enfant, avec des  
tendresses admirables, puis la donnant à  
vne femme Sauvage luy dit, prèd là pour  
ta fille & ne l'apporte plus, de peur que  
cela ne resucille mes douleurs. Quelque  
temps deuant sa mort, elle demanda à  
se confesser, ie me suis faschée disoit-  
elle, ie desire qu'on me face venir vn  
Pere, ce fut la dernière Confession de  
sa vie, car bien-tost apres elle perdit la  
parole, ne laissant pas par vn signe de ses  
yeux de resmoigner qu'elle entendoit ce  
qu'on luy disoit & qu'elle exerçoit les  
actes qu'on luy suggeroit, estant encor

aux trois Riuieres deuant qu'elle descen-  
dist à l'Hospital, elle dist a vn Pere qui  
la consoloit ie m'en voy à saint Ioseph,  
ie me logeray aupres de l'Hospital, & ie  
demeureray le reste de mes iours avec les  
croyans, ie m'approcheray d'Helene qui  
sçait toutes les prieres (c'est cette bonne  
femme dont nous venons de parler) elle  
m'instruict profondément, en effect cer-  
te bonne femme Aueugle a aidé beau-  
coup de personnes à voir & embrasser la  
vertu & les verités de nostre creance.

Vne ieune fille d'une Nation qui tire  
plus vers le Nord que Tadoussac, estant  
venuë voir les Sauvages de ce quartier  
là, tomba malade, on la fist apporter de  
40. lieues loin en cét Hospital, où elle  
a demeuré 4. ou 5. mois malade, c'est  
chose estrange que cette ame qui auoit  
tousiours esté dans la barbarie estoit  
neantmoins douëe d'une douceur si  
amiable qu'on la gouernoit aussi facile-  
ment qu'un petit enfant, quoy qu'elle  
eust des douleurs tres-sensibles & tres-  
ennuyantes, iamais elle ne se plaignoit  
iamais elle ne demandoit rien, elle ag-  
gretoit avec vn visage gay & serain tout

84 *Relation de la Nouvelle France,*  
ce qu'on luy donnoit ses delices estoient  
de prier Dieu & quoy qu'elle fut debile,  
elle ne vouloit rien prendre qu'elle  
n'eust entendu la Messe, ayant desir de  
communier elle souffrit beaucoup pour  
iouir de cette faueur, car estant bruslée  
d'une soif qui la consommoit elle endura  
toute la nuit cette peine sans iamais  
vouloir prendre vne goutte d'eau, elle  
en fut si foible que cette communion  
luy seruit de viatique. Le Pere Dequen  
la consolant apres la Messe les Meres  
s'apperceurent qu'elle defailloit, le Pere  
luy dōne au plustost l'Extreme-Onction,  
& ce petit Agneau lauē depuis-peu dans  
le sang de Iesus-Christ, s'en alla avec  
son vray pasteur dans le Ciel.

Vne ieune Attikameque, c'est vne na-  
tion qui est au Nord des trois Riuieres,  
auoit trois grandes playes mortelles &  
vne violente fievre qui l'oppressoit de  
temps en temps, ses grandes maladies  
ne luy déroboient point la paix de son  
ame n'y la serenité de son visage, aux  
moindres petits seruices qu'on luy ren-  
doit, il tesmoignoit des actions de gra-  
ces plaines de cœur, comme il n'auoit

pas esté profondément instruit, sa maladie nous ayant obligé de le baptiser promptemēt, il ne sçauoit que quelques prieres qu'il recitoit si souuent avec son Chappelet, qu'on eust-dit qu'il n'auoit rien au monde de plus cher, en effect si dans son sommeil, son Chappelet luy eschapoit, il n'auoit point de repos, qu'on ne l'eût cherché & qu'on ne luy eust rendu, comme on vit que sa maladie luy donnoit le temps d'estre instruit de la Communion, d'ont il n'auoit point encor eu de connoissance, on luy en parla: mais on n'eust pas si-tost entamé ce discours que le voyla en ferueur, il presse a toute-heure ces bonnes Meres de l'instuire, si quelque Sauuage le vient voir, il luy demande s'il est admis à la Communion s'il respond, que ouy, tu sçais donc bien ce que c'est, sied toy là & m'instruy; car ie veux Communier deuant que de mourir, en effect il mourut le lendemain qu'il eût receu son Sauueur.

Vn nommé Charles kgerasing fils d'une bonne veufue nommée Charitée estoit seul chasseur de sa famille composée de dix personnes, il a esté trois ans

86 *Relation de la Nouvelle France,*  
malade, enfin s'estant retiré à l'Hospital; iamais on ne l'entendit pleindre, iamais il ne tesmoigna aucune tristesse n'y ennuy de son mal, il estoit tres-bien instruit, c'est pourquoy il n'estoit pas besoin de luy remettre en memoire son petit deuoir, il perdit la veuë 8. ou 9. mois deuant son trespas, ses douleurs augmentent, mais sa patience ne diminue iamais : enfin elles en vindrent à tel point, qu'on ne pensoit pas qu'il les peust supporter deux iours sans mourir, & il les endura encor trois semaines entieres & dauantage, il prononçoit par fois le S. Nom de I E S V S, comme en criant & en se plaignant dans ses plus grandes presses : mais aussi-tost qu'on luy parloit de Dieu il s'arrestoit tout court, prenant vn singulier plaisir dans les discours de pieté, & quelquefois il disoit aux assistans, encor que vous m'entendiez crier, ie ne suis pas neantmoins faché, ie ne suis point las de souffrir, c'est la douleur qui à ses faillies ie veux ce que Dieu veut, c'est à luy d'ordonner de ma vie, il passa de ce monde muni de tous les Sacremens de l'Eglise.

Le 1<sup>er</sup> d'Auril, vn nommé Alexis Pimnakauich Algonquin, quitta cette vie pour entrer dans vne autre meilleure, & de plus grande durée, ce pauvre garçon estoit d'vn naturel assez vif, mais la grace temperoit bien son ardeur, vn an ou enuiron deuant son trespas s'estant rencontré aux trois Riuieres avec ses camarades qui traittoient avec leur rage ordinaire vn pauvre prisonnier, il se retira doucement d'avec eux, ils se gaussèrent de luy, ils luy osterent son Chappelet le mirent en piece, en vn mot ils firent ce qu'ils peurent pour l'induire à tourmenter avec eux ce pauvre miserable, ce ieune homme s'enfuit & se retira dans nostre maison, suppliant le Pere qui estoit-là de luy donner le couuert, & de l'aider à trouuer vne commodité pour retourner avec les croyans de saint Ioseph, le Pere s'y employa, ce bon garçon ne se contentant pas de viure à la façon des Neophytes, qui gagnent le cœur de ceux qui les connoissent tesmoigna vn desir de passer en France, pour apprendre la langue & employer le reste de ses iours au seruice de Nostre Sei-

88 *Relation de la Nouvelle France,*

gneur sans se marier, la mort le prit dans ce desir & dans l'exercice des vertus Chrestiennes, il auoit vn grand soin de purifier son ame dans le Sacrement de Penitence, & de s'approcher de son Sauueur auant de fois qu'on luy permettoit, peut-estre que cét amour luy obtint la grace de iouyr deuant son trespas de tous les Sacremens que Dieu a laissez en son Eglise pour le soulagement, & pour la sanctification de ses enfans, & qu'il puisa dans ces diuines fontaines les eaux de grace qui luy donnerent vne mort aussi douce que celle d'vn petit enfant.

Vn autre ieune garçon aagé d'environ 16. ans, nous a laissé des exemples d'vne patience de fer, vn abcez s'estant formé dans sa teste, & en suite estant deuenu paralytique son pauvre corps commença à se pourrir deuant que d'estre en terre, les vers luy sortoient par les oreilles, sa peau estoit toute déchirée & ses membres s'en alloient quasi en lambeaux, ie vous laisse à penser de combien de douleurs estoit environné ce pauvre garçon: on ne le pouuoit remuer

ny tourner, ny toucher qu'il ne souffrist dans l'extremité, cependant il ne disoit que deux mots Kitaketchin vous me faites mal, & il le disoit si doucement qu'on eut dit qu'il parloit pour vn autre, il n'auoit de l'esprit qu'autant qu'il en falloit pour souffrir patiemment & pour prier Dieu, la viuacité qu'il faisoit paroistre en santé, & qui auroit donné vn indice d'vne ame colere & impatiente ne parut plus dâns sa maladie, sinon pour demander qu'on luy fist dire les prieres que nous enseignons aux nouueaux Chrestiens, ayant esté munny de tout le secours qu'on donne aux enfans de Dieu, il nous quitta chargé des merites d'vne riche patience.

Vne femme desia aagée fut portée à l'Hospital pour y trouuer son salut eternal, car selon les apparences humaines elle couroit des risques d'vne reprobation quasi certaine, si elle n'eust trouué ce refuge, il faut confesser que Dieu exerce vne estrange prouidence, & qu'il tient des voyes tres-cachées sur ce pauvre peuple, les Peres qui sont venus icy des premiers ont veu cette femme ma-

90 *Relation de la Nõuuelle France,*  
riée à vn Capitaine de grande autorité  
parmy ceux de sa Nation, elle auoit vne  
famille grosse & florissante, vne paren-  
té nombreuse, quantité d'alliances, elle  
a veu de ses yeux toute cette splendeur  
reduite au neant ne laissant apres soy  
quantité d'enfans qui luy sont morts  
qu'vne fille aueugle, laquelle ne luy  
donnoit pas trop de contentement, ces  
gráds coups dechargez du Ciel sur la te-  
ste d'vne páuure femme qui demouroit  
parmy des impies, lesquels attribuent à  
nostre creance tous les fleaux, & toutes  
les calamitez qui accablent les Sauuages  
depuis qu'ils ont receu la Foy, estoient  
capables non seulement de luy donner  
de grandes secouffes, mais aussi de la ter-  
rasser & de la perdre de fond en comble  
si elle n'eust esté secouruë, mais comme  
elle auoit grandement bien secouru &  
fortifié ses enfans & ses alliez à l'heure  
de la mort, ayant vn soin qu'ils mourus-  
sent en vrais Chrestiens, nostre Seigneur  
la voulu prendre en vn lieu où elle fust  
grandement assistée. Le diable luy liura  
plusieurs attaques, mais elle auoit cela de  
bon qu'elle ouuroit aisement son cœur

és années 1643. & 1644. 91

& nonobstant ses tentations elle prioit Dieu fort volontiers, sa bonté luy a accordé à la mort ce qu'elle auoit procuré aux autres, nous laissons dans la croyance qu'elle auoit trouué grace deuant ses yeux.

Cette maison de Charité n'a pas eu soin des grandes personnes seulement, mais elle a soulagé les plus petits enfans avec cette charge qui est de surcroist en la Nouvelle France qu'il faut nourrir & heberger les meres pendant qu'on secourt leur enfans, car elles ne les quittent point de veuës, ces pauures femmes voyant souffrir ce qu'elles ont de plus cher passeront les iournées entieres sans dire vn seul mot si on ne leur parle, les enuifageant avec des tendresses affligeantes, elles mesmes les enseuelissent & les portent en la Chappelle en attendant qu'on les mettent en terre, se tenant par force vn long-temps deuant l'Autel à prier Dieu. Vne Religieuse se persuadant vn iour que ces bonnes meres prioient pour leur enfans leur dist, vous n'avez que faire de presenter vos prieres à Dieu pour ces petits innocens, ce sont

92 *Relation de la Nouvelle France,*  
des Anges deuant sa face, nous le sça-  
uons bien, respondent-elles, c'est nostre  
ioie que nos enfans ne sentent point le  
feu deuant que d'aller au Ciel nous pen-  
sons aux contentemens qu'ils ont, &  
nous les supplions en nostre cœur de se  
souuenir de nous apres de Dieu.

Comme on faisoit tous les soirs les  
prieres à l'Hospital, où les Sauuages  
voisins se trouuoient quatre ou cinq  
femmes estât restées apres les autres di-  
rent à la Mere qui vouloit esteindre les  
cierges de la Chappelle, attend vn petit,  
ma Mere, nous n'auons pas acheué nos  
prieres, aujourd'huy on a enterré vne  
femme Chrestienne, nous voulons prier  
Dieu pour elle, leur deuotion dura vne  
bonne heure, ces actions consolent bien  
fort ces bonnes ames qui recueillent dès  
cette vie le fruiçt de leur charité, ayât veu  
de leurs yeux quantité de saintes actions  
qui se sont faites dans leur Hospital.

On a baptisé plusieurs personnes, entre  
autre vn Vieillard y ayant passé l'Hyuer  
monstra vne ferueur extraordinaire à ap-  
prendre les mysteres de nostre creance  
& a faire entrer dans sa memoire les prie-

res & l'exercice d'un vray Chrestien, il ne se lassoit point de les dire & redire incessamment, enfin son assiduité & sa diligence luy obtindrent vne faueur dont il n'en cognoistra la beauté qu'au Ciel.

D'autres ayant appris que Dieu aggreoit qu'on luy presentast les premices de toutes choses, prirent les plus beaux faisceaux d'espics de leur Bled d'Inde, que nous leur aidons à cultiuier, & les allerent presenter sur l'Autel avec plus de cœur que de compliments.

Les petites filles Sauuages voisines de l'Hospital vont visiter souuent les Religieuses, les suppliant de les instruire, on leur faict reciter le Catechisme, on les interroge, on les fait prier Dieu, & il y en a de si constantes qu'il les faut plustost reprendre d'estre importunes que de manquer de diligence, comme les Religieuses donnoient certain iour quelque petite recompense à celles qui auoient bien retenu ce qu'on leur auoit enseigné, & qu'on voulût aussi presenter quelque chose à leur compagnes, elles repartirent, fort bien, interrogez-nous & nous demandez comme aux autres, &

94 *Relation de la Nouvelle France,*  
si nous difons bien nous prendrons vos  
prefens.

Voila en quoy ces bōnes Religieufes se  
font occupées cette année voyla leur  
exercices outre leur fonctions ordinaires  
dont elles s'acquittent sainctement, si le  
deffaut des petits foulagemens qu'on à  
en France, si la pauureté & la difette, si  
les incommoditez d'vn nouveau pays ai-  
de à faire des saincts, elles y auront bonne  
part.

---

C H A P I T R E VII.

*Du Seminaire des Ursulines.*

**L**Arriuée des vaisseaux à aug-  
menté la ioye de ce petit se-  
minaire luy rendant saines  
& sauues deux braues Ursu-  
lines qui se font moquées aussi bien que  
les autres des dangers de la mer, & qui  
pour toutes les fatigues d'vn long voya-  
ge n'ont iamais tourné la teste en arriere,  
le choix de ces deux bons subiects à este

fait par Monseigneur l'Archeuesque de Tours, lequel estant supplié par la Supérieure du petit Conuent de Kebec, de leur enuoier du renfort doura quelque temps s'il confiroit aux longs dangers de l'Ocean des filles qui uiuoient icy dans l'asseurance, mais voyans que le chemin estoit desia frayé & qu'il ne pouuoit sans quelque reproche de sa bonté refuser vne demande si raisonnable & si sainte, n'estant pas bien feant de laisser vn tel ouurage imparfait, il y voulut luy mesme contribuer ses soins & ses affections. Il se transporte en la maison des Ursulines de Tours il écoute celles qui auoient plus de feu & plus de zele pour cette mission, & apres les auoir diligemment & saintement examinées, il donna sa Benediction à sœur Anne de sainte Cecile & à sœur Anne de Nostre Dame, & pour tesmoignages des desirs qu'il à de soustenir ce petit seminaire, il fait conduire ces deux bonnes filles dans son propre Carosse iusques à Poitiers, ses affections ne se renferment pas dans l'enceinte de son Diocese, son cœur est plus grand que le Iardin de la France, il fait esperer aux pau-

96 *Relation de la Nouvelle France,*  
ures Sauvages vne partie de ses bontez,  
mais difons deux mots de l'employ de  
ces bonnes Ames.

Les Vrsulines ont de petites écolieres  
Françoises elles en ont aussi de pension-  
naires & le pais se peuplant dauantage  
augmentera leur employ, elles ont des  
seminaristes sedentaires, elles en ont de  
passageres tirées des cabanes des Sauua-  
ges, leurs grilles sont par fois visitées des  
nouveaux Chrestiens & des bons Neo-  
phytes qui les vont voir pour entendre  
parler des choses du Ciel, il y a des filles  
en cette maison qui parlēt Algonquin,  
d'autres qui parlent Huron, elles hono-  
rent Nostre Seigneur en plusieurs lan-  
gues, & sa bonté leur donne occasion de  
debiter la science qu'il leur a départies  
leur enuoyant des personnes qui appren-  
nent par leur moyen à le connoistre & à  
l'aimer.

Cette année vne seminariste qui auoit  
desiré ardemment d'estre Religieuse est  
passée de cette vie dans vne meilleurē  
elle se nommoit Agnes Chabækechich  
ses parens l'ayant retirée du seminaire  
pour se seruir de son petit traual comme  
elle

elle estoit desia grâde, il arriua qu'en nauigeant dans leurs petits canots elle trouua dans la grande riuere son beau frere, l'ayât apperceuë se iette à l'eau & la retire de la mort car elle couloit desia à fonds, il sauua aussi les compagnes qui estoient dans le mesme naufrage, or comme on ne rechauffe point cette pauvre fille que le froid d'une saison desia bien rude auoit portée à deux doigts du trépas elle ne fist que traïner iusques enuiron les festes de Noël qu'elle prit vne nouvelle naissance en Paradis, elle donna beaucoup de dedication aux Sauuages dans le peu de temps qu'elle fût avec eux, comme elle auoit vne belle voix, elle leur chantoit des Cantiques spirituels qu'on luy auoit appris au seminaire, elle se rendoit obeïssante & sa deuotion agreoit extremément à ces bons Neophytes, quand ceux qui l'assistoient luy eurent annoncé la nouvelle de sa mort voyans la rigueur de sa maladie, elle rentra dans soy-mesme puis tirans vn profond soupir, *helas ie voudrois bien dit-elle me pouuoir Confesser, ie ne sens rien qui me presse la conscience,*

98 *Relation de la Nouvelle France,*  
mais ie souhaitterois bien fort neant-  
moins d'estre assistée par quelque Pere,  
il n'y auoit pas de moyen pour lors, car  
ses parés l'auoient menée avec eux  
dans leurs grandes chasses, vn ieune Fran-  
çois qui accompagnoit cette escoüade  
de Sauuages Chrestiens, pour apprendre  
leur langage s'en reuint si édifié & si eston-  
né de tous tant qu'ils estoient, & notam-  
ment de la belle mort de cette ieune se-  
minariste qu'il en consola bien fort tous  
ses parés qui nous l'ont raconté, elle pro-  
duisoit des actes de douleur d'auoir fâché  
Dieu, mais avec des tendresses si gran-  
des, que les Sauuages en estoient touchez,  
elle auoit tousiours en main & deuant  
ses yeux son liure de prieres: car elle lisoit  
fort bien & quand sa veüe vint à s'affoi-  
blir elle se seruoit de son Chapelet pour  
entretenir ses petites deuotions, ses pa-  
rens enterrent avec elle son liure &  
son Chapelet pour marque de sa pieté  
& de l'amour qu'elle auoit enuers Dieu,  
& entiers la sainte Vierge. Comme on  
leur demandoit s'ils n'auoient point de  
regret de sa mort non dirent ils, elle est  
trop bien morte nous la croyons bien-

heureuse, il ne faut pas s'attrister de son bon-heur, c'estoit vn excellent esprit, Dieu luy à accordé de mourir vierge comme elle l'auoit desiré, nonobstant qu'elle eust esté recherchée de quelque François & de quelques Sauvages.

Vne bonne femme Chrestienne ayant en deux filles d'une ventrée demandoit il n'y à pas long-temps à vn des Peres de nostre Compagnie si les Meres Ursulines ne vouldroient pas bien prendre l'vn de ses enfans, n'ayant pas le moyen de les nourrir tous deux, le Pere luy reparrit qu'il estoit trop petit n'estant encore qu'au maillot, il est vray respondit elle que les Religieuses n'ont point de laict, mais elles ont tant de charité & tant d'esprit qu'elles trouueront bien le moyen de luy sauuer la vie, elles disoit cela à mon aduis à raison que les Ursulines ont eu avec elles trois petites orphelines ausquelles il falloit quasi faire l'office de nourrices; Il y en à vne autre qui n'a que trois ans & qui a esté trois mois de l'année percluse de tous ses petits membres, si bien qu'elle n'auoit que la langue libre, vous diriez que la raison

100 *Relation de la Nouvelle France,*  
à notablement preuenu le temps qu'elle  
se découure és autres enfans, & que les  
benedictions du Ciel luy ont esté don-  
nées en abondance, elle a esté votée à  
Dieu par son Pere, & par sa Mere dès sa  
premiere naissance, il n'y à rien de si  
obeyssant rien de si complaisant c'est vne  
humeur composée de succe & de miel  
tant elle est douce, ce qui n'a pas peu ser-  
uy pour soulager les peines de ses mai-  
tresses, car il falloit qu'ils la tinssent qua-  
si iour & nuit sur leurs bras, lors que ses  
douleurs plus pregnantes luy tiroient les  
larmes des yeux, si on luy disoit c'est assez  
pleuré, priez Dieu, elle se mettoit à  
chanter *l'Aue maria*, où quelque autre  
priere, il arriua que l'vne de ses maistres-  
ses fut contrainte de la leuer quatre  
fois pour vne nuit, le lendemain matin on  
luy dit Charité, c'est ainsi qu'elle se nom-  
me, vous auez bien donné de la peine à  
vostré mere, il est vray dit-elle mais m'a  
mere est bien patiente, elle ma fait com-  
me elle feroit à Iesus, cette enfant qui  
n'a que trois ans fait plusieurs actions qui  
la font admirer, les Meres ne chantent  
quasi rien au Chœur que cette petite in-

nocente ne retienne quelque verſet, variant les champs & les entonnans auſſi gentiment qu'une grande perſonne, cela conſole bien fort ces bonnes Religieuſes de voir de ſi gentilles inclinations en des Sauvageons ſi peu cultiuez depuis tant de ſiècles.

Comme les Seminaristes ſedentaires ſont veſtüs à la Françoisè, demeurant avec les Penſionnaires Françoises, on taſche par fois de leur donner de l'émulation, on en a fait communier cette année vne petite bande d'ynes & d'autres, vne Maiſtreſſe a pris ſoin des Françoises, & vne autre a pris le ſoin des filles Sauvages, elles ont employé ſix ſemaines à les inſtruire & à les diſpoſer plus particulièrement à cette premiere Communion, ces enfans firent paroître tant d'affection & tant de ferueur que ces bonnes meres en eſtoient dans l'eſtonnement, les voyant concevoir & goûter les choſes de Dieu d'une façon toute particuliere, i'aduouë, diſoit la Mere Superieure que les interrogeant pour reconnoiſtre ſi elles eſtoient capables de recevoir ce pain celeſte, qu'elles

102 *Relation de la Nouvelle France,*  
ont surpassé mon attente, les voyant instruites & touchées au delà de mes esperances, le temps de leur Communion approchant, leur Maistresse voyant que leur desir augmentoit, leur dit qu'il leur manquoit encor quelque chose pour plaire à celuy qu'elles vouloient recevoir, ces pauvres petites creatures se croyans quasi rebutées demandoient en pleurant ce qu'il falloit donc faire, on leur parle d'une Confession generale qui ne pouvoit pas estre de beaucoup d'années, non seulement pour ce qu'elles sont encor ieunes, mais par ce qu'il n'y a pas long-temps qu'elles sont baptisées, on les instruit là dessus, elles s'y comportent en personnes meures & touchées de Dieu, se confessans avec beaucoup de tendresse, & avec beaucoup de ressentiment de leurs pechez, s'estant ainsi disposées elles vont trouver leur Maistresse & luy disent il, n'y a plus rien dans nostre cœur, tout le mal en est dehors, c'est à ce coup que Iesus y viendra, on leur accorde ce qu'elles auoient tant demandé & tant attendu; de verité Nostre Seigneur ne fait point de distin-

tion du Barbare ou du Grec, il agit en ce Sacrement, selon la disposition de nostre cœur, ces petites ames en firent paroistre les effects: pleust à Dieu, disoit l'une que celuy qui m'est venu voir demeurast tousiours avec moy, ô que j'ay ressenty vn grand desir de iamais ne l'offenser, disoit l'autre, fut-il ainsi, adiuoist sa compagne, que iamais plusie ne retournasse aux cabanes des Sauvages, j'ay trop peur de fascher Dieu.

A peine auroit-on creu que les filles Sauvages se d'eussent iamais assujettir à tous les exercices d'une Classe comme font les Françoises, on n'eût iamais pensé dans les premiers commencemens qu'il eust fallu parler de correction à des enfans qui iamais n'en reçoient de leurs parens, cela se fait neantmoins & avec fruit, & maintenant elles s'y accoustument soit par l'exemple des Françoises, soit que leur esprit se rende petit à petit plus souple. La Mere Superieure en ayant veu quelqu'une commettre vne faute, recommanda à sa Maistresse d'en tirer le chastiment, la pauvre enfant se monstra plus contrite & plus affligée

104 *Relation de la Nouvelle France,*  
de sa faute que de la peine, elle se vint  
ietter aux pieds de la Supérieure apres la  
correction avec des regrets si sensibles  
qu'il la fallu consoler.

Comme on disoit certain iour aux  
Seminaristes que les corps des bien-heu-  
reux auroient d'autant plus de gloire  
qu'ils auroient souffert ça bas avec plus  
de patience, & que la grandeur des souf-  
frances seroit la mesure de leur beauté:  
Voilà qui va bien, respondirent-elles,  
les Sauvages feront donc bien releuez  
au Ciel, car ils souffrent beaucoup no-  
tamment pendant l'Hyuer, cela nous  
doit enuie d'estre malade, afin d'en-  
durer dauantage pour auoir plus de gloi-  
re, elles offrent à Nostre Seigneur leurs  
petits trauaux & leurs petites peines, el-  
les dressent leurs pensees & leurs inten-  
tions auant que de commencer leurs pe-  
tits ouurages, que si la chose est peni-  
ble, elles s'arrestent par fois vn peu de  
temps pour faire vne petite priere, &  
vne petite eleuation de cœur au Ciel,  
elles passent encore plus auant, car pour  
entretenir cette ferueur, il y en a touf-  
jours quelqu'vne qui reueille les autres

s'escriant tout haut, faisons tout pour l'amour de Nostre Seigneur, mes sœurs, faisons tout pour son amour, cette deuotion les tire petit à petit de la paresse & de la liberté qui n'est que trop naturelle aux Sauuages.

Deux Seminaristes ayant esté enuoyées en quelque endroit, & s'estant arrestées plus de temps qu'il n'en falloit pour la commission qu'on leur auoit donnée, ne respondoient rien à leur Maistresse qui les rançoit, iusques à ce qu'elle leur vint à demander à quoy elles auoient employé leur temps, nous nous sommes arrestées, dirent-elles, à penser & à parler des souffrances du Fils de Dieu, car cela est bien estrange qu'il se soit fait homme pour endurer, & pour payer son Pere; il aime bien les hommes, puis qu'il a tant pâty pour leurs pechez, ie pense souuent à cela pendant la Messe, disoit l'une des deux: & moy, disoit l'autre, i'y pense aussi, & ie me donne à luy, & ie le prie qu'il dispose de moy comme il voudra.

Ie n'aurois pas pensé que les Sauuagés fussent si constans à prier pour quelques

106 *Relation de la Nouvelle France,*  
personnes quand ils l'ont entrepris, vne  
ieune fille aagée, peut-estre de douze  
ans disoit au Pere qui est retourné cette  
année de France, il ne s'est passé iour  
que ie n'aye prié pour toy, le Pere ne la  
croyant pas, luy demande ce qu'elle di-  
soit à Dieu, aussi-tost sans broncher, et-  
le luy dist promptement, voicy comme  
ie luy parle: Mon Dieu ayez pitié de no-  
stre Pere, conseruez-le, empeschez qu'il  
ne fasse naufrage par vn trop grand vent,  
ou par de trop grandes vagues, menez-  
le en son pays, & le ramenez, vous pou-  
uez-tout: Voyla toute sa Rethorique  
qui vaut mieux que celle de Ciceron.

Il y a vne ieune Seminariste qui n'a  
point manqué depuis trois ans de prier  
Dieu à la sainte Communion pour Ma-  
dame de la Peltrie Fondatrice du Semi-  
naire, les autres font le mesme pour les  
personnes qui leur font du bien en par-  
ticulier dont ont leur donne aduis; mais  
à propos de Madame de la Peltrie, quand  
ces petites plantes la virent de retour  
au Seminaire, apres quelque sejour  
qu'elle a fait à Montreal, elles ne pou-  
uoient contenir leur ioye, c'est bien pour

lors qu'elles la regardoient pour leur  
vraye Mere qui les a tousiours bien che-  
ries & bien-aimées : Or ce n'est pas seu-  
lement à l'endroit de ces ieunes enfans  
que ces bonnes meres employent leur  
zele , des femmes routes faites , & me-  
me encor d'autres personnes les vont vi-  
siter à leurs grilles , & les supplient de  
leur donner quelque instruction : d'au-  
tres laissent leurs filles comme en depest  
pendant quelques mois qu'ils vont faire  
leurs grandes chasses, ce qui les accom-  
mode entierement , car ils n'ont point la  
peine de les traifner apres eux dans les  
bois, ils sont bien assurez que leurs en-  
fans ne souffriront ny la faim , ny le froid  
pendant qu'elles seront avec ces bonnes  
meres , & ce qui vaut mieux que tout le  
reste , ils se resioüyffent de ce qu'on leur  
apprend le chemin du Ciel , vne pauvre  
femme voulant à ce propos laisser sa fille  
avec les autres, cét enfant ne peust de-  
meurer si long-temps esloignée de sa  
mere , elle pleure , elle s'afflige , bref on  
la renuoye à ses parens ; La mere s'en at-  
tristant, disoit , ma fille n'a point d'esprit,  
l'esperois qu'elle m'éseigneroit ce qu'el-

le auroit appris auprès de ces bonnes Meres pendant cét Hyuer, & me voila frustrée de mon attente: Vne autre sienne parente disoit à l'enfant; pleust à Dieu que ie fusse en aage d'estre avec les Religieuses, j'aurois plus d'esprit que toy, car ie ne les quitterois pas que ie ne fusse instruite: pour conclusion ces deux bonnes femmes se rendirent assiduës cinq ou six semaines pour venir entendre parler de la doctrine de Iesus-Christ, & puis il fallut suiure ceux qu'elle ne pouuoient quitter.

Vne autre femme baptisée depuis quelques années s'en alla exprez chez les Meres & demanda qu'on l'instruisit du mystere du tres-sainct Sacrement, j'ay esté long-temps absente de saint Ioseph, disoit-elle, ie ne me suis point trouuée aux instructions, j'ay perdu la memoire de ce que ie dois sçauoir, à chaque article que luy expliquoit la bonne Meré qui luy fut donnée pour maîtresse, voila iustement ce qu'on m'a uoit enseigné, ie n'ay point d'esprit, ie ne sçauois retenir ce qu'on me dit, en verité tu me fais plaisir, ie te remercie, ah

que i'estois affligée autre fois, adioutoit-elle quand quelqu'un de mes enfans venoit à mourir; ie ne pouuois me consoler en façon du monde, mais depuis que ie suis baptisée ie n'ay plus ces ennuis, car ie d'y en mon cœur, Dieu à de l'esprit, il est bien sage, il est bon, il sçait tout ce qu'il fait, peut-estre qu'il voit de loin que si mon enfant viuoit plus long-temps il ne croiroit plus en luy & qu'il seroit brulé, voila pourquoy il le prend de bonne heure, laissons le donc faire: car mon enfant n'est pas mal d'estre avec luy, quand i'en voy mourir quelqu'un, ie d'y ô Dieu, détermine de moy aussi si tu veux, fais tout ce que tu voudras de mes enfans, tu me veux peut-estre es-prouuer tu veux voir si ie croy en toy quand tu m'affligerois cent fois d'auantage i'y croyray tousiours, ie t'aymeray & t'obeiray tousiours, ie veux tout ce que tu veux, & puis m'adressant à mon enfant, ie luy d'y prens courage vas-t'en voir Dieu, & quand tu le verras, dis luy, ayez pitié de ma mere, prie-le pour moy afin que i'aille au Ciel avec toy, ie pri-ray pour ton ame afin que tu ne sois pas

110 *Relation de la Nouvelle France,*  
long-temps en Purgatoire.

Sa maitresse luy parlant à ce propos des Indulgences qu'on pouuoit gagner avec vne médaille, elle s'escria avec autant de ioye comme si elle eust trouué vn thresor, voyla pour la premiere fois que i'entends parler de cette doctrine, en verité m'a mere, disoit-elle, tu me fais plaisir ie te remercie ô ce que tu dis est bon ie m'en souuiendray tous les iours de ma vie, notamment quand ie Communiray, elle prit la médaille qu'on luy donna avec vn sentiment tout plein de reconnoissance il ne se passera iour que ie ne prie Dieu qu'il te récompence de la peine que tu as prise de m'enseigner.

Quelques Hurons estât descendus cét Hyuer à saint Ioseph, ne manquoient iamais de deux iours l'vn d'aller visiter celles qui parlent leur langue pour estre instruit en nostre creance notamment sur l'Adorable mystere du saint Sacrement, ils auoient plus d'vne lieuë de chemin à faire pour aller à cette escole, ny le vent ny la neige ny le froid ny le mauuais temps ne les en ont iamais empeschez, & par fois ils demeueroient les deux & trois

heures dans le parloir, nonobstant la rigueur du temps, sans iamais parler d'autre chose que de leur Catechisme quoy qu'on leur offrit à manger & qu'on les inuitast de s'aller chauffer dans la maison voisine, rien ne leur sembloit plus pressé n'y de plus grande importance que de se faire instruire, la ferueur du disciple aide par fois a rechauffer le cœur de son maistre.

Je ne finitay point ce Chapitre que ie n'aye encor touché vne autre occupation des Ursulines de Canada, c'est l'exercice des œuvres de misericorde corporelle, il faut aider les corps qui veut gâgner les esprits, si tost que les vaisseaux furent partis plusieurs Seminaristes passageres se presenterent si pauvres & si mal vestuës qu'il fallut leur donner dequoy se couvrir, & ce qu'on leur donna auroit serui à plus de vingt Seminaristes sedentaires, elles déroberent aux vnes ce que la charité vouloit qu'on donnast aux autres, cette année on lesa bien empeschées de commettre vn semblable larcin: car on ne leur a point où fort peu apporté d'etoffes le deffaut

112 *Relation de la Nouvelle France,*  
du temporel retarde beaucoup le spiri-  
tuel.

Ce n'est pas tout, plusieurs Sauvages de l'Isle de la Nation d'Iroquet, & d'autres endroits s'estans campez assez proche de Kebec, alloient tous les iours en la Chappelle des Ursulines, où le Pere Dequen leur faisoit l'aumosne spirituelle, on en a baptisé quelques-vns en cette petite Eglise apres les auoir suffisamment instruits: Or comme la misere accabloit ce peuple, l'aumosne spirituelle estant faite suiuoit la corporelle, les Meres au sortir du Sermon donnoient à manger à quatre-vingt personnes, charité qu'elle ont continuée enuiron six semaines durant: Voicy la reconnoissance de ce bien fait, les femmes venoient encor en d'autres temps visiter les Meres, elles entroient dans la Classe des filles Sauvages, où l'on ne cessoit de leur apprendre à prier Dieu, les hommes entroient aux parloirs pour le mesme sujet, leur ferueur payoit & recompensoit la bonté des Meres, & comme vn bien-fait dispose vn bon cœur à en faire vn autre, ils ne pouuoient renuoyer ces bonnes gens

és années 1643. & 1644. 113

gens sans vne seconde aumosne, le moyen de voir de grands corps affamez sans les secourir, qui donne à Dieu doit ouvrir son cœur & ses mains pour recevoir, il veut estre le Maistre & auoir le dessus en tout, qu'il soit beny au delà des temps & de l'éternité.

---

## CHAPITRE VIII.

*De ce qui s'est passé à l'occasion de quelques Apostats.*



Voy que cette nouvelle Eglise soit dans la ferueur de ses commencemens, elle ne laisse pas pourrant de souffrir des scandales de quelques mauvais Chrestiens; Satan faisant tous ses efforts pour reprendre les places que Iesus-Christ a conquestées sur luy, & se maintenir dans la possession d'un pays où il a regné paisiblement pendant tant de siècles. Nous auons neantmoins sujet de nous consoler dans ce malheur, sur ce

H

114 *Relation de la Nouvelle France,*  
que ces scandales ne sont pas soufferts,  
& que bien souuent ils reüssent à la  
gloire de Dieu qui les a permis, & à la  
confusion du Demon qui les a suscitez.  
La source de tous ces scandales n'est  
autre que la liberté qu'ont tousiours eu  
nos Sauuages, & qu'ils voudroient bien  
retenir, d'auoir autant de femmes que  
bon leur semble, & de les quitter selon  
leur fantaisie: D'où viét que de toutes les  
loix Chrestiennes que nous leur propo-  
sons, il n'en est point qui leur semble si  
rude, comme celle qui defend la poly-  
gamie, & qui ne permet pas qu'on rom-  
pe les liens d'un iuste mariage. Comme  
ils haïssent extremément tout ce qui  
choque tant soit peu la liberté, ils ont de  
la peine à plier le col sous vn ioug qu'il  
n'est pas licite de changer ny de quitter,  
& ne regardent plus le mariage des  
Chrestiens comme vn ayde & vn soula-  
gement de la vie humaine, mais com-  
me vne seruitude pleinc de desplaisir, &  
d'amertume: C'est ce qui empesche la  
pluspart des infideles d'accepter la Foy,  
& l'a fait perdre à quelques-vns qui l'a-  
uoient desia embrassée. Il y en a plu-

seurs, graces à Dieu, qui nous donnent toute sorte de contentement sur ce sujet, gardant exactement toutes les loix du Mariage, sans peine & avec la benediction du Ciel. Il s'en est trouué neantmoins deux cét année, qui ont causé du scandale en cette matiere, & ont beaucoup troublé la Paix de cette petite Eglise.

Le premier s'appelle Estienne Pigarreich, le second, François Kokgeribagagach : celuy-là auant son Baptesme estoit vn des plus fameux Sorciers de sa Nation, & qui donnoit plus de peine à ceux qui trauailloient à sa conuersion: Mais enfin, apres auoir reconneu & embrassé apres plusieurs combats la verité de nostre creance, il l'a professé avec autant d'ardeur, comme il l'auoit auparauant combattuë. C'estoit luy qui appelloit & amenoit les autres aux prieres, qui chastioit les meschans, & qui preschoit nostre doctrine dans les Eglises & dans les cabanes avec vne ferueur & éloquence qui n'auoit rien de barbare: il cōtinua dans ce zele tandis qu'il fust en la compagnie des Chrestiens de saint Ioseph;

mais s'estant separé de ceux-cy, pour monter aux trois Riuieres où se trouuoient pour lors les Algonquins de l'Isle ses compatriotes & ceux d'Hiroquet, qui font deux Nations extrêmement insolentes, brgueilleuses, pleines de superstitions, & de libertinage, il se laissa bien-tost corrompre avec son compagnon par ces mauuaises compagnies; en sorte que tous deux quitterent leurs femmes legitimes avec l'exercice de la Foy, & prindrent chacun vne cōcubine.

Le 25. de Decembre, iour de la Natiuité de Nostre Seigneur, le Pere Jean de Brebeuf qui iusques à lors n'auoit rien peu gagner sur les esprits de ces deux Apostats, enuoye querir Estienne pour l'aduertir que c'estoit le lendemain qu'on solemnisoit la feste du Saint dont il porte le nom, & qu'en ce iour il deuoit mettre fin à ses desbauches, & se remettre dans le deuoir d'un bon Chrestien. Il vient & apres auoir ouy le sujet pour lequel on l'auoit appelle, se retire, sans dire autre chose, sinon que c'estoit perdre du temps que de luy parler de cette matiere. Ce fust neantmoins vn coup

de fiesche qui luy entamale cœur, & y fit vne playe dont il reuint bien-tost chërcher le remede.

Ce fust le lendemain, iour de Sain& Estienne son Patron qu'il reuint sans estre appellé, & dît au Pere: le parle tout de bon, ie ne ments point, i'ay resolu de mettre fin à mes desbauches, depuis que i'ay quitté Dieu, ie n'ay pas eu vne bonne heure. Je suis piqué nuit & iour des remòrds de ma conscience, les flammes que vous nous preschez, sont tousiours presentes à mon esprit, ie ne vois iamais de feu, que ie ne mé souuienne de celuy d'Enfer, & ie me figure qu'il n'est allumé que pour moy, mille pensées me troublent l'esprit, & me percent le cœur, i'ay esté instruit aues tant de soin, dis-ie en moy-mesme, i'ay protesté mille fois que i'aymerois mieux perdre la vie, que d'abandonner la priere, i'enseignois les autres, i'asfeurois ceux qui bransloient, i'encourageois ceux qui craignoient, ie chastiois les meschans, & me voyla décheu maintenant, & deuenu le plus abominable de tous. Dieu me haît, le ma-

lin esprit me possède, & ie ne puis attendre autre chose que de brusler eternellement: dans ces pensées qui ne me quittent iamais, ie m'estime indigne de viure; Il ya trois iours que ie ne mange rien, ie ne scaurois subsister dans cet estat, il faut que demain ie me confesse, & puis ie demeureray avec toy, si tu l'agrée, pour m'escarter des occasions qui me perdent, tu m'obligeras encore de me prester vn habit François, qui me fera souuenir que ie ne dois plus viure en Infidele, mais en Chrestien. Je descendray bien tost à Sainct Ioseph, escrits au Pere Vimont, qu'il me reçoie dans sa maison, afin que ie ne sois pas contraint de retourner dans les cabanes de nos gens, où les mauuaises compaignies avec la foiblesse de ma nature, acheueroient à me perdre.

Le Pere Brebeuf esmeu de ce discours, luy accorde ce qu'il demande, & le retire dans nostre maison, où estant visité par vn des principaux nommé Salomon, il luy déclare la resolution qu'il auoit prise, le suppliant de luy pardonner la faüte qu'il auoit commise, & le scandale qu'il

auoit donné, & le louiant de ce qu'il croyoit fermement nonobstant les contradictions, & mauuais exemples des Infideles, parmy lesquels il conuerfoit; à quoy Salomon respondit fort à propos, louiant le dessein d'Estienne, & l'exhortant à la perseuerance.

Le 28. de Decembre iour de saint Iean apres auoir passé toute la nuit sans dormir dans la recherche, & douleur de ses pechez il se confessa avec toutes les marques exterieures d'une vraye penitence, & ayât demeuré en priere hors de la Chapelle iusques apres la Predication, enfin il entre vestu d'un habit François, se met à genoux deuant l'Autel, baise la terre, puis se leue, & se tournant vers les François, & Sauuages il harangua en cette sorte.

Je suis celuy qu'on appelle Estienne Pigarouich, celuy qui iadis auoit tant d'affection pour la priere, qui à esté instruit avec tant de soin, qui a esté baptisé des premiers de nôtre Natiõ, qui preschoit la Foy aux autres, qui chastoit les méchans & qui par apres est deuenu le plus méchant de tous, & c'est changé en vn mise-

120 *Relation de la Nouvelle France,*  
rable Apostat, ie n'ay pas honte de con-  
fesser, ce que vous sçaués desia; mon  
peché a esté public, ie veux aussi que ma  
penitence soit publique, & que tous  
ceux qui croient, sçachent que ie deteste  
mon impieté, & que i'ay vn extrême re-  
gret du scandale que i'ay donné. Apre-  
nez cela de moy, que c'est vne chose ef-  
pouventable d'estre ennemy de Dieu, &  
coupable de damnation éternelle, depuis  
que ie suis en cet estat, ie n'ay iamais dor-  
my en repos, & ie n'ay iamais veu de feu,  
que ie n'aye esté troublé de cette pensée.  
Pourras-tu souffrir le feu d'Enfer, dont  
celuy-cy n'est qu'vn ombre, & tu ne le  
sçautois éuiter mourant dans l'estat où  
tu es? Si l'apprehension de ce feu donne  
tant de peine, que seras-ce de le reffen-  
tir en effet, & d'estre entouré & penetré  
de ces flammes. Ie ne mérite pas que  
vous me pardonniez le mauuais exem-  
ple, & le scandale que ie vous ay don-  
né: i'espere neantmoins que vous aurez  
pitié de moy, & que vous m'accorderez  
le pardon que ie vous demande. Ie me  
soumets entierement à la discretion des  
Peres qui nous gouvernent, pour estre

chastie selon qu'il ordonneront, ie ne refuseray aucune penitence. Vous tels & tels, qui croyez fermement & qui respectez la priere, i'estime vostre courage, & loüe la fidelité que vous gardez à Dieu: ne suiuez pas le mauuais exemple que ie vous ay donné, mais continuez à bien faire. Et vous ieunes gens, qui n'estes pas encore baptisez, ou qui deshonnez vostre Baptisme par vos libertinages, si vous auez suiuy mon exemple, & imité mon peché, imitez aussi ma penitence, craignez Dieu & apprehendez l'Enfer que vous auez merité, & que vous ne pouuez éuiter si vous ne changez de mœurs & de vie, ne desesperez pas de la bonté de Dieu, si quelqu'un en deuoit desesperer, ce seroit moy qui ay tant abusé de ses graces: mais neantmoins i'espere en sa misericorde. Priez Dieu pour moy, afin que ie puisse appaiser sa colere, que i'ay tant irritée par mes pechez.

Voyla le Sommaire de la harangue de ce Sauvage, dit le Pere Brebeuf, qui nous a donné ces memoires, ie suis extrêmement marry, adiouste-il, que ie

ne puisse repeter mot à mot tout ce qu'il dit, mais ny ie n'ay peu le bien comprendre, ny ne l'ay peu bien sçauoir des interpretes, lesquels apres auoir repeté ce que dessus, dirent qu'il n'estoit pas possible de redire ce qu'il auoit dit, & qu'eux & tous ceux qui se mesle de parler la langue des Sauuages ne font que begayer en comparaison de cét homme, & qu'il auoit aussi bien dit, comme le Pere de Bressany venoit de bien prescher. Ce que ie puis dire, c'est que sa façon, sa deuotion, & toute son action toucha extremément tous les François & tous les Sauuages, & tira mesmes les larmes des yeux de plusieurs qui l'escoutoient.

Après que cettuy-cy eust harangué, vn des principaux Chrestiens prist la parole. Mon frere, dit-il, nous sommes grandement consolez de voir que tu as recouuert l'esprit, que les femmes t'auoient osté: Je haïssois ta malice, & ne pouuois souffrir le scandale que tu nous donnois, maintenant i'estime & loie ton courage. Ne perds point cœur, repare ta faute, souuiés-toy de ce que tu viens

de dire, ne ments point, ie tourne maintenant toute mon indignation contre quelques ieunes gens qui persistent dans leurs desbauches : Mes nepueux, iusques à quand n'aurez vous point d'esprit? Serez-vous tousiours fols? Vous mentez quād vous dites que vous croyez en Dieu, ceux qui croyent fermement, ne sont pas libertins comme vous estes; imitez celuy qui vient de parler, il vous a gasté peut-estre par son mauuais exemple, maintenant que sa penitence vous remet dans vostre deuoir, ce sont ceux de la Nation d'Iroquet qui nous rendent meschans, rapportant icy leurs anciennes superstitions & mauuaises coustumes : fussent-ils bien loin de nous. Prenons courage tous tant que nous sommes, appaisons Dieu, afin qu'il nous fasse part de ses misericordes.

Paul Tesséhats Capitaine des Algonquins de l'Isle approuua ce que cestuy-cy venoit de dire, & adiousta qu'il falloit parler plus amplement de ces affaires. Apres cela Estienne disoit que tandis qu'il estoit dans sa mauuaise vie, il luy sembloit qu'il estoit lié comme vn pri-

124 *Relation de la Nouvelle France,*  
sonnier de quantité de cordes, mais qu'à  
present il luy sembloit estre en liberté. Il  
continüe dans ces bons sentimens, &  
parle souuent hautement tant a l'encon-  
tre de soy-mesme, & de ses desbauches  
passée, qu'en faueur de la vertu, & de la  
priere., iusques à ce qu'il partit des trois  
Riuieres avec tous ses compagnons  
pour descendre à Sillery.

Ce fust en ce voyage que s'oublant de  
ce qu'il auoit promis, & abusant des lu-  
mieres, & sentimens que le saint Esprit  
luy auoit donné, il recheut dans son pe-  
ché soit qu'il fust sollicité à cela par les  
discours, & mauuais exemples non seu-  
lement des Infideles, mais mesmes de  
quelques mauuais Chrestiens qui l'ac-  
compagnoient, soit parce que c'est vn es-  
prit violent, & en qui la mauuaise cou-  
stume auoit ietté de profondes racines,  
tant y à que le Pere Bressany qui estoit  
party deux iours apres ceux-cy pour des-  
cendre à Kebec, les ayant rencontré en  
chemin, & s'estant informé d'Estienne,  
trouua qu'il auoit repris sa concubine, &  
ne fust pas satisfait des responcees qu'il  
luy fit.

La malice de cét homme, & celle de quelques autres mauuais Chrestiens, infideles, & forciers qui se trouuoient en cette troupe, & s'estoient comportés insolentement aux trois Riuieres, nous fit resoudre avec Monsieur le Gouverneur de leur faire vn mauuais accueil pour leur tesmoigner l'horreur que nous auons des meschans, & leur faire apprehender d'auantage leur faute.

La crainte des Iroquois, & la famine les contraignoit de descendre à Kebec, où il esperoient d'estre protegés par le voisinage des François, & receuoir de leur charité qu'ils auoient tousiours experimentée en semblables occasions quelque soulagement à la faim qui les pressoit. Mais il furent bien estonnés à leur abord, de voir que ceux là qui auparauant leur monstroient vn visage serein, & les receuoient à bras ouuers, & ne leur refusoient rien, ne leurs paroisoient alors qu'avec des visages courroucés, ne leur parloient qu'avec des iniures, & leur fermoient la porte comme à des excommuniés. Ils se presentent premierement à nostre maison de Sillery,

& on les chaffe apres vne verte reprimende, il vont chez les Meres Hospitalieres, & on les renuoye. Ils presentent des malades, & on ne les accepte pas: ils s'en vont par les maisons des habitans, & on leur ferme par tout la porte. Ils veulent entrer dans l'Eglise, & on leur en defend l'entrée: ils ont recours à Messieurs du Magazin, & on les rebute: ils crient qu'ils meurent de faim, & personne ne leur donne à manger, ils iettent des castors, des coliers de Pourcelaine, & tout ce qu'ils auoient de plus precieux pour auoir vn morceau de pain, & on reiette leurs presens. Ils se mettent en estat de cabaner proche des François, & Monsieur le Gouverneur leur fait faire deffence de s'approcher, & d'auoir aucune communication auéc les François, iusques à ce qu'ils ayent chassé les deux Apostats, & satisfait pour les fautes commises aux trois Riuieres.

Les Sauvages mesmes qui se trouuerent pour lors à Sillery, ne leur firent pas meilleur accueil que les François. Ils ne les voulurent point admettre dans leur cabanes, quelques-vns se retirerent dans

nôs maisons pour n'estre pas obligez de conuerfer avec eux, les autres s'escarterent parmy les bois pour estre plus esloignez de leur compagnie, pas vn ne leur offrit à manger, ils ne daignioient pas mesme leur parler, sinon pour leur faire des reproches de leur meschanceté, ils voulurent entrer en des cabanes où il n'y auoit que des femmes, qui n'estans pas assez fortés pour chasser ces mauuais hostes, courent à nostre maison pour auoir main forte, d'autres se barricaderent dans vne petite maison que nous leur auons basty à la Françoise, vne femme Chrestienne qui auoit esté abandonnée par vn de ces Apostats, apres vn legitime mariage, ayant apriſ que son mary la vouloit venir voir, se retranche dans vn coin de cabane, & s'arme d'vn couteau, resoluë de le tuer s'il s'approche, vne autre à qui l'esprit & l'aage donnoit beaucoup d'authorité ayant esté visitée par quelques-vns de ces nouveaux venus qui estoient ses compatriotes, & ses proches parens, leur dit librement; vous n'estes point mes parens, depuis que vous auez quitté la priere, ie ne con-

nois point d'autres parens que les vrais Chrestiens, ie haïs vostre malice, ne craignez-vous pas l'Enfer, il y a si long-temps qu'on vous enseigne, & vous n'estes pas encore sages, c'est la superbe & les femmes qui vous empeschent d'auoir de l'esprit, ne vous estonnez-pas si les François vous traittent mal, ils haïssent vostre meschanceté, quoy qu'ils ne haïssent pas vos personnes; soyez gens de bien, & ils vous aimeront & assisteront, mais ce qui est le principal, Dieu vous aymera.

Cette rigueur eust vn excellent effet, & fit que les deux Apostats qui attiroient toute cette haine sur eux & sur leurs compagnons, furent abandonnez de tous les Sauvages, lesquels firent tous vne protestation publique qu'ils haïssent la meschanceté de ces deux Apostats, qu'ils n'approuuoient point leurs actions, & qu'ils ne les souffriroient point en leur compagnie, ceux mesme de la Nation d'Iroquet qui sont encore quasi tous infideles se sequestrent des mauuais Chrestiens, & vindrent trouuer Monsieur le Gouverneur, auquel

auquel le Capitaine de cette bande fit vne assez iudicieuse remonstrance.

Nous nous sommes grandement estonnez, dit-il, de la façon auéc laquelle on nous a traité à nostre arriué, la pluspart de mes gens qui sont icy, n'auoient iamais veu les François, & n'estoient venus que dans l'assurance que ie leur donnois, de l'affection que les François nous portoient. Les François, leur disois-ie, sont nos freres, ils nous cherissent plus que ne sont nos parens mesmes, c'est pour nous qu'ils ont quitté les richesses & les plaisirs de leur país, c'est vne Nation toute bien-faisante, leur Capitaine nous ayme, allons les voir, mes neveux, ce sont eux qui nous protegeront & qui conserueront ces miserables restes de nostre Nation qui sont eschappées de la rage, de la faim, & de la cruauté des Iroquois; il y a parmy eux des hommes qui enseignent des merueilles de l'autre vie. Nous apprendrons leur doctrine, nous croirons comme eux, & nous ne serons plus qu'un peuple: c'est ce que ie leur disois, me persuadant de trouuer maintenant les

130 *Relation de la Nouvelle France,*  
François dans la mesme affection qu'ils  
auoient tousiours eu pour nous. Mais  
maintenant qu'ils ne voyent que des vi-  
sages courroucez, & n'entendent que  
des paroles d'outrages, & que toutes les  
portes leur sont fermées, & qu'ils meu-  
rent de faim, sans que personne leur por-  
tè compassion; ils disent que ie suis vn  
menteur, que ce ne sont pas ces François  
bien-faisans, desquels ie leur auois par-  
lé: ou bien, disent-ils, si ce sont les  
mesmes, ils ne nous connoissent pas, &  
comme ils voyent de nouueaux visages  
peut-estre nous prennent-ils pour des  
Iroquois. Falloit-il, que nous vinssions  
de si loin pour mourir de faim, que leur  
auons-nous fait pour estre traittez de la  
sorte?

En effet, ie ne sçay à quoy attribuer la  
rigueur qu'on exerce enuers nous; est-  
ce parce que nous estions avec quelques  
Algonquins qui ont quitté la priere?  
Mais nous n'en sommes pas la cause.  
Nous detestons leur malice, & si nous  
estions baptifez cōme eux, nous nous gar-  
derions bien de tomber dans ces fautes:  
Est-ce donc parce que nous ne prions

pas encore ? & que nous conseruons les  
anciennes coustumes de nostre pais ?  
mais ce n'est pas nostre faute ; pour moy,  
il y a plus de trois ans que ie demande le  
Baptisme, & les Peres ne me l'ont vou-  
lu iamais accorder ; pour ce qui est de  
mes gens, la pluspart d'eux n'auoit en-  
core veu les François iusques à present.  
Ordonne maintenant ce que tu veux  
que nous faisons, & nous t'obeyrons :  
regarde nos bras, ils n'ont plus de chair,  
ce ne sont que des os reuestus de peau ;  
ce peu d'hommes que tu vois icy à l'en-  
tour de moy, sont les restes d'une des  
plus fleurissantes Nations qui fussent  
dans ces contrées : Si tu n'as pitié de  
nous, nous serons bien-tost reduits au  
neant, & les autres Nations qui sont  
voysines, & chez lesquelles ta bonté &  
valeur sont dans vne haute estime scau-  
ront que nous sommes morts parce que  
tu n'as paseu pitié de nous.

En disant celà, il iette vn paquet de  
vingt Castors, par ce que ces peuples ne  
patient iamais sans presens, ce n'est pas  
là, dit-il, vn present que ie t'offre, voyla  
bien de quoy pour appaiser vn tel Capi-

132 *Relation de la Nouvelle France,*  
taine, mais tu verras par là nostre pau-  
ureté, & peut-estre auras-tu compassion  
de nous.

· Monsieur le Gouverneur luy respon-  
dit qu'il auoit tousiours eu beaucoup  
d'affection pour luy & pour sa Nation,  
dans la croyance qu'il auoit qu'il se fe-  
roit Chrestien avec ses gens : mais que  
maintenant il haysoit sa malice, & non  
pas sa personne, parce qu'il le voyoit es-  
loigné des dispositions de la Foy, & re-  
connoissoit qu'il ne demandoit le Bap-  
tesme que par ceremonie, qu'il y auoit  
long-temps qu'on l'instruisoit, & qu'on  
auoit de l'inclination à le baptiser, mais  
qu'il s'en estoit tousiours monstré indi-  
gne continuant dans ses iongeries, &  
superstitions, & ayant encore depuis peu  
de iours desbauché vne femme Chre-  
stienne qu'il auoit pris pour femme, ne  
se contentant pas de deux autres qu'il  
retenoit que s'il desiroit estre amy des  
Frâçois, il falloit qu'il quittast cette fem-  
me Chrestienne qu'il auoit desbauchée,  
qu'il n'en retint qu'une des deux autres,  
avec laquelle il demeureroit tousiours,  
& qu'il se separast des Apostats; qu'a-

pres cela il seroit bien venu parmy les François, & y receuroit toute sorte de contentement. Luy & ses gens tesmoignerent qu'ils s'accordoient à tout cela par leurs ho, ho, qu'ils redoublerent à la veüe des presens que leur fit M. le Gouverneur. Paul Tessiehas, Capitaine des Algonquins de l'Isle voulust pareillement faire sa paix avec Monsieur le Gouverneur, mais parce qu'il auoit supporté & fauorisé les deux Apostats contre le deuoir auquel l'obligeoit la qualité de Capitaine & de Chrestien, il souffrit la confusion d'estre renuoyé honteusement de la porte du Fort en satisfaction de sa lascheté, ce qui l'obligea à se declarer ennemy des Apostats & faire des soumissions assez fascheuses à vn homme de son humeur.

Cependant les deux Apostats demorerent errans & vagabons sans maison & sans compagnie, mais non pas sans de grands remords de conscience, particulièrement Estienne Pigaroüich comme il tesmoigna vn iour au Pere Dequen, duquel ayant esté accueilly vn iour assez froidement: Hé quoy, dit-il, il n'y a

134 *Relation de la Nouvelle France,*  
point donc de misericorde pour moy:  
Voulez-vous que ie courre dans les bois  
comme vn Loup-garou abandonné de  
Dieu & des hommes. l'ay manqué, ie  
l'aduouie, mais pour cela faut-il me iet-  
ter dans le desespoir: Suis-ie vn Ange  
pour ne pas pecher, les François ne fail-  
lent il pas quelquesfois: vous nous pres-  
chez souuent que Dieu fait misericorde  
à ceux qui se repentent & confessent  
leur-fautes, me voila tout prest à con-  
fesser les miennes & à les expier par  
quelque penitence qu'il vous plaira.  
Pourquoy me refuserez-vous ce que  
vous accordez aux autres? Ce ne sont  
pas les chastimens dont vous me mena-  
cez, qui m'effrayent, ce n'est ny la faim,  
ny la prison, ny le foüet que ie crains,  
ie suis content de demeurer en prison  
pendant tout l'Hyuer, faites-moy mou-  
rir de faim si vous voulez. Je ne crains  
que l'Enfer où le desespoir me precipi-  
te, si vous ne me faites misericorde.

Le Pere luy respond que s'il a bonne  
volonté de confesser son peché, & s'en  
corriger, il entendra volontiers sa con-  
fession, mais qu'il ne peut l'admettre si

toft dans l'Eglise avec les autres Chrestiens, à cause du scandale qu'il a donné, & qu'il faut qu'il en fasse plustost vne penitence publique, & qu'il donne des preuues de sa constance, & fidelité pendant les trois mois qu'il doit passer à la chasse de l'orignac dans les bois, que si au printemps ses compagnons rendent bon tesmoignage de ses deportemens, il fera remis dans l'Eglise, & iouyra de toutes les autres faueurs communes a tous les Chrestiens, il s'y accorde, & prend iour du Pere pour se confesser, mais la mauuaise habitude eust plus de force sur son esprit que la grace : il se presente au iour déterminé, & aduoüe ingenument que son cœur n'estoit pas bien resolu de quitter son peché, qu'il preuoyoit bien qu'il y retomberoit pendant l'Hyuer, & que dans cet estat, il ne vouloit pas se confesser pour ne se rendre pas plus coupable, le Pere ne pouuant gagner autre chose sur son esprit le renuoÿe.

En effect il continua dans ses desbauches pendant le reste de l'Hyuer, ce qui fust cause qu'à son retour il ne fust pas mieux accueilly qu'à l'autre fois, &

136 *Relation de la Nouvelle France,*  
fust contraint derechef de demeurer se-  
paré des François & des Sauvages cor-  
me vn excommunié sans oser paroistre  
que la nuict, ressentant tousiours les  
mesmes remords de conscience, & ne  
perdant iamais la memoire de l'Enfer  
qui le piquoit viuement, la honte qu'il  
auoit d'auoir si souuent violé les promes-  
ses qu'il auoit faites si solemnellement,  
l'empescha à ce coup de se presenter à  
aucun de nos Peres, il resolut neant-  
moins de quitter sa concubine, & repren-  
dre sa femme legitime, apres quoy il re-  
monta aux trois Riuieres avec le reste  
des Sauvages pour aller en guerre, & ce  
fust la où l'apprehension du danger qu'il  
alloit encourir, ioincte à la crainte conti-  
nuelle de l'Enfer qui le suiuoit par tout,  
fit vn dernier effort sur son esprit, & l'o-  
bligea d'aller voir le Pere Brebeuf, au-  
quel il representa, apres auoir auoué, &  
detesté son inconstance & infidelité, le  
danger où il s'alloit exposer, l'apprehen-  
sion qu'il auoit du feu éternel, le desir  
qu'il auoit de bien faire, comme il auoit  
desia abandonné sa concubine, & repris  
sa femme legitime, qu'il protestoit de

n'abandonner iamais plus, & le coniura apres tout cela de ne luy refuser point l'absolution de ses fautes, & de mettre son ame en repos s'offrant à toute sorte de penitence.

Le Pere Brebeuf n'osant pas se fier à vne esprit si inconstant, & d'ailleurs desirant luy faire apprehender d'auantage sa faute le renuoye sans le vouloir exaucer. Estienne employe la faueur des François pour ce mesme effect, mais le Pere tient bon: il supplie que puis qu'on ne le veut pas escouter, on luy baille pour le moins vne lettre de faueur pour pouuoir se confesser à Richelieu où à Montreal, le Pere Brebeuf la luy accorde: il arriue enfin à Montreal où il rencontra le Pere Buteus qui nous escrit de la sorte.

Estienne Pigarouïch estant arriué icy avec le reste de nos guerriers, me vint trouuer incontinent, & me pressa longtemps, & fortement d'auoir pitié de son ame: ie luy dis que s'il vouloit se confesser, & remettre en son premier estat, il falloit qu'il se soumit à tout ce que ie luy dirois, ie le feray, dit-il, & fallût-il

138 *Relation de la Nouvelle France,*

me percer de ce cousteau que ie porte, ce n'est pas, luy responds-ie, ce que ie desire de toy, ie me contente de cecy. Premierement que tu crie tout haut hors des cabanes, selon la coustume, que tu as tres-mal fait, & que tu desapprouue tout ce que tu as dit, & fait au scandale de la priere, & des Chrestiens, secondement que tu die hautement, & publiquement que tu quitte la compagnie de ceux qui ne prient pas, & qu'en effect tu les quitte, & te range avec ceux de Sillery qui font estat de prier Dieu. Troisiemement que dans la Chappelle tu demande pardon à deux genoux à tous ceux qui sont baptizez, & que tu les supplie de prier Dieu pour toy, & te pardonner. Auant que faire ce dernier, il faut que tu te dispose à la confession, & apres l'auoir faite, & demandé pardon aux Chrestiens, tu feras en quatriesme lieu la discipline publiquement en satisfaction de tes fautes, pour affliger ta chair, & montrer par effect le ressentiment que tu as de ton peché, voila ce que ie desire de toy s'il n'y a que ce cela, me dit-il, assure toy

que ie l'accompliray de point en point: il le fit en effect au dela de ce que i'eusse peu souhaiter. Il harangua proche des cabanes , auoüa son peché, protesta qu'il en estoit mary , renonça à la compagnie des meschans , promit de n'adherer qu'à celle des bons, apres cela il se confessa avec toutes les marques d'une vraye penitence, ie n'ay iamais ouy Sauuage mieux parler , ny plus hardiment qu'il fit en l'Eglise l'espace d'un quart d'heure. La substance de son discours fust à remonster l'enormité de sa faute , & l'importance de tenir ferme en la Foy, que cela estoit preferable à toutes les choses du monde , qu'on ne prit pas exemple sur luy , si on ne se vouloit perdre , qu'on ne se fia pas trop en soy-mesme, & qu'on tint pour tout asseuré , que si on quitte Dieu, on fera quitte de luy, & qu'on ne pourra retourner à luy si ce n'est par vne particuliere faueur de sa bonté, qu'au reste on ne creust pas que ce qu'il en faisoit , estoit pour se remettre aux bonnes graces des Fran-

140 *Relation de la Nouvelle France,*  
çois, ou pour crainte de la mort tēporelle : que ce n'estoit que l'éternelle qu'il craignoit, c'est pourquoy il supplioit, & les Peres & les Sauvages de la bas, même les Algonquins d'en haut (s'il y en auoit quelqu'un qui eust la Foy dans son cœur) de prier Dieu pour luy, que Dieu estoit bon, & qu'il esperoit en sa misericorde, que desia il s'estoit confessé, mais que pour tesmoigner qu'il quitoit tout de bon sa meschanceté, & la confiance qu'il auoit en soy-mesme, il en donnoit vne marque en iectant son couteau par la fenestre, qu'il pouuoit dire neantmoins en verité qu'il n'en auoit iamais fait de mesme de la priere, quelque mine qu'il eust faite à l'exterieur, qu'il auoit tousiours aymée, & conseruée en son cœur, & que de fois a autre en cachette il estoit demeuré long-temps en priere.

Après cette harangue il s'aproche de moy, met son chapeau, & sa chemise bas, & tenant la discipline qu'on luy auoit baillée auant que d'entrer. Ce n'est pas la, dit-il, dequoy deschirer m'a chair, qu'on apporte quelque instrument plus

rude : ie ne me feray pas grand mal avec cestuy-cy, ou qu'un autre prenne la discipline, & qu'il me flate moins que ie ne feray. Je luy dis la dessus que Dieu desiroit plus la contrition de cœur, que l'effusion de sang, qu'il se donnast seulement cinq coups, ce qu'il fit deuant les Sauvages, & François, voila ce qu'à fait Estienne Pigarouïch. De sçauoir ce qu'il fera, il n'appartient qu'à Dieu, comme il ny a que luy qui sçache s'il est vraiment contrit, ce qu'il a fait à l'exterieur, semble estre vn tesmoignage assez grand d'une entiere conuersion, & particulièrement en sa confession, ou du commencement il fust si long-temps à pleurer, que ne pouuant parler il fallust luy dire qu'il taschât de reprimer ses larmes, avec tout cela peut-estre qu'il retombera, il le craint, & m'a prié de faire en sorte qu'il ne fust pas où est cette miserable femme qui luy a serui de pierre de scandale : ie luy ay dit que i'en escrirois à vostre Reuerence, & que s'il retomboit la bas, on le mettroit en prison, il s'est accordé à cela tres-volontiers, & à de-

142 *Relation de la Nouvelle France,*  
mandé encore pardon à ceux qui sont  
la bas, en vn mot à faire tout ce qu'on luy  
dira. A son exemple le grand forcier, &  
quelques autres se sont conuertis, & con-  
fessez avec beaucoup de satisfaction de  
leur costé, & du mien. Dieu leur donne  
à tous la perseuerance, à tant le Pere Bu-  
teus: ie prie tous ceux qui liront cecy de  
recommander à Dieu particulièrement  
ce pauvre homme duquel nous venons  
de parler, car il peut seruir, & nuire  
beaucoup à l'auancement de la Foy en  
ces contrées.

CHAPITRE IX.

*Du Seminaire des Hurons aux trois  
Rivieres, & de leur prise avec celle  
du Pere Ioseph Bressany, par  
les Iroquois.*



**E** Seminaire des Hurons que nous entretenons icy a esté cette année extraordinairement heureux, & à parler humainement, extraordinairement malheureux il a esté à vray dire extraordinairement heureux en ce qu'il a esté composé de six excellens Neophytes, dont les vns se sont singulierement perfectionnez en la Foy, qu'ils auoient desia embrassée, les autres l'ont receuë avec de tres-bonnes dispositions, & tant les vns que les autres ont donné & receu toute sorte de satisfaction pendant tout le temps qu'ils ont seiourné avec nous. Il a esté d'un autre costé extraordinairement malheureux en ce que

144 *Relation de la Nouvelle France,*  
ces pauvres Chrestiens sortans de nos  
mains sont tombez en celles des Iro-  
quois pour seruir de proye aux flam-  
mes, & à leurs estomachs affamez de  
la chair & du sang de tous ces peuples  
qui nous escoutent. I'ay dit que ce  
Seminaire auoit esté en cette conside-  
ration extraordinairement malheureux  
humainement parlant, car nous devons  
adorer tous les desseins de la Prouiden-  
ce diuine, & esperer qu'elle tirera sa  
gloire, & le bien de ces peuples des  
estranges afflictions dont elle les frappe.  
Peut-estre que l'accident qui est arri-  
ué à ceux-cy, n'est qu'un malheur ima-  
ginaire dans nos pensées, & un verita-  
ble bon-heur dans celle de Dieu, qui  
auoit attaché leur predestination à leur  
prise, & au genre de mort que ces Bar-  
bares leur auront fait souffrir. Nous  
auons sujet de le coniecturer de la sorte  
par les témoignages qu'ils nous ont don-  
né d'une parfaite probité, tandis qu'ils  
ont sejourné avec nous.

Quatre d'iceux estoient partis de  
leur pays dès l'Automne passée, pour ve-  
nir hyuerner ça bas & y estre instruits  
à loisir,

à loisir, espérant de profiter beaucoup des bons exemples, tant de nos François que des Sauvages Chrestiens, dont ils auoient appris la vertu & les bonnes mœurs par le rapport de leurs compagnons qui auoient hyuerné icy les années precedentes, & qui en auoient esté grandement touchez : La crainte des Iroquois, de la faim, & de plusieurs autres grands dangers & trauaux qu'il faut souffrir dans vn si long voyage ne fust pas assez forte pour les empescher de venir chercher cette perle de l'E-uangile qui est preferable à tous les biens de la terre, & qu'on ne sçauoit acheter trop cherement, mesmes avec la perte de la vie. Les deux autres estoient deux prisonniers qui vindrent se ietter entre nos mains apres s'estre eschappez de celles des Iroquois, qui les auoient tenus prisonniers, l'vn depuis la prise du Pere Iogues, par qui il fust baptisé, l'autre depuis la funeste défaite des Hurons apres de Montreal, causée par vne inligne lâcheté & trahison des Iroquois ; qui ayant attiré les Hurons

146 *Relation de la Nauuelle Franc.*  
dans leur Fort , sous pretexte de paix  
& amitié , en massacrerent les vns , &  
firent les autres prisonniers à la reser-  
ue de fort peu qui se sauuerent tous  
nuds à Montreal.

Ces six Hurons se rendirent par vn  
heureux rencontre aux trois Riuieres,  
au commencement de Nouembre apres  
s'estre sauuez de diuers hazards. Ils y  
trouuerent le Pere Brebeuf qu'ils cher-  
choient , & qui les receust dans nostre  
maison , & prit le soin de leur instru-  
ction & nourriture assisté puiffamment  
des liberalitez de Monsieur le Gouver-  
neur qui n'espargne rien en semblables  
actions , comme aussi de celle de Mon-  
sieur de Chamflour qui commande au  
Fort & habitation des trois Riuieres , &  
mesme des reuerendes Meres Hospi-  
talices , qui estendent bien souuent  
leur charité hors de l'enceinte de leur  
Hospital , particulièrement en faueur  
des Hurons.

Incontinent apres leur arriué : ils  
s'appliquerent à apprendre les prieres,  
& le Catechisme , avec vn ardeur qui  
ne pouuoit prouenir que du saint.

Esprit, les plus auancez aydoient les plus reculez, & ceux qui estoient plus ignorans reconnoissoient volontiers les plus sçauans pour leur maistres : ils passoient dans ces commencemens la meilleure partie de la nuit à dire, & repeter continuellement ce qu'ils auoient appris pendant la journée, l'vn deux qui auoit l'esprit plus grossier, & la memoire moins heureuse que les autres desespéroit quasi au commencement de pouuoir rien apprendre, neantmoins aydé de la grace de Dieu, & encouragé par les paroles du Pere, & par les bons exemples & discours deses compagnons, il perseuera si heureusement à se faire instruire qu'il apprist non seulement les prieres & le Catechisme, mais encore plusieurs autres choses non sans vn grand estonnement de soy-mesme. Ils assistoient tous les Dimanches au Catechisme qu'on faisoit aux François en la Chappelle, & bien qu'il fussent assez aagez, il auoient neantmoins vne singuliere satisfaction de respondre publiquement de ce qu'ils auoient appris

148 *Relation de la Nouvelle France,*  
pendant la semaine avec l'admira-  
tion des François, & de nos Sauua-  
ges: enfin ils profiterent tant en l'espa-  
ce de deux mois, & donnerent tant  
de tesmoignage de leur bonne volon-  
té, que le Pere qui les instruisoit, iu-  
gea à propos de conferer le baptes-  
me à ceux qui ne l'auoient pas enco-  
re receu, & suplérer les ceremonies  
aux autres: ce qui se fist au grand  
contentement de ces bons Neophy-  
tes.

Depuis ce temps-là iusques au iour  
dedié à la memoire du glorieux saint  
Ioseph ils se disposerent à la Sainte  
Communion par des frequentes Con-  
fessions, & par vne telle innocence  
& probité de vie, que bien souuent  
le Pere qui gouernoit leur conscien-  
ce estoit obligé de leur faire redire  
des pechez de la vie passée, pour auoir  
quelque matiere d'absolution; Car  
apres s'estre examinez diligemment,  
vn chacun disoit ingenuément & sans  
vanité: Pour moy, ie ne me souuiens  
point d'auoir offensé le souuerain Mai-  
stre de nos vies. Comment pourrions-

nous l'offencer icy parmy tant de bons exemples & instructions ? Ce n'est point icy où demeure le meschant Oki, c'est dans nos villages que le Demon & le peché regnent, si nous pouuions tousiours demeurer avec vous, nous serions heureux, & nous espererions de conseruer tousiours l'innocence de nostre baptésme, c'est pour cela que nous sommes descendus icy, afin d'apprendre par vos discours & exemples à seruir Dieu; nous n'aurions point d'esprit si nous l'offensions parmy tant de faueurs que nous receuons de luy, car c'est luy qui nous fait tout le bien que vous nous faites.

Pendant tout l'Hyuer ils furent troublez de songes espouventables, capables de les effrayer, & les faire tomber dans leur anciennes superstitions, s'ils n'eussent esté bien fermes en la Foy: Mais en cela, comme en toute autre chose, ils auoient vne pratique familiere d'offrir tout à Dieu & se resigner entre ses mains, Seigneur, disoient-ils, vous estes le souuerain Maître de nos vies, faites-en ce qu'il vous

150 *Relation de la Nouvelle France,*  
plaira , ie vous offre tout ce dequoy  
ces songes me menassent : ie suis prest  
de l'accepter , si vous en ordonnez de  
la sorte , il ne me peut arriuer que du  
bien en suiuant vos ordres , car vous estes  
mon Pere , & vous m'aymez parfaicte-  
ment. Ils ieusnerent tous fix le Ca-  
resme tout entier dans le desir qu'ils  
auoient de satisfaire à Dieu pour leurs  
pechez passez , & dans cette mesme  
consideration qui leur estoit fort fami-  
liere , ils raschoient à supporter ioyeu-  
sement toutes leurs peines : S'ils al-  
loient à la chasse , s'ils alloient pescher  
sous les glaces , s'ils entreprenoient  
quelque voyage ce qu'ils ont fait plu-  
sieurs fois pour nous faire plaisir pen-  
dant les rigueurs de l'Hyuer : Mon  
Dieu disoient-ils , nous vous offrons  
cette peine , & tout le mal que nous  
allons souffrir , c'est pour vous plaire ,  
& pour satisfaire à vostre Iustice , pour  
nos pechez. Quelqu'un d'eux ayant esté  
par deux fois mal traité par vn de nos  
François , il ne s'en vengea point , & ne  
respondit aucun mot , ny ne s'en plai-  
gnit à personne , mais dit seulement

en son cœur : Mon Dieu, j'accepte volontiers ce desplaisir, & ie vous l'offre de bon cœur en satisfaction de mes pechez, & à vostre gloire, peut-estre luy ay-je donné occasion de se fascher, encore bien que ie n'aye eu aucunement l'intention de le faire : c'est ainsi que ces braues Séminaristes que Dieu alloit disposant doucement à la mort ou à l'esclavage, s'entretenoient pendant l'Hyuer dans la pratique de plusieurs saintes & vertueuses actions.

Enfin le Prin-temps estant venu, & la riuere commençant à estre vn peu libre par le depart des glaces, ils resolurent de s'embarquer pour retourner en leur pays promettans d'y parler hautement en faueur de la Foy, & de rendre leurs parens & compatriotes participans du mesme bon-heur qu'ils auoient receu aupres de nous. En effect, il y auoit de grandes apparences qu'ils cussent fort auancé la Foy dans leur pays, estant desia quasi tous hommes faits, & de bon esprit, bien instruits, & grandement zelez pour la conuersion de leurs gens, parmi lesquels

152 *Relation de la Nouvelle France,*

quelques-vns d'eux auoient beaucoup d'autorité, & particulièrement vn qui auoit esté desia choisi pour estre Capitaine de guerre, outre cela ils deuoient parler auantageusement des François, & de nos Peres qui les auoient chargez de beaux presens, & tesmoigné toute sorte d'affection, mais toutes ces esperances ont esté vaines, & si nous n'en auions d'autres plus solidement establies sur la prouidence de Dieu, nous aurions sujet de craindre que l'accident arriué à nos Seminaristes ne gastaist tous nos affaires dans les Hurons, au lieu de les auancer, ces peuples se pouuant figurer par tant de mauuais éuenemens auxquels nous donnons ce semble quelque occasion, que nous leur apportons tous ces malheurs, & que nostre compagnie est fatale à leur ruine & desolation, s'ils n'ont pas ces pensées, c'est par vne speciale Prouidence de Dieu qui poullé nos affaires en confondant nos inuentions & industries, & en nous ouurant d'autres voyes que nous ne connoissions pas. Tant y a que nos Neophytes s'embarquerent dans trois canots le 27. d'Auril

*és années 1643. & 1644.* 153

avec le Pere Ioseph Bressany Italien de Nation & natif de la Ville de Rome, que nostre Reuerend Pere General nous auoit enuoyé icy il y a deux ans, & vn ieune garçon François qu'on enuoyoit pour seruir nos Peres, on ne croyoit pas qu'il y eust encore grand danger sur la riuere, & nos Hurons particulierement estoient dans cette pensée, que les glaces n'estans pas encore entierement parties, les Iroquois n'auroient pas eu le loisir de venir de leur pays, outre qu'ils s'imaginioient que la Paix auroit desia esté concludé entr'eux & les Iroquois, suiuant vn pourparler qu'on auoit commencé sur ce sujet auant qu'ils partissent de leur pays; ce qui nous obligea à hazarder plusieurs paquets pour nos Peres des Hurons, dans la necessité qu'ils souffrent apres tant de pertes.

Toutes ces assurances n'empescherent pas que le Pere & les Hurons ne se disposassent comme des personnes qui deuoient bien-tost mourir, tous estoient resolu indifferemment à la vie ou à la mort, mais plustost à la mort qu'à la vie,

154 *Relation de la Nouvelle France,*  
la diuine Prouidence leur donnant in-  
terieurement quelque presentiment de  
ce qui leur deuoit arriuer, non sans quel-  
ques indices exterieures, car le canot  
du Pere Bressany fist naufrage à vne  
lieuë des trois Riuieres, en vn lieu où  
il n'y auoit aucun danger, & en vn beau  
temps, le voisinage de la terre sauua tout  
ce qui estoit dedans, mais cét accident  
les arresta, & les obligea de coucher au  
deça de l'entrée du Lac, d'où estant  
partis le lendemain, le froid & les  
grandes neiges qui tomberent, les  
retarderent beaucoup & ne leur per-  
mirent pas de passer la riuiere Mar-  
guerite, esloignée de six lieuës des trois  
Riuieres, où les Hurons ayant tité  
quelques coups de fuzil sur des Ou-  
tardes, se firent reconnoistre par tren-  
te Iroquois, qui n'estoient pas loin  
de là, & qui leur dresserent vn embus-  
cade au delà de la riuiere, derriere vne  
pointe, laquelle ils deuoient dou-  
bler, si bien que le troisieme iour apres  
leur depart, le canot où estoit le Pere  
Bressany & qui alloit le premier, estant  
arriué à cette pointe se vid incontinent

attaqué par trois canots Iroquois, à la veüe desquels le Pere commanda qu'on ne combatit pas, la partie n'estant pas esgale, n'y en hommes n'y en armes, les ennemis s'approchent, & se faisoient du Pere, & des deux Hurons qui l'accompagnoient, & les declarent leurs prisonniers.

Cependant les deux autres canots Hurons taschent de se sauuer à la fuite, & desia ils estoient si esloignez qu'ils pensoient estre hors du danger, lors qu'ils apperceurent apres auoir doublé vn autre pointe, deux autres canots Iroquois bien armez qui les attaquent. A cette rencontre, vn de nos Hurons nommé Bertrand Sorrioskon voulust se seruir de son fuzil, mais il fust preuenü par vn Iroquois qui le coucha roide mort dans son canot, & espouuanta si fort les autres, qu'ils se laisserent prendre sans autre resistance.

Les ennemis mettent pied à terre avec leurs prisonniers, rompent tous les paquets, ou estoient les necessitez de nos Peres, qui n'ont rien receu depuis trois ans, deschirent les lettres qu'on

156 *Relation de la Nouvelle France,*  
leur enuoyoit partagent le butin esga-  
lement , & se iettoient sur le corps de  
celuy qui fust tué , luy arrachent le  
cœur de la poitrine , luy enleuant la  
cheuelure , luy coupent les leures , &  
les parties les plus charnues des cui-  
ses , & des jambes , les font bouillir , &  
les mangent en presence des prison-  
niers ; mais tandis que ces Barbares trai-  
toient ce corps de la sorte , il est croya-  
ble que Dieu couronnoit son ame de  
gloire dans le Ciel , en recompense de sa  
Foy , pureté & innocence de laquelle  
le Pere qui gouernoit sa conscienee  
rend ce tesmoignage , que depuis son  
baptisme il n'auoit iamais offensé Dieu  
griefuement , & qu'il auoit pratiqué plu-  
sieurs actions genereuses de vertu.

Ils ne firent alors aucun outrage au  
Pere Bressany , n'y aux autres prison-  
niers , qu'ils emmenerent en leur pays,  
à la reserue d'un , qui se sauua a de-  
my chemin , cestoit Henry Stontrats  
homme meur d'age , & d'esprit , & tres-  
excellent Chrestien , qui nous a racon-  
té toutes les circonstances de leur prise,  
& nous a asseuré que les Iroquois n'a-

voient point encore despoüillé ny lié le Pere Bressany, & qu'ils luy auoient laissé son Breuiare, & tout le petit meuble qu'il portoit sur soy, mais neantmoins qu'on menaçoit de le brusler à l'entrée du vilage, ayant esté donné en la place d'un fameux Iroquois tué fraichement à Montreal par les François, à quoy ce bon Pere estoit tres-bien resolu, & s'en alloit au rapport du Huron qui s'est eschappé, ioyeux & content, consolant, & animant grandement ses compagnons, il adiouste que depuis la fin de l'Hyuer en moins d'un mois dix bandes de guerriers Iroquois estoient parties de leur pays pour venir en guerre contre les François, Algonquins & Hurons: les deux premieres estoient allées au Sault de la Chaudiere, lieu fameux par les embuscades des Iroquois, & defaites des Hurons, la troisieme au pied du long-Sault, la quatrieme au dessus de Montreal, la cinquieme dans l'Isle mesme de Montreal, & celle-cy estoit composée de 80. guerriers qui furent trois iours en embuscade guettant les François de cette habitation, lesquels les ayant apperceus, & attra-

158 *Relation de la Nouvelle France,*  
queuz genereusemēt, enfin apres vne lon-  
gue resistēce en laquelle ils tuerent quel-  
ques-vns de ces Barbares, & en blefferent  
plusieurs, furent contraints de se retirer,  
apres auoir perdu cinq hommes de trente  
qu'ils estoient dont trois furent tuez, &  
deux emmenés prisonniers qui depuis fu-  
rent bruslez tous vifs pendant quatre  
iours avec des cruautéz espouuentables:  
la sixiesme bande cōposée de 40. guer-  
riez auoit marché vers la riuiera des prai-  
ries ou elle surprit vne bāde d'Algōquins  
qui furent tous emmenez prisonniers,  
la pluspart incontinent bruslez au village  
des Iroquois, la septiesme est celle qui a  
pris le Pere Bressany, & nos Hurons dans  
laquelle outre les Iroquois il y auoit six  
Hurons, & 3 de la Nation des Loups qui  
sont naturalizez Iroquois la 8. est vne  
compagnie de 30. qui rencontra nos pri-  
sonniers en chemin, & coupa vn doigt à  
Henry qui depuis s'est sauué, & vn autre  
à Michel Ariokendoron, & espouuenta  
le Pere sans luy faire neantmoins aucun  
mal, cette bāde qui venoit en guerre aux  
trois Riuieres, deuoit laisser vne lettre  
qu'elle auoit receu du Pere Bressany au

bout d'un baston sur le bord du grand fleuve, mais on n'a rien trouué sinon le canot dudit Pere qui auoit esté donné à cette bande, & depuis fut laissé & reconnu pres des trois Riuieres. La 9. est vn autre qui à paru à Richelieu, & la 10. est allée du costé des Hurons, outre plusieurs autres qui sont parties ou qui partiront par apres, voila ce que rapporte ce Huron eschapé lequel s'estant embarqué peu de temps apres avec quelques autres fraichement descendus de leur pays, est tombé derechef avec tous ses compagnons entre les mains des Iroquois, lesquels ne manqueront pas de le faire mourir à leur façon, tant parce qu'il auoit desia esté destiné à la mort des sa premiere prise, qu'en vengeance d'un autre Iroquois tué à Montreal, tant à cause de sa fuite, qui est vn crime parmy eux qu'ils ne pardonnent pas.

Telle a esté l'issüe de nostre Seminaire des Hurons qui nous seroit bien sensible, tant à cause de la perte de ces bons Neophytes que nous cherissions tendrement pour leur vertu, qu'à cause des grâdes esperances que nous donnoient leur zele,

160 *Relation de la Nouvelle France,*  
pour l'auancemēt de la Foy, n'estoit que  
nous auons vne grande confiance en la  
prouidence de Dieu, qui fera reüssir cēt  
accident & au bien de ces pauures pri-  
sonniers, & à celui de leur nation, par des  
voyes que nous ne sçauons pas, nous ne  
pouuons neantmoins que nous ne regre-  
tions la perte du Pere Bressany excellent  
ouurier en ces Missions, & duquel nous  
attendions beaucoup : Si toutesfois on  
peut regretter avec raison la condition  
d'une personne qui souffre avec plaisir  
de grandes choses pour vne si belle oc-  
casion. Il a pleu à Nostre Seigneur de  
nous rendre le Pere Iogues, il nous a osté  
le Pere Bressany, sa volōté soit faite, il  
est le Maistre de nos vies, & de nos liber-  
tez. Ce nous fera tousiours vn grand hon-  
neur de les pouuoir sacrifier à sa gloire.

Nous estiōs pour estre priuez de la con-  
noissance de tout ce qui est arriué au P.  
Bressany depuis sa prise, si nous ne l'euf-  
sions appris d'une persōne digne de foy,  
qui a esté tesmoin oculaire de tout ce  
qu'il a souffert pendant sa captiuité.  
Cette premiere rencontre dont il est fait  
mention cy-dessus, s'estant ainsi passée,  
les

Les Iroquois trauserent le Lac de saint Pierre & menerent coucher les prisonniers en vn lieu bien humide , mais fort retiré, où le Pere avec ses compagnons, tous liez & garrottez passerent la nuit sans autre abry que le Ciel & autre liêt que la terre, ce qui leur fust ordinaire toutes les nuits pendant le voyage : Le lendemain on le fist embarquer, & apres deux iours de nauigation ils rencontrerent vne autre bande d'Iroquois , qui tous ioyeux de cette prise , deschargerent quelques coups de bastons sur le Pere , & le menacerent de quelque plus rude traitemēt. Ceux-cy , ayant racomté aux autres la mort d'vn de leurs compagnons des plus considerables, arriuee à Montreal, furent cause qu'on n'esparigna plus le Pere, qui apres deux iours de nauigation semit à terre, & chemina six iours pieds nuds au trauers des bois, des brossailles & des marets, à ieun iusques vers les quatre heures du soir qu'on faisoit alte pour prendre vn peu de repos : mais on n'en donnoit guere au Pere , qui tout mouillé de la pluye, des neiges fonduës , des torrens & des

162 *Relation de la Nauuelle France,*  
fleuues qu'il falloit trauerfer , estoit  
obligé à toutes les charges de la cuisine,  
on l'enuoyoit à l'eau & au bois , & s'il ne  
faisoit bien , ou s'il n'entendoit ce qu'on  
luy disoit , les coups de bastons ne luy  
manquoient pas , non plus qu'à toutes  
les rencontres qu'il faisoit des Chasseurs  
& Pescheurs. Les six iours expirez , il  
se fallust embarquer sur la Lac des Iro-  
quois, qu'ils trauerferent en 8 iours, puis  
ayans mis pied à terre cheminerent en-  
core trois iours , le quatriesme iour qui  
estoit le quinzieme de May sur les trois  
heures du soir estant encore à ieun , ils  
arriuerent à vn lieu où il y auoit pres de  
400. Sauvages cabanez pour la pesche.  
A deux cents pas enuiron loin des caba-  
nes , le Pere fust despoiüllé tout nud,  
& les Sauvages s'estans rangez en haye  
de part & d'autre , armez de bastons , on  
luy commanda de marcher le premier au  
milieu de cette troupe, il n'eust pas plu-  
stost commencé à leuer le pied, qu'vn des  
Iroquois prist sa main gauche & avec  
vn couteau y fit vne grande fente entre  
le doigt annulaire & le petit doigt , &  
puis les autres deschargerent sur luy vne

gresse de coups de bastōs & le cōduisirent de la sorte iusques aux cabanes, là ils le firent mōter sur vn échaffaut (éleué de terre d'environ six pieds) tout nud, trempé dās son propre sang, qui couloit quasi de toutes les parties de son corps, exposé à vn vent froid qui glaçoit le sang sur sa peau, & luy commanderent de chanter pendant le festin que l'on fist à ceux qui auoient amené les prisonniers; le festin acheué les guerriers se retirerent & laisserent le Pere avec ses compagnons entre les mainz des ieunes gens, lesquels les firent descendre de l'eschaffaut où ils auoient esté deux heures exposez à la risée de ces Barbares, estans descendus on les fit danser à leur mode, mais parce que le Pere ne le faisoit pas bien, ils le frapportoient, ils le piquoient & luy arrachoyent les cheueux, cinq ou six iours se passerent dans ces passe-temps, quelque vn par compassion luy ayant ietté quelque lambeau de sostanne pour se couvrir, il s'en seruoit le iour, mais sur le soir on luy ostoit & s'amassant autour de luy, l'un le piquoit d'un baston fort aigu, l'autre le brusloit avec vn

164 *Relation de la Nouvelle France,*  
tison, d'autres le cauterisoient avec des  
calumez tous rouges de feu, les enfans  
iettoient sur luy de la cendre chaude &  
des charbons ardens, puis le faisoient  
marcher à l'entour du feu, où ils auoient  
fiché de petits bastons pointus, & semé  
de la cendre rouge & du feu, d'autres  
luy arrachioient la barbe & les cheveux,  
& chaque nuit on recommençoit ce  
beau ieu, & on luy brusloit à la fin quel-  
que ongle ou quelque doigt, environ  
l'espace d'un demy quart-d'heure vn  
soir on luy brusloit vn ongle, vn autre  
soir le premier artere d'un doigt, vn au-  
tre le second, ainsi ils luy appliquerent  
le feu aux doigts plus de dix-huict fois,  
& luy percerent le pied gauche avec vn  
baston, & cependant il falloit chanter;  
ce petit ieu duroit bien iusques à deux  
heures apres minuict: & lors ils le lais-  
soient-là à platte terre en lieu où la pluye  
tomboit en abondance, n'ayant pour  
couverture qu'une petite peau qui ne  
couuroit pas la moitié de son corps: vn  
mois entier s'est passé de la sorte.

De ce lieu il fust conduit au premier  
Bourg des Iroquois & souffrist plus en

ce voyage qu'au precedent, estant blessé, foible, mal vestu, peu nourri, & la nuit exposé à l'air & lié à vn arbre; de sorte qu'au lieu de dormir il ne faisoit que trembler de froid. Estant arriué au premier Bourg, il y fust receu à grands coups de bastons, qu'on luy donna sur les parties du corps les plus sensibles: mais les coups furent si grands qu'il tomba par terre à demy mort, ils ne laissoient pas pourtant de le frapper sur la poitrine & à la teste, & l'eussent assommé si vn Capitaine ne l'eust traîné sur l'eschaffaut qu'on auoit dressé comme en la premiere rencontre: Ce fut icy qu'on luy couppa le pouce gauche & deux doigts de la main droite, luy ayant auparavant fendu la main entre le second doigt & celui du milieu, en mesme temps suruint vne grande pluye accompagnée de tonnerre & d'esclairs, qui donna sujet aux Sauvages des'enfuir, & ainsi le laisserent-là tout nud, la nuit s'approchant on le fait venir dans vne cabane, on luy brusle le reste des ongles & quelques doigts des mains, on luy tor-dit ceux des pieds, on le força à manger

166 *Relation de la Nouvelle France,*  
de l'ordure & le reste des chiens sans luy  
laisser aucun repos.

Après qu'on l'eust tourmenté de la sorte dans ce Bourg, on le mene à vn autre éloigné de deux ou trois lieuës, où estant arriuez, on luy fait souffrir derechef les mesmes tourmens, & de plus on le pend par les pieds avec des chaisnes, & puis l'ayant despendu on luy lie des mesmes chaisnes les mains, les pieds & le col, sept iours se passerent de la sorte, & y adiouterent de nouveaux tourmens, car il le firent souffrir en des lieux, & en des facons que la bien-seance ne permet pas d'escrire. On luy versoit du sag-amité sur le ventre; & puis pour manger ce sag-amité on appelloit les chiens qui le mordoient en le mangeant; Toutes ces souffrances le mirent en tel estat qu'il deuint si puant & infect que chacun s'esloignoit de luy comme d'vne charogne, & on ne l'approchoit que pour le tourmenter, il estoit plein de pus & d'ordure, & les vers fourmilloient dans ses playes: apres tout, à peine pouvoit-il trouuer quelque vn qui luy donnast vn peu de bled d'Inde cuit dans l'eau; Les coups qu'il

auoit receu luy auoient causé vne apostume à la cuisse qui luy empeschoit son repos, qui d'ailleurs estoit bien trauerse par la dureté de la terre, sur laquelle il estendoit son corps, qui n'auoit plus que la peau & les os, il ne sçauoit comme il pourroit ouuir son apostume, mais Dieu conduisant la main d'un Sauvage qui auoit dessein de luy donner trois coups de cousteau, fit en sorte que ce Sauvage le frappa iustemét dans l'apostume; d'où il sortist du pus & du sang en abondance & ainsi le guerit. Qui eust iamais creu qu'un homme peut tant souffrir sans mourir, abandonné *in terra aliena, in loco honoris & vastæ solitudinis*, sans langue pour se faire entendre, sans amis pour se consoler, sans Sacremens & sans aucun remede pour adoucir ses maux. Il ne sçauoit pas pourquoy les Sauvages differoient tant sa mort, si ce n'estoit peut-estre pour l'engresser deuant que de le manger, mais ils n'en prenoient pas les moyens. Enfin le 19. de Iuin, les Iroquois s'assemblerent de tous les Bourgs au nombre de 2000. dans le Bourg où estoit le Pere, qui croyoit que ce iour

168 *Relation de la Nouvelle France,*  
seroit le dernier de sa vie, apres l'assemblée il pria le Capitaine qu'on luy changeast le tourment du feu en vn autre, que pour la mort il la receuroit volontiers, non seulement tu ne souffriras pas le feu, luy repartist ce Capitaine, mais qui plus est tu n'en mourras pas, la resolution en est prise; ie ne sçay comme il la prirent, mais bien, sçay-ie qu'eux-mesmes s'estonnoient apres de leur resolution sans sçauoir pourquoy, comme les Hollandois & le bon Cousture, qui fut pris il y a deux ans avec le Pere Iogues, & qui n'a veu le Pere Bressany qu'apres sa deliurance, l'ont rapporté.

Cette resolution prise, ils le donnerent avec toutes les ceremonies du pais, à vne bonne femme, dont le grand pere auoit esté tué autrefois dans vne rencontre par les Hurons, cette femme le receut, mais ses filles ne le pouoient souffrir tant il faisoit horreur; le ne sçay si ce fut cela qui porta la mere à songer à sa deliurance, ou bien quelque compassion qu'elle eust de luy, où plustost que le voyant inutile au travail pour la mu-

tilation de ses doigts , elle se persuada qu'il luy feroit à charge; Tant y a qu'elle commanda à son fils de le mener aux Hollandois, & tirant d'eux quelque present le remettre entre leurs mains , ce que le fils executa fidelement.

Mais auparauant que de partir le Pere eust cette consolation de baptiser vn Huron qu'on menoit au suplice , qui luy demanda avec instance le Baptesme auparauant que de mourir , ce que le Pere luy accorda , scachant qu'il auoit receu de nos Peres vne suffisante instruction , mais il ne se peut faire si secretement que les Iroquois ne s'en apperceussent , c'est pourquoy ils l'obligerent de sortir & de l'abandonner. Apres qu'il fut mort ils apporterent ses membres en la cabane où estoit le Pere , & les ayant fait cuire les mangerent en sa presence & mirent la teste du mort à ses pieds , luy demandant : Hé bien , que luy a feruy le Baptesme , si le Pere eust peu s'expliquer en leur langue , ce luy estoit vne belle occasion pour les instruire; ce luy fust neantmoins vne conso-

170 *Relation de la Nouvelle France,*  
lation bien sensible de s'estre trouué là  
si à propos pour le bon-heur de ce pau-  
vre Sauvage. Il partist peu apres en  
compagnie de ce ieune Sauvage fils de  
cette bonne veufue , qui le mena aux  
Hollandois, lesquels le receurent avec  
beaucoup de bien-veillance & conten-  
terent le Sauvage au dessus de ses espe-  
rances, donnerent des habits au Pere,  
& apres l'auoir retenu quelque temps  
pour repare ses forces le firent embar-  
quer, il arriua à la Rochelle le quinziem-  
me de Nouembre de l'année 1644. en  
meilleure santé qu'il n'eust iamais, de-  
puis qu'il est de nostre Compagnie.

## CHAPITRE X.

### *De la prise de trois Iroquois.*



Ne Escouïade de soixante Hurons estant descenduë vers les François à dessein de cōbattre les Iroquois s'ils les auoient à la rencontre, arriua iusqu'aux trois Riuieres, sans trouuer aucun ennemy; mais ils n'y feurēt pas lōg-temps, qu'on leur rapporte que quelques canots auoient paru dans le Lac de sainct Pierre qui n'est qu'à deux lieues au dessus des trois Riuieres; ils y courent aussi-tost accompagnez de quelques Algonquins qui voulurent estre de la partie, n'ayant trouuë que des marques, & des vestiges de l'ennemy, ils montent plus haut & donnent iusqu'à Richelieu, qui est sur l'Emboucheure de la riuere des Iroquois; estans arriuez en cette habitation, quelques-vns se reposerent, d'autres se doutans que les Iroquois ne seroient pas loïn, s'embar-

querent la nuit sur cette riuere pour les aller chercher; ils passent au trauers des sentinelles Iroquoises sans estre aperceus: tête Iroquois estoient comme en garde au dessus de leur gros, pour decouurer si quelques François où quelques Sauuâges de nos alliez ne paroistroient pas sur l'eau, où sur la terre; comme la nuit estoit obscure ils ne decouurerent point ces ieunes guerriers, qui montoient contre le courant de la riuere pour aller decouurer l'ennemy; ils entr'ouïrent neantmoins quelque bruit, ces Hurons s'estans donc auancez apperceurent quantité de feux dans les bois, ayant reconnu qu'ils estoient ennemis, & coniecturans au nombre de leurs feux que la partie n'estoit pas esgalle, ils se retirerent vn peu pour consulter ce qu'ils feroient, faisans alte ils entendirent derriere eux deux canots qui voguoient à force de rames; ils furent bien estonnez, comme ils ne les auoient pas veus passans au milieu d'eux.

C'estoit l'embuscade de ces trente Iroquois, qui se doutans qu'il y auoit quel-

qu'un sur la riuiere, en vouloient auoir connoissance ; voila donc nos Hurons entre le gros de leurs ennemys, & ses deux canots bien armez, ils tournent visage cōtre ceux-cy & se battent à coups d'Arquebuses, & de fleches sans grand effect, pource qu'il estoit nuict, ces deux canots se retirans avec leur gros; vn Huron qui auoit esté pris en guerre par les Iroquois, & qui auoit pris party avec eux, les quitta à la faueur de la nuict, & courant sur le bord de la riuiere appelle les Hurons, qui estoient en doute s'ils retourneroient au combat ; apres quelque desfiance de cēt homme, ils l'approchent ; il s'escric qu'il est de leur Nation, & qu'il desire se sauuer avec eux ; combien estes-vous icy, leur demanda-il, nous ne sommes que soixante respondent les Hurons, sauuez-vous repart-il, car outre les canots que vous auez rencontré, qui faisoient trente Iroquois, il y en a vne centaine cachez tout proche d'icy ; il ne comtoit pas ceux qui estoient espars ça & la par brigades du long de la grande riuiere; vn autre Huron qui s'estoit caché sur

x74 *Relation de la Nouvelle France,*  
le bord du bois, & qui auoit presté l'o-  
reille aux Iroquois, leur dit que dix  
de cette bande de trente s'estoient  
destachez pour aller à la chasse des  
François; ces dix chasseurs estoient  
tout proche du fort de Richelieu ca-  
chez derriere des broffailles & des  
arbres, où ils attendoient que les Fran-  
çois sortissent le matin pour aller visi-  
ter des rets tenduës bien proche de leur  
fort, ces guerriers sçachant cela s'en  
vont pour recōnoistre cette embuscade,  
l'ayant descouuerte, ils taschent de  
l'enuironner; mais ces espions se voyans  
descouuers se leuent comme vne vo-  
lée de Perdrix effarées, n'ayans pas n'y  
l'aïlle, n'y les pieds assez forts pour se  
sauuer tous; il en tomba trois entre les  
mains de nos Hurons, lesquels en don-  
nerent vn aux Algonquins, qui com-  
mencerēt à le traicter d'vne façon estrā-  
ge; comme il y auoit quantité d'ennemis  
à l'entour de Richelieu, ne croyans pas  
estre en assurance ils s'embarquerēt tous  
tant Hurons qu'Algōquins pour descen-  
dre aux trois Riuieres, où ils amenerent  
leurs prisonniers en triomphe. Le 26. de

Iuillet sur les 4. heures du matin on vit des trois Riuieres vn canot, qui suiuoit le courant de l'eau, & s'estant approché à la portée de la parole, on entendit la voix lugubre d'vn Algonquin, qui crioit que l'vn des Hurôs qui estoient venus en guerre, estoit mort; mais il s'estoit trôpé, il est bié vray que l'vn de ces trois Iroquois lors qu'on le prist, auoit donné vn coup de cousteau au Huron qui le saisit, & qu'on croyoit que le coup fut mortel, mais il ne l'estoit pas, quoy qu'il eust le poulmõ fort offensé, & qu'il en sortit vne partie, que le chirurgien couppa & chose estrange, l'ayant iettée par terre, vn Huron la ramassa la fit griller, & la donna à manger à cét hõme blessé, qui l'aualla en chantant voila vne medecine bien extraordinaire.

Bien-tost arpres on ouyt de loin des voix d'allegresse on vit paroistre sur la grande riuiere douze où quinze canots, qui s'en venoient doucement au gré de l'eau portás enuiron quatre-vingt soldats qui frappoient de leurs auirons sur le bord de ces canots chantans tous ensemble, & faisans dancer les prisonniers à la cadée de leurs voix, & de leur bruit, ils estoient

176 *Relation de la Nouvelle France,*  
tous assis dans ces petits batteaux d'Es-  
corce, excepté les trois pauvres victimes  
qui paroissent par dessus les autres, qui  
chantoient aussi courageusement que les  
victorieux, faisans paroistre au branle de  
leur corps & au regard de leurs yeux que  
le feu, & la mort qu'ils attendoient, ne  
leur faisoient point de peur.

Tout le monde sortit pour voir ce  
Triomphe de Sauvages, la ioye possedoit  
l'ame des vainqueurs, & la douleur affli-  
geoit les vaincus. Ayant tous mis pied à  
terre on les mene dás les cabanes des Al-  
gonquins; quelques vns se iettent sur ce-  
luy, qu'on leur auoit dóné, il luy arrachét  
les ongles, luy couppent plusieurs doigts,  
luy bruslent les pieds avec des pierres ar-  
dentes: M. de Chamflour qui comman-  
de en cette habitation, leur enuoye dire  
qu'ils s'arrestent, qu'il faut donner aduis  
à M. le Cheualier de Montmagny Gou-  
verneur du pays de la prise de ces prison-  
niers, & que l'affaire est d'importance.

A peine pût-on empêcher la rage de ces  
esprits vindicatifs au dernier point; car ce  
pauvre miserable ayant esté donné en la  
place d'un braue Algōquin pris, & bruslé  
des

des Iroquois; tous ceux qui aimoient cet homme mort, déchargeoient leur colere sur ce demy-vivant.

Monsieur le Gouverneur estant arrivé assembla les principaux Algonquins; mais comme leur vengeance avoit desia destiné cette victime au feu, ils répondirent que c'estoit fait de sa vie, que le bucher estoit desia préparé, qu'ils le traiteroient à la façon qu'ils sont traitez par les Iroquois quand ils tombent entre leurs mains; en effet il auroit esté bruslé la mesme nuit, si Monsieur de Montmagny ne leur eust fait parler d'un bon accent; on arrêta donc la violence de leur fureur, & tacitement on conseilla aux Chrestiens de représenter à leurs compatriotes l'importance de l'affaire, & qu'on pouvoit traiter de paix par l'entremise de ces captifs, que la paix estoit le bien & le salut de tout le païs. Cette première furie estant appaisée, ils se turent plus traitables.

On parle aussi aux Hurons de rendre leurs prisonniers; mais ils font la sourde oreille: quelques sauvages voyans les desirs de Monsieur le Gouverneur; luy

178 *Relation de la Nouvelle France,*  
font entendre leur façon de deliurer  
leurs prisonniers; ils luy presentent  
trente-deux ou trente-trois brins de  
paille, disans qu'un pareil nombre de  
presens parloitoit plus efficacemēt pour  
la deliurance de ces prisonniers, que les  
bouches les plus eloquentes du monde,  
& que c'est ainsi que se comportoient  
ceux qui vouloient faire la paix. En ef-  
fet les festins, les presens & les haran-  
gues font tous les affaires des sauvages.  
Monsieur de Montmagny voyant cela  
fit estaller dans la cour du fort par un  
beau iour trois grands presens compo-  
sez de haches, de couuertes, de chau-  
dières, de fers de flèche & de choses  
semblables; Là dessus il fait appeller  
les Chefs & les principaux des Algon-  
quins & des Hurons, qui estoient pour  
lors aux Trois Riuieres. Ayans pris pla-  
ce chacun de son costé il leur fit expli-  
quer par son Truchement ce que vou-  
loient dire ces presens; il les auoit desia  
fait presser puissamment, & leur auoit  
representé par de fortes raisons, qu'il  
estoit tres-important qu'ils fissent la paix  
avec leurs ennemis, & que l'ynique

moyen estoit de renvoyer vn de ces captifs, qui disposeroit ses compatriotes à vn bon accord & à vne bonne paix entre toutes ces Nations. Les Algonquins qui s'estoient monstrez si fascheux au commencement; firent appotter leur prisonnier, qui ne pouuoit plus marcher, & l'vn de leurs Capitaines prenant la parole, dit qu'ils vouloient viure en bonne intelligence avec les François, veu mesmement que plusieurs d'entre eux estoient de mesme creance, qu'ils ne pouuoient rien refuser à Monsieur le Gouverneur, qu'ils nommoient leur Capitaine, que ce n'estoit pas les presents qui les porroient dans cette obeissance, mais le desir que le pais fust libre, & que tous les peuples iouissent d'vne profonde paix; ils ne laisserent pas de prendre ce qui estoit destiné pour la deliurance du prisonnier; vray est que la pluspart de ces dons n'estoit pas pour eux, mais pour essuyer les larmes des parens de celuy, à l'ame duquel deuoit estre sacrifiée cette pitoyable victime, qui se voyant échappée du feu qu'on luy auoit préparé, deuoroit des yeux son

180 *Relation de la Nouvelle France,*  
libérateur, repetant plusieurs fois ce  
nom que ces peuples luy ont donné,  
Onontio, Onontio, c'est à dire grande  
montagne, grande montagne, répand-  
ant sa ioye & produisant toutes ses  
actions de graces par vn seul mot, qui  
en vaut dix mille.

Quant aux Hurons, la veüe des pré-  
sens ne les toucha point; au contraire  
ils témoignèrent de la tristesse, estans  
fâchez de ne pouuoir accorder ce qu'on  
leur demandoit avec tant de presse &  
tant de raisons. Vn de leurs Capitaines  
se leuant s'écria tout fâché: Je suis  
homme de guerre, & non point vn mar-  
chand, ie suis venu pour combattre, &  
non en marchandise; ma gloire n'est  
pas de rapporter des presens, mais de  
ramener des prisonniers, & partant ie  
ne puis toucher à vos haches ny à vos  
chaudieres; si vous auez tant d'enuie  
d'auoir nos prisonniers, prenez-les, j'ay  
encore assez de cœur pour en aller cher-  
cher d'autres; si l'ennemy m'oste la vie,  
on dira dans le país qu'Onontio ayant  
retenu nos prisonniers, nous nous som-  
mes iettez à la mort pour en auoir d'au-

tres. Celuy-cy ayant iecté son feu, vn  
autre Capitaine qui est Chrestien, nom-  
mé Charles parla bien plus modeste-  
ment. Ne te fâche pas, Onontio, dit-il  
à Monsieur le Gouverneur, ce n'est pas  
vne desobeissance qui nous fait agir de  
la sorte; mais la crainte de perdre l'hon-  
neur & la vie. Tu ne vois icy que de la  
ieunesse, les anciens de nostre pais de-  
terminent des affaires, si on nous voyoit  
retourner au pais avec les presens, on  
nous prendroit pour des marchands  
auaricieux, & nō pas pour des guerriers;  
nous auons donné parole aux Capitai-  
nes des Hurons, que si nous pouuions  
prendre quelques prisonniers, que nous  
les leur remettrōs entre les mains, tout  
de mesme que ces soldats qui t'environ-  
nent te rendent obeissance, aussi faut-il  
que nous autres rendions nos devoirs à  
ceux de qui nous dependons. Le moyen  
de souffrir le blasme de tout vn pais, qui  
sçachant que nous auons pris des prison-  
niers, ne verra que des haches & des  
chaudieres. Les presens que tu nous fais  
sont plus grāds qu'il ne faut pour mettre  
ces hommes en liberté, & ton desir seul

182 *Relation de la Nouvelle France,*  
suffiroit pour les auoir, si la crainte d'être  
tenus pour des ames lasches & pour  
des étourdis qui n'obeissent pas à ceux  
qui les commandent, ne nous portoit à  
les conduire iusqu'au païs. Vous me di-  
rez que les Algonquins ont donné leur  
prisonnier, & que nous pouuons don-  
ner les nostres; ie répons que les princi-  
paux des Capitaines Algonquins sont  
icy, que ceux qui concluent leurs affai-  
res sont presens, & qu'ils ne dependent  
de personne; & ainsi leur action ne peut  
estre improuuée; mais la nostre sera con-  
damnée, & on nous regardera comme  
des gens sans esprit d'auoir déterminé  
d'une affaire de telle consequence sans  
auoir consulté les anciens du païs. Vous  
montrez par vos raisons, que la paix est  
desirable, que c'est le bien du païs que  
la riuiere soit libre: nous sommes dans  
les mesmes pensées; c'est pourquoy nous  
n'auons fait aucun mal à nos prison-  
niers, nous les traitons doucement de-  
sirs de les auoir pour amis; nous espe-  
rons bien que nos Capitaines ne con-  
trarieront pas les volontez d'Onontio,  
ils accorderont quelque chose à nos de-

sirs; quand nous leur dirons que nous voulôs la paix, ils ne nous ferôt pas rougir; mais si nous traitions cet affaire, sans leur auoir représenté ces prisonniers, ils nous couuroiét le visage de honte; il n'y va pas seulement de nostre honneur, mais encore de nostre vie; le bruit est que la riuère est pleine d'ennemis, si nous en rencontrons de plus forts que nous, aussi tost nous ferons leuer debout nos prisonniers & nous leur ferons declarer tout haut le bon traitement qu'Onontio leur a fait, les grands presents qu'il a offert pour leur deliurance, & les bonnes volontez que nous auons pour eux; ils témoigneront que nous ne leur auons fait aucun mal, que nous les menons au pais pour traiter de la paix, & ainsi nos captifs nous sauueront la vie dans ce mauuais rencontre.

Cette harangue prononcée d'une façon affable & serieuse, fortifiée de toutes ces raisons, & de plusieurs autres, qui sont eschappées de ma memoire, fit respondre à Monsieur le Gouverneur, qu'il n'auoit que faire des prisonniers, sinon pour traiter la paix, & que si les

84 *Relation de la Nouvelle France,*

Hurons la vouloient traiter, qu'il estoit content, mais qu'ils ne manquaissent pas de parole en choses si importantes.

En suite de ces discours on fit venir les deux autres prisonniers, on leur fait jeter les yeux sur ces presents, qu'on faisoit pour leur deliurance; on leur declare combien grande estoit la bonté des François, & qu'Onontio les traitoit bien d'une autre façon, qu'ils n'auoient traité les gens qu'ils auoient pris; ayans aduoué que cela estoit vray, l'un d'eux se leue au milieu de toute l'assemblée, & auançant deux pas avec ses liens il enuise le Soleil, puis rabbaissant ses yeux sur les assistants avec un regard tout plein d'assurance, il s'escrie parlant à Monsieur le Gouverneur: Ce sera ce Soleil, ô Onontio, qui rendra tesmoignage de tes bontez en nostre endroit, & qui descourra par tout tes liberalitez: puis se tournant du costé de son pais; Escoutez moy, dit-il, vous qui commandez dans le pais des Iroquois; vous Capitaines de ma chere patrie prestez moy l'oreille, soyez bons & courtois d'oresnauant, & taschez de re-

connoistre par effect ce que les François ont offert pour ma deliurance, & encore que ie meure ne foyez pas ingrats. Non, non, repartit vn Capitaine Huron, tu n'en mourras pas, comme nous ne sommes point dans la volonté de t'oster la vie, tu ne dois pas estre dans le desespoir de iouir bien tost de la liberté; Tu arriueras sain & sauf dans le pais des Hurons, & tu en sortiras sans souffrir aucun mal; nous esperons te ramener icy avec ton compagnon, afin d'applanir la terre, & de rendre douce toute la grande Riuiere; prenez tous deux courage, & n'oubliez jamais ce que les François ont fait pour vous.

Le resultat de ces Conseils ou assemblées fut, qu'on creut, que si les Hurons entreprenoient de traiter la paix, qu'ils le feroient plus efficacement que les François, ayans plus de connoissance que nous, des façons d'agit des sauvages; la seule vengeance & la rage de quelque particulier est à craindre, car vne fantaisie fera descharger vn coup de hache sur ces prisonniers, & voila toutes les esperances de la paix à bas, Dieu

186 *Relation de la Nouvelle France,*  
veuille conduire cet affaire pour sa plus  
grande gloire.

Enfin ces Hurons estants prests de  
retourner en leur pais, Monsieur le  
Gouverneur voyant que les Iroquois  
prenoient ou massacroient quasi tous  
ceux qui descendoient vers les François,  
leur donna plus d'une vingtaine de bra-  
ves Soldats du nombre de ceux que la  
Reyne a fait passer cette année en ce  
pais-cy, lesquels sont montez avec eux  
pour hyuerner dans leurs bourgades, &  
pour leur seruir d'escorte l'an prochain  
quand ils voudront descendre à Kebec.  
Croiriez vous bien que quelques-vns de  
ces Soldats, qui auoient esté autrefois af-  
sez mauuais garçons, nous tesmoignerēt  
que ce n'estoit pas le lucre ny l'esperan-  
ce d'aucun gain qui leur faisoit entre-  
prendre vn voyage où ils trouueront à  
qui parler pour les difficultez du che-  
min; mais ils protestoient que le desir  
de travailler de leur mestier pour la Foy,  
& de donner leur vie pour vn si grand  
suiet, les portoit à se confier à ces bar-  
bares; il est vray que le R. Pere Iean de  
Brebeuf est remonté avec eux, il en-

tend la langue Huronne, il les soulage-  
ra beaucoup aussi bien que le Pere Leo-  
nard Garreau, & le P. Noel Chabanel,  
qui s'en vont en ces quartiers là pour ai-  
der à la conuersion des Algonquins voi-  
sins des Hurons, qui demandent in-  
stamment qu'on les enseigne; mais on  
ne peut pas satisfaire à tous ces pauvres  
peuples; les Iroquois, & les grandes dé-  
penses en vn pais si esloigné apportent  
de grands obstacles au salut de ces ames  
abandonnées.

---

CHAPITRE XI.

*Des bons deportemēs des Atikamegues.*

**D**E toutes les nations que nous  
cultiuons icy, nous n'en recon-  
noissons point qui ait plus d'in-  
clination & de disposition à la Foy,  
que celle des Atikamegues. Quoy que  
ce soit la moins instruite, c'est celle  
neantmoins qui nous donne de plus so-  
lides marques d'une bonté vraiment  
Chrestienne. Le petit nombre des ou-  
riers Euangeliques que nous auons icy,

188 *Relation de la Nouvelle France,*  
& la multitude des Residences & Missions qui nous occupent, n'a pas permis qu'on les allast voir en leurs païs, & depuis deux ans qu'ils partirent de Sillery, ils n'ont paru qu'aux Trois Riuieres & en passant. Neantmoins dans ce défaut d'instruction & assistance spirituelle ils ont conserué la Foy, & la ferueur de leur pieté, le saint Esprit suppleant à notre défaut & leur seruant de Maistre, comme il est aisé à iuger par les bons sentimens & actions dans lesquelles ils ont perseueré depuis leur depart de Sillery. En voicy quelques particularitez.

Aucun d'eux n'a oublié les prieres qu'on leur auoit enseigné, & ceux là mesmes qui ne les scauoient pas, les ont apprises. Ils ont gardé les Dimanches aussi religieusement que s'ils eussent esté parmi les François. Dès le samedi au soir on donnoit l'ordre pour solemniser ce saint iour avec tout le respect possible. Vn des principaux Chrestiens crioit hautement par les cabanes qu'un chacun fist sa petite prouision de bois, & préparat tout ce qui luy estoit necessaire pour le iour suivant, afin qu'on ne fust

pas obligé de le violer par aucun traual  
qui fust defendu. Le Dimanche matin  
ils s'assembloient tous dans vne cabane,  
& pendoient à vne perche plantée au  
milieu, vn Crucifix en bosse qu'vn cha-  
cun adoroit les genoux en terre & les  
mains iointes, avec autant de respect  
comme s'ils eussent esté deuant l'Autel  
où se garde le saint Sacrement. Ils di-  
soient là deuotement tout ce qu'ils sca-  
uoient de prieres, après lesquelles ils re-  
citoient ensemble hautement tout le  
chapelet, & puis vn chacun se retiroit  
chez soy. Que si quelqu'vn n'auoit rien  
à manger, il eust plustost ieuné tout ce  
iour, que d'aller à la pesche ou à la chas-  
se, bien qu'on leur eust enseigné que  
Dieu ne les obligeoit pas à ces rigueurs.  
Vne bonne femme ne pouuant discer-  
ner de deux iours quel estoit celuy du  
Dimanche, pour ne se tromper pas, ne  
trauaila point pendant ces deux iours,  
& s'imposa cette penitence pour vne  
faute innocente, de reciter à chacun de  
ces deux iours deux fois le chapelet, &  
les passer tous deux sans rien manger.

Vn autre sauuage donna aussi assez à

190 *Relation de la Nouvelle France,*  
connoistre l'estat qu'il faisoit du sainct  
Dimanche, & le desir qu'il auoit de  
l'honorer. Passant vn saut avec sa famil-  
le, il fut emporté par la violence du cou-  
rant, & eut bien de la peine à se sauuer  
avec ses enfans, son meuble & par con-  
sequent tout son bien fut englouty dans  
les ondes. Ce n'est pas ce qu'il regrette  
le plus, son papier qui luy seruoit de  
Calendrier pour reconnoistre les Festes,  
luy est plus à cœur que tout le reste.  
Mais c'en est fait, il est perdu, que fe-  
rons-nous, dit-il à sa femme qui n'estoit  
pas encore Chrestienne? Ayons con-  
fiance en Dieu, raschons de prendre  
quelques Castors en chassant, & puis  
nous descendrons aux Trois Riuieres,  
le Pere qui y est nous donnera vn autre  
Massinahigan, aussi seray-ie bien aise de  
me confesser par mesme moyen. En ef-  
fet il vient, & rencontrant le P. Bateus  
sur le bord de leur fleute, ie viens de  
bien loin, luy dit-il, c'est pour te de-  
mander vn autre Massinahigan, celuy  
que tu m'auois donné a esté perdu dans  
mon naufrage. On luy en donne vn  
autre, il se confesse, & s'en retourne  
content.

Vne femme Chrestienne de la mesme nation estant interrogée comment elle faisoit parmy les bois pour supplier à la Messe qu'elle n'entédoit pas ; Je me persuade, dit-elle, que ie suis tantost dans l'Eglise de Sillery, tantost en celle de l'hospital, vne autre fois en celle des Vrsulines, & puis à celle de Quebec avec les François, & dans certe pensée ie recite mon chapelet, disant à Dieu que si i'estois presente en quelqu'un de ces lieux, i'assisterois à la Messe par effect comme i'y assiste par desir : Qu'il scaie bien que ie me priue de cette consolation pour son amour, & celuy de mes compatriotes, lesquels ie ne pourois instruire comme ie fais, si ie ne les suiuis dans les bois, & ainsi ie le prie de m'aider, comme il feroit si effectiuement i'assistois à la Messe dans l'une de ces Eglises où ie suis presente par desir & par pensée.

Vne autre estant surprise d'un grand mal de gorge qui l'empeschoit de proferer aucune parole, disoit à Dieu dans le fonds de son cœur : Toy qui sçais tout, tu vois bien ma pensée. Si ie desirerois

192 *Relation de la Nouvelle France,*  
couurer ma santé & la parole, ce n'est  
pas pour mon plaisir, mais afin de pou-  
uoir répondre aux prières avec les au-  
tres, & principalement pour pouuoir  
enseigner ce que ie sçay aux autres qui  
ne le sçauent pas. C'est pour cela que  
ie te demande d'estre guerie. Tu feras  
pourtant ce que tu voudras. Tout cecy  
nous assure que la Foy est bien auant  
dans ces cœurs, puisque le zele de la  
gloire de Dieu & le respect des choses  
saintes y est graué si profondément. En  
voicy vne autre marque.

- Ces bons sauuages estans partis au mi-  
lieu de l'hyuer de Sillery, s'en allerent  
chassant dans les bois, & s'approchans  
tousiours de l'emboucheure de leur  
fleuve, où estans attriuez ils se trouue-  
rent meslez avec plusieurs autres qui  
nestoient pas encore Chrestiens, &  
dont quelques-vns mesme n'auoient ia-  
mais oüy parler de la Foy. Le nombre  
des mécreans estant beaucoup plus grand  
que celuy des fideles, il semble qu'il de-  
uoit auoir plus de force & d'autorité:  
Neantmoins certuy-cy preualut en for-  
te que les mescreans se laisserent per-  
sua-

es années 1643. & 1644. 193

suader par les discours & exemples des bons à quitter leurs tambours, iongleries, festins à tout-mâger, & à venir tous ensemble aux Trois Riuieres pour se faire instruits. Ils descendirent donc au nombre de trente - cinq canots bien fournis. La premiere chose que firent les Chrestiens fut d'entret dans nostre Chapelle & y amener les autres, après quoy ils demanderent de tenir Conseil avec Monsieur des Rochers qui commandoit pour lors au fort des Trois Riuieres, & avec le P. Buteux, auquel le Capitaine parla en cetté sorte. Escoute ma parole, toy qui sçais bien le Massinahigan; tiens, regarde ce que tu vois là, ce sont les lettres que j'enuoye au Capitaine des François qui est à Quebec. Mes ieunes gens les porterôt, mais toy qui a plus d'esprit qu'eux, écris luy ce que ie te diray.

L'an passé il nous fit vn beau present pour nous donner de l'esprit, nous en auons receu vn peu. Nous voulons répondre à son present embrassant la Foy, & nous luy témbignõs que ce que nous disons est veritable par cetté lettre que

194 *Relation de la Nouvelle France,*  
tu luy enuoyeras, (c'estoit vn paquet de  
Castors.) Il poursuit, on nous a fait plai-  
sir de nous enseigner & baptiser cet hy-  
ner passé, nous en faisons des remerci-  
més, & demandons la cōtinuation de ce  
bien par cette autre lettre, (c'estoit vn  
autre paquet de soixâte-quatre Castors.)  
Vous avez pitié de nous, adiousta-t'il,  
les ennemis troubloient nostre riuere  
par leurs courses; vous la bouchez par  
le moyen des forts que vous bastifiez  
contre les Iroquois. Voila dequoy af-  
fermir ces forts, & en disant cela il ier-  
te vn autre paquet de Castors. Il ne  
reste plus, dit-il, qu'à viure cōme freres  
& ne se pas quereler, puisque nous priōs  
tous. Mais parce que cela est difficile  
quand il s'agit de traite, voila des peaux  
pour adoucir les esprits, & iette vn qua-  
trième paquet de Castors.

Nous respondismes à tous ces presens,  
& luy fismes entendre qu'on ne les en-  
seignoit pas sous espoir de quelque re-  
compense, au contraire qu'on desiroit  
les assister corporellement aussi bien que  
spirituellemēt. Je le sçay bien, dit-il, mais  
ce n'est que pour vous faire voir que

nous ne mentons point, lors que nous disons que nous voulons fortement embrasser la Foy. Je parle au nom de tous ceux qui sont icy, qui sont de mesme aduis que moy.

Si les paroles de ce Capitaine promettent beaucoup, ses actions ne le démentent pas. Il auoit esté fort mal traité par vn soldat François, qui l'auoit pouffé, renuersé, & traîné par terre, cette injure faite à vn sauage de credit parmy ses gens, deuant qui cela se passoit, luy deuoit estre sans doute fort sensible selon la nature, & s'il n'eust eu la Foy bien auant dans le cœur, ne pouuant se vanger de son ennemy, ils'en fust pris à la religion, comme ont fait quelques autres en semblables occasions, qui l'ont abandonnée par despit, au moins pour quelque temps. Mais l'affection qu'il portoit à la priere & l'estime qu'il en faisoit luy fit souffrir cet affront genereusement, & remporter vne glorieuse victoire sur soy mesme. Il s'adressa au P. Bureux, & luy demanda s'il sçauoit bien ce qui luy estoit arriué. Oüy, respondit le P. ie le sçay, il est vray, repliqua-

156 *Relation de la Nouvelle France,*  
t il, qu'on m'a fait tort, mais la Foy que  
j'ay dans le cœur, & que ie desire con-  
feruer, m'empesche d'en auoir aucun  
ressentiment. Je pardonne volontiers à  
ce soldat, il n'a pas d'esprit, il ne faut  
pas pour cela que ie luy ressemble, ny  
que ie quitte la priere, ou que ie pense  
que tous les François ne valent rien, par-  
ce qu'un n'est pas bon. Mon cœur est en  
paix. Assure toy que ie n'ay aucune  
mauuaise pensée, si ie suiuois mon natu-  
rel ie ferois vn mauuais coup. Mais ie  
ne veuX pas fascher Dieu. Ceux qui  
connoissent l'humeur des sauages, &  
combien la vengeance leur est naturel-  
le, admireront cette action, & adouë-  
ront que la grace de Dieu fait d'estran-  
ges changemens dans leurs cœurs.

La femme de ce mesme Capitaine  
nous a grandement edifiez. Elle estoit  
frapée d'une dangereuse maladie, se  
trouuant dans cet estat dans les bois, el-  
le pria son mary de la porter aux Trois  
Riuieres, où estant arriuée elle fit ap-  
peller le P. Buteux, auquel elle tint ce  
discours: Tu vois en quel estat la mala-  
die m'a reduit, elle ne me laisse rien de

libre que la parole, de laquelle ie me  
 fers, non pas pour te demander quelque  
 chose, mais seulement pour me confes-  
 ser. C'est à ce dessein que i'ay desiré  
 qu'on me portast icy. Depuis mon Ba-  
 ptesme ie n'ay eu gueres de santé, mais  
 ie n'ay iamais creu pour cela que mon  
 mal prist sa source de la priere, comme  
 disent quelques vns qui n'ont pas d'es-  
 prit. Ie crois fortement, & le mal que  
 ie souffre ne me fera iamais quitter la  
 Foy. Ie seray malade tant qu'il plaira à  
 Dieu. Si tu connois que la mort s'ap-  
 proche de moy, ne me cache pas la ve-  
 rité, ie ne crains pas la mort. Mais ie  
 seray bien aise de sçauoir si elle est pro-  
 che, afin que i'apprenne ce qu'il faut  
 faire pour bien mourir. La plus grande  
 plainte qu'elle faisoit pendant qu'elle  
 fut aux trois Riuieres estoit de ce qu'on  
 ne la visitoit pas assez souuent pour l'en-  
 seigner & disposer à la mort. Elle ve-  
 noit tous les iours à la Messe, quoy qu'a-  
 uec de grâdes difficultez tantost se trai-  
 nant par terre, d'autres fois s'appuyant  
 sur son baston, ou se faisant porter par  
 sa fille. Il fallut luy defendre absolu-

198 *Relation de la Nouvelle France,*  
ment de se donner cette peine, pour le  
moins les iours ouuriers. Il a pleu à nô-  
tre Seigneur de luy prolôger la vie pour  
l'exemple des autres, & pour meriter  
dauantage. Aussi est-elle grandement  
utile à ceux de sa nation, ayant vn soin  
tres-particulier de les faire prier Dieu  
par tout où elle se trouue. L'adieu qu'el-  
le dit au P. Buteux à son depart fut pa-  
thetique. Adieu donc, luy dit-elle, ie  
m'en vay mourir dans les bois, ie ne te  
reueray iamais plus que dans le Ciel,  
ie te recommande ceux de nostre na-  
tion. Ne viendras tu iamais dans nostre  
païs pour les instruire, que t'auons nous  
fait pour nous abandonner de la sorte?  
Il y a si long-temps qu'on t'inuite, tous  
nôs gens desirent de croire. Il ne tient  
qu'à toy qu'ils ne soient tous baptizez.  
Prends courage, viens chez nous, & au  
plustost, ayes pitié de tant d'ames qui se  
perdent; prie Dieu pour moy. Je n'ay  
plus qu'une demande à te faire, c'est que  
tu fasses communier ma fille. Il me sem-  
ble que ie m'en irois plus contente & de  
ce lieu & de ce monde, si ie la voyois  
participer à ce Sacrement: elle n'est

plus folle comme elle estoit auant son Baptesme. Ne crains pas, elle est toute autre. En effet elle disoit vray. Cette fille auant son Baptesme estoit extreme-ment remuante & volage, maintenant sa modestie est admirable, & l'a fait iuger digne de ce Sacrement, qui est le pain des grands & le vin qui fait germer les Vierges.

Il ne restoit plus en cette famille qu'un ieune homme de vingt ans à baptiser, on n'osoit luy confier ce Sacrement, apprehendant ce qui est à craindre en tous les autres ieunes hommes, qu'il ne se mariait contre les loix de l'Eglise, mais enfin son importunité luy fit obtenir ce qu'il demandoit. Le P. Buteux estoit pour lors assez occupé, & feignoit encore de l'estre dauantage. Il le renuoyoit souuent à dessein pour esprouer, cela ne le rebutoit pas, il reuenoit cinq & six fois le iour pour estre instruit, & ne s'inquietoit point quand on le faisoit attendre, s'occupant pour lors à dire son chapelet & repeter à part ce qu'on luy auoit appris, & persistoit demandant tousiours la mesme chose.

200 *Relation de la Nouvelle France,*  
Quand sera-ce que ie seray baptisé: le  
ne partiray pas d'icy, ny mon oncle.  
(c'estoit le Capitaine de cette nation)  
que ie ne sois baptisé. Il le fut, & le zele  
qu'il a monstré cet hyuer à enseigner ses  
compatriotes a fait voir que c'est l'esprit  
de Dieu qui le pouffoit à demander si  
fermement le Baptesme. Il s'est rendu  
catechiste parmy ceux de sa nation, &  
son zele & capacité a suppléé au de-  
faut de son aage pour exercer cette fon-  
ction.

Les plus considerables de cette na-  
tion suiuent le brante de leur Capitai-  
ne & de sa famille. Ils s'apperceurent  
que quelques ieunes folastres d'une au-  
tre nation entroient la nuit dans leurs  
cabanes, ils prièrent le P. Buteux d'em-  
pescher ce desordre. Dis leur de nostre  
part, firent-ils, que nous ne prions pas à  
demy, ou par feintise, & partant que  
nous ne scaurions supporter les libertez  
de leurs ieunes gens. S'ils veulent faire  
mal, que ce soit parmy ceux de leur na-  
tion, & non pas chez nous, où nous  
auons droit d'empescher ces desordres.  
Dieu & le Diable ne s'accordent pas

bien dans vne mesme cabane. Fais en sorte que leurs Capitaines fassent vne eriee publique pour arrester l'insolence des ieunes gens.

Ils ne se contentent pas d'empescher le mal quand l'occasion s'en presente, ils procurent encore du bien aux autres peuples, soit en les enseignant & exhortant par eux mesmes, soit en nous les amenant pour estre instruits. Quelques-vns de la nation des Ouramani- chek estant descendus icy en traite, les principaux des Atikamegues les menerent incontinent chez nous. Escoutez, leur dirent-ils, ce qu'on vous dira, & sçachez que c'est la chose la plus importante de toutes celles qui vous touchent. C'est ce que nous estimons, & que vous deuez estimer vniquement: ne vous estonnez pas si vous ne conceuez pas d'abord ce qu'on vous dira, on vous repetera souvent la mesme chose, & enfin vous aurez de l'esprit si vous en voulez auoir. Je crois que ceux-cy porteront des nouvelles de la Foy plus haut vers le Nort à plusieurs autres peuples qui ne nous sont pas encore conneus,

102. *Relation de la Nouvelle France,*  
& avec lesquels ils traitent.

La bonté de Dieu est admirable dans les changemens qu'elle fait tous les iours dans les cœurs de ce peuple. Vn sauuage n'auoit iamais voulu permettre autrefois qu'on baptisât vn de ses enfans; craignât que le Baptisme ne luy causast la mort. Estant arriué quelque temps après aux Trois Riuieres, il fit de grandes instances au P. Buteux pendant plusieurs iours pour le baptisme de trois de ses enfans. Vne femme pareillement qui auoit d'autrefois reburé le mesme Pere & empesché de baptiser vn de ses enfans qui mourust sans baptisme dans les bois, vint par après le presser d'elle mesme pour estre baptisée avec quatre autres de ses enfans; *hac mutatio dextera Excelsi.*

Paul Ouétamourat craignant que luy & ses gens ne retournaissent à leurs superstitions qu'ils auoient quittées à Sillery, ordonna qu'on n'appellast point festin quand ils s'inuiteroient mutuellement, & qu'on ne mangeroit pas ensemble, mais qu'vn chacun ayant receu sa part dans son plat se retireroit

chez soy. Il y auroit à craindre, disoient-ils, que le Diable ne nous trompast, & d'un festin d'amitié ne nous induisist peu à peu à un festin de superstition. Le bon homme ayant rencontré un ieune garçon de ses patens malade, le prit & le porta par des faultz & precipices effroyables iusques aux Trois Riuieres, où il le mit entre les mains du P. Buteux pour receuoir de luy le baptesme, auquel luy mesme l'auoit desia tres-bien disposé. Il par la souuent & incita par son exemple les autres vieillards à parler publiquement en faueur de la Foy, & neantmoins il n'estoit encore que Catechumene. Mais il desiroit avec tant d'ardeur d'estre baptesmé, que le P. Buteux estant entré un iour dans sa cabane & l'ayant trouué extraordinairement triste & affligé, comme il luy en demandoit la raison; N'ay-ie pas suiet, dit-il, de m'attrister? tu m'auois promis de m'enseigner souuent, & tu ne m'as dit mot au iourd'huy. Que scay-ie ce qui m'attriuera? peut estre les Iroquois sont ils proches. Je suis en danger de mourir sans baptesme, ou de le receuoir avec fort peu de

204 *Relation de la Nouvelle France,*  
cōnoissance & de frui& si tu ne te hastes  
de m'enseigner. Il fallut luy dōner cette  
consolation, & le baptiser avec ses deux  
filles, dont l'aînée est d'un naturel gran-  
dement porté à la deuotion, qu'elle a  
communiqué à son mary, le rendât au-  
tant affectionné à la priere qu'il en étoit  
esloigné auparauant, & aliene. Elle se  
feruit d'une sainte tromperie pour hâter  
son baptisme, persuadant au Pere qu'el-  
le s'en iroit bien tost dans les bois. Voy-  
tu bien, luy dit-elle, ie me dispose à par-  
tir au premier iour, ie cōmence à plier  
mes escorces, ie mourray sans baptis-  
me, & tu en auras du regret aussi bien  
que moy. Attends, luy dit le P. Buteux,  
tu n'as pas plus de haste que ton Pere. Je  
sçay les prieres mieux que luy, repliqua-  
t'elle, pour quoy l'attendrois-je ?

- Si on eust accordé le Baptisme à tous  
ceux qui le demandoient, ils seroient  
desja quasi tous baptisez. On n'a peu  
neantmoins le refuser à vne bonne fem-  
me, qui à vray dire semble vne autre Ste  
Monique, ayant autant de zele pour le  
baptisme de sō fils que celle-là en auoit  
pour la conuersion de S. Augustin. Auf-

si en vint-elle à bout, & fut baptisée avec son fils, auquel pendant les ceremonies elle repetoit souuent, Prends courage mon fils, fais bien, dis en ton cœur, ie renonce à toutes mes meschancetez, ie ne veux pas aller dans les feux, ie desire estre bien-heureux, & amy de Dieu. A mesme temps furent baptisez trois ieunes garçons, dont le dernier estant vn petit orfelin le plus ieune de tous, mais non pas le moins feruent, Et comment, disoit-il, pourquoy ne seray-ie pas baptisé, ie scay les prieres, ie suis avec mon grand frere où l'on prie Dieu, ie ne suis descendu icy que pour estre baptisé, à quoy tient-il que ie ne le sois. Il plaida sa cause si efficacement qu'il la gagna.

Voicy deux ou trois marques de la bonté du baptesme de quelques adultes. I'estois suiete, disoit vne femme, auant mon baptesme à dire de mauuaises paroles; depuis quatre à cinq mois que ie suis baptisée, ie ne scache pas d'en auoir dit qu'vne, & encore ce fut par surprise & sans dessein. Cette mesme femme discourant vn iour avec vne autre de la

106 *Relation de la Nouvelle France,*  
cruauté des Itoquois, & du danger qu'il  
y auoit de tomber entre leurs mains, Il  
en fera, dit elle, ce qui plaira à Dieu.  
Auant mon baptisme ie n'estois iamais  
sans peur. Maintenant mon cœur est en  
assurance, n'importe que ie fois prise,  
brulée, & mangée, cela passé, après  
cela ie iouiray d'une vie qui ne passera  
iamais.

Vne autre demandant au P. Buteux  
quelque remede contre vne fluxion qui  
l'incommoioit fort, estant interrogée  
s'il luy seroit fascheux de mourir main-  
tenant. Oüy, dit-elle, non pas que ie  
craigne la mort, mais parce que i'ay si  
mal seruy Dieu iusques à present. C'é-  
toit vn acte d'humilité en cette femme,  
car elle est vne excellente Chrestienne.  
Vne autre à qui on demandoit si elle ai-  
moit Dieu & la priere plus que la vie,  
respondit qu'oüy. Car, dit-elle, si quel-  
qu'un me vouloit tuer ou faire quitter  
la priere, ie luy dirois, tue moy, à la bon-  
ne heure, j'iray au Ciel.

Il arriua trois ou quatre diuerses fois  
pendant que le Pere instruisoit dans nô-  
tre Chapelle les sauuages, qu'on donna

l'alarme, comme si les Iroquois eussent paru. Le Pere sortit pour voir ce que c'estoit, & les auditeurs demeuroident attentifs à repeter ce qu'on venoit de leur enseigner sans ietter seulement la veüe dehors, & attendoient paisiblement le retour de leur Maistre.

Ils abhorrent tellement leurs anciennes iongeries, qu'un Chrestien malade s'estât mis à chanter la nuit en resuant, les autres qui l'entendirent, l'esueillirent soudain, luy disant qu'il faisoit mal d'obeir au Diable.

Vn ieune homme battit sa femme à cause de quelque desobeïssance, & luy fit sortir le sang des narines: le P. Buteux en estant aduertý l'enuoye querir, il respond qu'il falloit attendre qu'il eust expié sa faute, ce qu'il feroit le lendemain dès qu'il seroit iour, estant pour lors trop tard pour le faire. En effet le lendemain il fut se confesser de grand matin, & s'offrit à en faire vne penitence publique, & d'estre fouëtté ou bastonné publiquement par la main des François, qu'il auoit scandalisez par cette action. Il en fut quitte à meilleur marché, & se

208 *Relation de la Nouvelle France,*  
reconcilia chrestiennement avec sa fem-  
me. Voila vne petite partie des bons  
sentimens & actions des Arikamegues,  
qui sont communs à plusieurs Chre-  
stiens de cette nation. Depuis ces re-  
marques que nous venons de coucher,  
ils ont passé quasi vn an tout entier sans  
estre instruits qu'vne ou deux fois fort  
legerement & en passant, nos Peres  
estant occupez ailleurs: ils ont neant-  
moins continué dans leur ferueur, com-  
me nous écrit le P. Brebeuf qui les a  
veus ce Printemps aux Trois Riuieres.  
Les Arikamegues, dit-il, sont descen-  
dus icy en nombre de neuf canots la  
veille de Pentecoste. Ils sçauoient bien  
que le lendemain estoit vn Dimanche  
qu'on respectoit extraordinairement.  
Dés qu'ils eurent mis pied à terre, ils  
demanderent de prier Dieu dans nostre  
Chapelle, & de se confesser. Le Capi-  
taine mesme demanda de communier,  
disant qu'il s'y estoit préparé durât tout  
l'hyuet. Vn ieune homme se confessa  
par trois diuerses fois, craignât tousiours  
d'auoir oublié quelque chose. Ceux qui  
ne sont pas encore baptisez demandent  
fort

és années 1643. & 1644. 209

fort instamment le Baptesme. Ils promettent de descendre encore icy sur la fin de Septembre, & desirent de rencontrer vn Pere qui les instruisse. En voila assez pour verifier ce que i'ay dit au commencement de ce Chapitre, que cette nation a de grandes inclinations & dispositions à la Foy.

---

CHAPITRE XII.

*De la Mission de sainte Croix à  
Tadoussac.*

**L**E Pere Buteux succeda l'Esté passé au Pere Dequen dans le soin de cette Mission: le Pere Dequen l'a cultiuée cette année. Voicy les memoires du P. Buteux, qui n'ayant pû estre couchées dans la derniere Relation pour estre venuës trop tard, ne doiuent estre obmises dans celle-cy.

Arriuant à Tadoussac il trouua vn bon nombre de sauages Chrestiens & Payens. Ceux-là estoient dans l'attente d'vn de nos Peres pour iouir du bien de la sainte Messe & des Sacremens, la

210 *Relation de la Nouvelle France,*  
plus grand part de ceux-cy desiroient  
voir des Peres qu'ils n'auoient pas en-  
core veu, & dont ils auoient tant oüy  
parler. Les Chrestiens & Catechume-  
nes continuoient dans les exercices de  
pieté, comme à prier Dieu soir & ma-  
tin, reciter le Chapelet, chanter des  
Cantiques spirituels, s'assembler trois  
fois à la Chapelle les Dimanches & les  
Festes, & autres semblables fonctions  
spirituelles, qui les entretiennent en  
deuotion. Le respect, l'obeissance, la  
ferueur & l'assiduité avec laquelle ils  
s'acquiescent de ces saints exercices est  
telle, que les François qui les ont veus,  
mesme les Heretiques les ont admirez,  
& ont dit qu'on ne croyoit pas en Fran-  
ce ce qu'ils ont veu de leurs yeux. Entre  
autres vn Capitaine d'vn nauire de la  
Religion pretendüe estant entré par cu-  
riosité dans la Chapelle pour y voir prier  
les sauuages, fut si surpris les voyant  
fléchir les genoux & faire le signe de la  
Croix, qu'il se mit luy mesme à genoux  
& fit le signe de la Croix avec eux. De-  
scendons plus en particulier.

Nous auions souuent desiré que ceux

qui ont quelque autorité particuliere parmy les sauuages, & que l'aage ou la valeur rendent considerables, embrassassent la Foy & en fissent vne genereuse profession, pour la persuader plus facilement à la ieunesse, qui suit ordinairement les sentimens de ceux qui luy commandent. Nostre Seigneur a exaucé par tout nos desirs, & nous fait voir maintenant avec plaisir des Capitaines Barbares, qui n'auoient eu iusqu'à present d'autorité qu'en faueur du vice & de la cruauté, deuenir des Apostres & Predicateurs tres-zelez pour la gloire du Dieu qu'ils ne commencent qu'à connoistre. En voicy vn exemple.

Le Pere Buteux ayant fait vn discours aux sauuages pour leur enseigner ce que Dieu demandoit d'eux, & ayant insisté particulièrement sur ce que Dieu desiroit que les Capitaines qui tiennent sa place eussent son honneur en recommandation, empêchât le mal qui le deshonore, vn Capitaine se leue, & luy dit: Artens, Pere Buteux, ne fors pas, écoute moy. Je veux parler, & vous ieunes gens écoutez. Voicy la resolution que

212 *Relation de la Nouvelle France,*  
i'ay prise dès mon baptisme, & que ie re-  
nouuelle maintenant; ie veux aimer  
tant que ie viuray celuy qui a tout fait,  
ie veux m'abstenir de tout ce qu'il de-  
fend, & veux que tous ceux qui me re-  
cônoissent pour Capitaines s'en abstien-  
nent. Escoute toy mesme Pere Buteux,  
& regarde ce que diront & ce que ferôt  
nos ieunes gens. Si quelqu'un desho-  
nore la priere par quelque parole ou  
action mauuaise, ordonne toy mesme le  
chastiment, & ie le feray subir à celuy  
qui sera coupable, ils l'accepterôt d'eux  
mesmes si ie le commande, & quand la  
faute meritera qu'un autre y mette la  
main, si mesme il en faut venir iusques  
là que de les pendre, comme l'on fait  
en France, ie le feray moy mesme si au-  
cun autre ne le veut faire. Quelque fau-  
te que mes gens commettent contre  
Dieu, ie les puniray comme le Capitai-  
ne des François puniroit les siens. Es-  
coutez mes neueux, escoutez mes fre-  
res, ieunes & vieux, ie le dis, ie le feray,  
& rien ne m'en empeschera, non pas  
mesme la crainte de la mort: il faut  
mourir tost ou tard, si ie meurs de cette

façon ie ne mouray pas d'une autre, & pourrois-ie mourir d'une mort plus glorieuse, qu'en defendant l'honneur de nostre grand Capitaine? Ie ne diray iamais comme quelques yurognes, que la priere fait mourir; si bien que ie veux mourir pour la defense de la priere. Voila ce que ie dis & ce que ie pense, pensez y de vostre costé. Du discours que le Pere vient de nous faire, i'ay pris ce qu'il auoit dit pour moy, & y ay répondu. Voyez ce que vous auez à faire touchant ce que luy & moy venons de dire pour vous.

Cette harangue animée d'une voix extraordinairement forte, & assistée de la grace du S. Esprit qui l'auoit inspirée, fit vne merueilleuse impression dans les cœurs des auditeurs, autant qu'on pouuoit iuger de l'estonnement qui paroiffoit sur leur visage. Vn François qui estoit present & n'entendoit rien de ce qui se disoit, fut neantmoins autant attentif que tout autre, rauy du zele du Predicateur, & de l'attention des auditeurs. En effet ceux qui connoissent la liberté des sauages, & la peine qu'ils

214 *Relation de la Nouvelle France,*  
ont à souffrir toute sorte de violence,  
s'estonnerôt de la hardiesse de cet hom-  
me, & du silence des autres, mais non  
pas ceux qui sçavent ce mot de l'Apo-  
stre, *vbi spiritus Domini, ibi libertas,* &  
qu'il n'y a point d'empire sur les cœurs  
ny plus doux ny plus fort que celuy de  
la grace.

Vne femme dangereusement malade  
demandant quand elle se confesserait,  
le Pere luy determina le iour, & l'assu-  
ra qu'il iroit la confesser dans sa cabane;  
mais elle ne l'attendit pas, & ne pou-  
uant cheminer se traîna sur le ventre  
iusques à la Chapelle. Le Pere la voyant  
hors d'haleine luy demanda poutquoy  
elle estoit venuë: le respecte, dit-elle, la  
Confession, ma cabane n'est pas vn lieu  
conuenable à la sainteté de ce mystere,  
j'auray icy plus de deuotion. Mais, re-  
pliqua le Pere, tu te mets en danger de  
mourir? Hé bien, dit-elle, à la bonne  
heure que ie meure, le baptesme a effa-  
cé de mon esprit toutes les apprehen-  
sions de la mort, puisque tu nous ensei-  
gnes qu'il y a vne autre vie, d'où s'ont ban-  
nies toutes les souffrances, & où se ren-

contre toute sorte de plaisirs, ie n'aurois point d'esprit si ie craignois la mort.

La sœur de cette bonne femme auoit vne petite fille griefuement malade. Le Pere luy demanda, Quelle est ta pensée voyant ta fille mourante? Quelle pensée pourrois-ie auoir, dit-elle, sinon qu'elle est à Dieu, & qu'il en disposera comme il luy plaira. C'est ta fille, luy dis-ie, elle t'appartient plus qu'à moy, ie te l'offre de bon cœur. Ie ne te demande point qu'elle viue, ny qu'elle meure, mais que tu fasses ce que tu veux. Si elle vit, à la bonne heure, elle croistra, elle aura de l'esprit, ie l'enseigneray, elle croira en toy, elle t'aimera. Si elle meurt, à la bonne heure, elle est baptisée, elle est encore innocente, elle te verra au Ciel, & sera bien-heureuse. C'estoit bien assez pour vne pauvre femme baptisée depuis cinq iours, mais le S. Esprit est vn grand Maistre, & il semble qu'il se plaist particulièrement à se communiquer à ces bonnes ames dans lesquelles il trouue la simplicité qu'il aime tant, & qui est vne excellente disposition à ses lumieres. Ayes bonne volonté,

216 *Relation de la Nouvelle France,*  
disoit cétte mesme femme à vne sienne  
compagne, & Dieu t'aidera. Le iour  
que ie fus baptisée ie ne scauois pas mon  
*Credo*, ie n'auois peu l'apprendre, ie  
priay Dieu, & le lendemain m'estant  
éueillée ie le dis toute seule. Celuy qui  
l'instruit de la sorte interieurement, la  
renforce pareillement contre les aduer-  
sitez, & luy donne autant de courage  
qu'il luy en faut, pour supporter vne ex-  
treme pauureté, & la perte qu'elle a fait  
depuis peu de son mary & de trois pe-  
rits enfans.

Vne autre voyant le Breuiare du Pere,  
luy disoit vn iour: Deuine ce que ie pen-  
se, j'ay enuie de dérober, ie voudrois  
scauoir ce que tu sçais, & tout ce qui est  
dans ton liure, si ie te pouuois dérober  
tout cela, ie ne cesserois de prier Dieu.  
Mais quoy, luy dit le Pere, ne sçais-tu  
pas bien ton chapelet? Oüy dea, répon-  
dit-elle, ie le sçay bien. Ne le dis tu pas?  
Ie le dis trois fois chaque iour, le matin  
pendant la Messe, après midy, & le soir  
auant que de me coucher. C'est assez, luy  
dit le Pere, continuë. Aussi feray ie: mais  
si outre cela ie scauois quelque autre

chose, ô que ie serois aise! Ainsi ne te lasses point de m'enseigner.

En voicy vne autre qui n'est pas moins feruente, elle a vn zele admirable pour le respect qu'on doit porter aux choses saintes, & ne scauroit souffrir qu'on parle tant soit peu pendant les prieres, ou qu'on y commette la moindre immodestie. Lors que le Pere confessoit, elle se tenoit à la porte de la Chapelle, & disoit à ceux qui entroient pour se confesser; Escoute, ne cache rien, dis tout, & sois bien marry d'auoir offensé Dieu; voila comme il faut dire tes pechez, & la posture en laquelle tu te dois mettre. Apres leur confession elle les faisoit mettre à genoux, & écoutoit ce qu'ils disoient, pour voir s'ils scauoient les prieres, & s'ils ne les scauoient pas elle les disoit avec eux pour les leur apprendre. Vn iour cōme le Pere se plaignoit qu'il n'auoit rien à mettre de l'eau beniste pour la Chapelle; cette bonne femme incontinent après la Messe s'en va faire vn petit bassin d'escorce qu'elle pendit à vn clou à l'entrée de la Chapelle. Ie croy que Dieu agrea son present au-

218 *Relation de la Nouvelle France,*  
tant que celuy des Princes, la bonne  
volonté suppleant le prix que luy ostoit  
la matiere.

Sa fille fut contrainte de s'en aller  
dans le Sagné à la sollicitation des pa-  
rens de son mary. Elles ne se separerent  
pas sans pleurer, le suiet de ces larmes  
estoit que la fille seroit priuée d'instru-  
ction, des sacremens, & de la consola-  
tion d'assister aux prieres communes. Sa  
mere luy procura tout son petit meuble  
de deuotion, vn papier pour reconnoi-  
stre les festes, & les iours d'abstinence  
de chair, deux chapelets, afin que si el-  
le en perdoit vn, elle pust se seruir de  
l'autre, & luy ayant recommandé l'af-  
fection à la priere luy dit adieu.

Le saint Esprit mene les hommes  
par diuerses voyes. Vn sauuage Chre-  
stien apprehendant la compagnie de  
quelques Infideles, qui peut-estre luy  
eussent donné occasion d'offenser Dieu,  
s'en alla tout seul avec sa femme chasser  
tout l'hyer dans les bois. Vn autre au  
contraire par principe de charité se iette  
dans vne compagnie meslée de Chre-  
stiens & Infideles pour auancer la gloire

de Dieu ; traueillant à la conuersion des meschans, & retenant les bons dans leur deuoir. Il te viens dire adieu, dit-il au P. Buteux, iusques au Printemps, & me recommander à tes prieres, ie vois bien le danger où ie m'expose me separant de toy. Il me semble, lors que ie me vois esloigné de vous autres, que ie suis comme vn enfant grandement foible qui n'est soustenu de personne. Neantmoins ie me resous à suiure nos gens, pour tascher à les conseruer dans leur deuoir, & disposer ceux qui ne sont pas encore baptisez à se rendre dignes du Baptesme. Pour cet effect ie te demande premierement vn Crucifix deuant lequel nous puissions faire nos prieres, de la bougie pour brusser en l'honneur du Crucifix, vn papier où tu marqueras les iours auxquels on doit s'abstenir de chair, les Dimanches, & les festes, & particulièrement la nuit de Noel, afin que nous la passions en prieres, vn cha-pelet, car bien que i'en aye vn, ie le puis perdre dans les bois, ou quelque autre peut perdre le sien : que si tu sçais quelque autre chose necessaire, donne-la

220 *Relation de la Nouvelle France,*  
moy, & enseigne moy comment ie me  
dois comporter. Ce bon ieune homme  
disoit cela quasi la larme à l'œil, & avec  
vne tendresse de deuotion tres-particu-  
liere. Voicy vn autre trait de ce mesme  
ieune homme assez remarquable. Lors  
que les vaisseaux furent arriuez à Ta-  
douffac, le P. Buteux s'adressa à luy  
pour l'enuoyer à Quebec en porter la  
nouuelle, luy representant les offres  
qu'on faisoit à celuy qui entreprendroit  
ce voyage, & luy témoignant qu'il se-  
roit bien aise que cela luy escheust, puis  
qu'il estoit assez mal couuert. A ce dis-  
cours il s'arreste vn peu, & puis regardât  
le Pere, Je feray, luy dit-il, tout ce que  
tu voudras. Mais que penses tu me voyât  
ainsi mal vestu? Tu te figures peut estre  
que c'est par necessité; ou faute d'indu-  
strie à prendre des Castors? Tu te trom-  
pes, ie n'ay encore dit mon dessein à per-  
sonne qu'à toy. Sçache que ie suis bien  
aise d'estre mal vestu, afin de n'auoir pas  
suiet de vaine gloire, & pour estre  
mesprisé, & imiter Iesus-Christ qui a  
esté si pauvre. Mais ie m'estonne fort  
que toy qui nous enseignes qu'il faut

aimer la pauvreté, tu me parles neantmoins d'auoir vne bonne robe, & de me la procurer, comme si c'estoit vne meilleure chose d'estre bien vestu que de l'estre pauurement. Si doncques ie t'obeis, c'est à cause que Dieu me le commande, & non pas pour aucune autre consideration.

Il s'imagina que la couronne que nous portons sur la teste influoit beaucoup pour faire prier Dieu les autres, & estoit necessaire à ceux qui se meslent d'instruire. Il s'en fit faire vne semblable aux nostres, & prenant vn fouët de corde s'en alloit par les cabanes appellant les autres aux prieres, & frapant ceux qui n'obeissoient pas promptement. Je fais, disoit-il, l'office des Peres, allons viste, il est temps de prier Dieu. C'estoit bien en effect ce que faisoient nos Peres d'appeller les sauuages aux prieres, mais non pas de fraper. Aussi n'estoit il pas necessaire: car à peine auoient-ils ouï la voix du Pere qui les appelloit, qu'ils respondoient incontinent, ho, & le Capitaine sortant de sa cabane redoubloit la criée & se faisoit promptement obeir.

Quoy que les Capitaines des sauvages soient fort mal obeïs de leurs gens, pour ce qu'ils n'vsent point de violence, cettuy-cy neantmoins s'est acquis tant d'autorité depuis son Baptesme, que personne ne luy ose refuser l'obeissance. Vn ieune homme n'executoit pas vn iour assez promptement ce qu'il luy auoit commandé, Hé comment luy dit-il, tu pries, & tu n'obeïs pas. Viens çà que ie te donne trois coups de baston sur le dos. Cettuy-cy s'approche, les reçoit paisiblement & s'en va faire ce qui luy estoit commandé.

Le Pere desirât qu'on portast la brique qu'on auoit amenée pour bastir la maison de Tadoussac, le Capitaine commanda à tout son monde de trauailler. Quelques-vns se chargeans trop, le Pere les en voulut aduertir, & moderer leur ferueur; laisse nous faire, dirent-ils, c'est la pratique de ce que tu nous disois hier lors que tu nous exhortois de faire des mortifications pour nos freres qui ne sont pas baptisez, à l'exemple des François qui en font tant à nostre occasion. Cecy fait voir que les ames

des sauuages sont capables de la perfection, autant que celles des Europeans. En voicy vne autre marque.

Le Pere Buteux auoit fait vn petit discours de la pureté d'intention qu'il faut auoir en toutes ses actions. Vn iour après il ouït quelques femmes qui s'entretenoient sur ce suiet, As tu bien retens, disoit vne, ce qu'on nous disoit hier. Oüy, dit l'autre, mais neantmoins i'ay eu vne fois sans faire le signe de la Croix, & offrir cette action à Dieu. Et moy, dit vne autre, i'estois à demy chemin pour aller querir du bois, lors que ie n'auois pas encore pensé à Dieu. Je n'ay pas manqué à cela, disoit celle qui auoit fait l'interrogation, mais ie n'ay pas remercié Dieu en retournât du bois, & i'ay encore iouïé aujourd'huy vn peu de temps sans offrir cette action à Dieu.

Parmy ces bons Chrestiens il s'en trouua d'autres qui n'auoient encore iamais veu aucun de nos Peres, & oyant discourir le Pere qui les enseignoit des choses de la Foy, s'escrierent, ô que ce que tu nous dis est admirable! & à quoy pensons nous? Il y a si long temps que

224 *Relation de la Nouvelle France,*

nous viuons, & nous n'auons pas encore connu celuy qui nous a fait. Ce n'est pas tout, dit le Pere, il faut quiter vos tambours, vos pierres, & vos iongleries. Pour moy, dit vne bonne vieille, ie n'ay point de tambour, ny de pierre, ie n'ay qu'vn embrion de Cerf seiché. Le manitou me le donna cet hauer passé durant vne grande maladie, de laquelle il m'a guery. Ce n'est pas le bon manitou, dit le Pere, si tu veux estre baptisée, il faut brusler cet embrion, & reconnoître vn autre conseruateur de ta vie, qui est le Dieu que nous preschons, & qui te bruslera eternellement si tu ne crois en luy. Tien donc, dit-elle, le voila. Brusle-le toy mesme, & baptise moy. Elle le fut avec sept ou huit autres de sa cabane.

Tous les autres ne se rendent pas si aisément, il y en a que Dieu pousse dans son Eglise à coups de bastons. Tesmoin vn ieune garçon qui estoit l'vnique qui restoit à baptiser d'vne grande famille: il demandoit bien le Baptesme, mais ses actions démentoient ses paroles. Il alla à Miskou au printemps, où la traite  
de

de la boisson se permet au grand preiudice de la Foy. Il s'enyure avec quelques autres; vn de la bande entre en furie, fait le Demon deschainé, menace de tuer, frappe tous ceux qu'il rencontre, renuerse les cabanes, personne ne luy répond, il prend vn arquebuse, la leue en haut, & en descharge trois ou quatre grands coups sur la face de celuy dont ie parle: il luy abbat quatre ou cinq dents, luy casse la machoire d'vn costé, luy fend la levre, & luy couure tout le visage de sang & de playes. On croit que c'en est fait, & le pis est que luy mesme estant yure ne connoist pas son malheur. Enfin il reuiet à foy, on le pense si bien qu'il en guerit, mais en telle sorte qu'il demeurast défiguré, sans que ceux qui l'auoient connu le peussent reconnoître, non pas mesme à la voix. Voila vn effect de l'yurognerie, qui fut pourtant heureux en luy, & peut-estre vn effect de sa predestination. Car reconnoissant la main secreete qui l'auoit frappé, il commença à la redouter, & se mit dans l'estat qu'il falloit pour receuoir le Baptesme, que M. de Courpon Admiral de

226 *Relation de la Nouvelle France,*  
la flotte honora comme il auoit fait plusieurs autres de quelques coups de canon.

La protection diuine esclate sur nos Neophytes aussi bien que la iustice. Vne ieune femme baptisée à mesme iour s'en alla le lendemain avec vn autre, & vn petit enfant emmailloté, chercher des fruiets du pais. A son retour son canot renuerse, que fera-t'elle? de laisser perir son enfant, ce luy est vne affliction plus sensible que de perdre la vie. De le vouloir sauuer, c'est perdre la mere & l'enfant. Elle se recommande à Dieu, & se met à nager d'une main, & à pouffer de l'autre la planche où estoit lié l'enfant à leur mode, qui par malheur auoit la face tournée & plongée dans l'eau. Dieu eut pitié de tous deux, quelques François qui n'estoient pas loin courent au secours, & sauuent ce petit Moyse. La mere le porte soudain à l'Eglise & remercie celuy dont elle & son fils tiennent la vie.

Je finiray ce Chapitre par le raisonnement d'un sauuage, qui peut-estre desabusera quelques personnes de France

qui veulent faire passer nos sauvages pour des hommes qui n'ont rien d'humain que la face. D'autres qui en font vn peu plus d'estat, les comparent à certains bons paisans qui demeurent muets lors qu'on parle d'autre chose que de leurs bœufs, & de leur charrue. Nous auons couché dans cette Relation & dās les precedentes plusieurs de leurs discours & harangues qui tesmoignent le contraire. Je le confirmeray icy par vn petit discours philosophique d'vn sauvage non encore baptisé. Le Pere Buteux parloit vn iour dans vne cabane de l'immortalité de l'ame, apportant des raisons de conuenance, tirées mesme de quelques-vns de leurs principes. Comme de ce qu'ils disoient autres fois que les ames des trespassez vont habiter dans vn village au Soleil couchant, où elles chassent aux Castors & aux Esclans, font la guerre, & font les mesmes operations qu'elles faisoient en cette vie par le ministere des sens. Après ce discours, ce sauvage qui n'auoit encore jamais oüy parler nos Peres de cette maniere, prenant la parole: Dequoy te mets

228 *Relation de la Nouvelle France,*  
t'en peine, dit-il, de nous prouuer cela.  
Il faudroit estre fol pour en douter.  
Nous voyons bien que nostre ame est  
autre que celle d'un chien : celle-là n'a  
de l'esprit que par les yeux & les oreil-  
les, & ne connoist rien sinon ce qui  
tombe sous les sens. Mais l'ame d'un  
homme connoist plusieurs choses qui ne  
s'apperçoient point par les sens, & ain-  
si elle peut agir sans le corps & sans les  
sens. Que si elle peut agir sans le corps,  
elle peut estre sans le corps. Doncques  
elle n'est pas corporelle, & partant im-  
mortelle. Je n'examine pas la verité de  
toutes ces consequences, je rapporte  
seulement la suite de son raisonnement,  
qui ne provenant que de la seule force  
du sens commun de cet homme, sans  
aucune estude, est suffisant pour faire  
croire que les sauvages que nous culti-  
vons ne sont pas des sartyres errans par  
les bois, & que la parole du Prophete est  
veritable, que Dieu a imprimé dans les  
ames les plus barbares un caractere de  
raison qui est un rayon emané des lu-  
mieres de sa face. Voilà ce qui se fit l'an  
passé de plus remarquable en cette Mis-

tion: voyons maintenant quels fruits  
on y a recueilly cette année.

CHAPITRE XIII.

*Continuation de la Mission de sainte  
Croix à Tadoussac.*



N cultiue cette pauvre petite  
vigne pendât l'esté afin qu'elle  
porte du fruit pendant l'hy-  
uer. C'est à dire qu'un Pere de  
nostre Cōpagnie se trouue en ce quar-  
tier là si tost que ces peuples s'y assem-  
blét pour les instruire, iusques à ce qu'ils  
s'en aillent à leurs grandes chasses & à  
leurs grandes peschès de Castor & de  
l'Eslan, & des autres animaux qui leur  
seruent de nourriture, l'hyuer ils en  
mangent la chair, & l'esté ils en ven-  
dent les peaux aux François qui vien-  
nent trafiquer en ces contrées.

Si tost que le cours de la riuere a esté  
libre, & que les glaces n'en ont plus fer-  
mé le passage, vne escouade de sauages  
de Tadoussac s'en vint à Kebec dans  
vne chaloupe, pour demander & pour

230 *Relation de la Nouvelle France,*  
emmener vn Pere avec eux, tant pour  
entendre de confession les nouveaux  
Chrestiés, que pour enseigner ceux qui  
ne l'estoient pas encore, en vn mot pour  
leur enseigner le chemin du Ciel. Le  
Pere Iean Dequen leur fut accordé, ils  
l'enleuent dans leur bateau, & l'emmen-  
ent au plütoſt pour la maladie d'vn Ca-  
pitaine qui ne vouloit point mourir sans  
baptisme. Cet homme n'estoit pas pro-  
prement de Tadouſſac, il y auoit deux  
ans que les Chrestiens nouuellement re-  
generez dans le sang de Iesus-Christ luy  
auoient fait vn present afin qu'il amenast  
ceux de sa nation qui sont plus auant  
dans les terres pour entendre parler de  
l'Euangile: le peu de cõnoissance qu'on  
luy donna de cette doctrine toute ce-  
leste le fit resoudre de se venir presenter  
luy mesme tout malade qu'il estoit: si-  
toſt qu'il vit le Pere, le voila plein de  
ioye, & encore qu'il eust la mort entre  
les dents comme l'on dit, il voulut estre  
porté à la Chapelle afin de receuoir le  
baptisme avec toutes les saintes cere-  
monies, conuiant tous ses gens de s'y  
trouuer pour rendre vn témoignage pu-

blic de l'estat qu'il faisoit de la Foy & de la priere. Voila par où le Pere commença sa Mission.

Le Capitaine de Tadoussac ne fut pas moins content de sa venuë que ce bon Neophyte. Il fit le soir vne belle harangue en ces termes; Réioüissons nous tous, voila nostre Pere arriué, il est avec nous, vous sçauiez combien il nous aime, il ne sera pas icy pour vn peu de temps, nous en iouïrons tous. Que tout le monde assiste aux prieres tous les iours, & à l'instruction qu'il nous donnera, confessons nos pechez nous qui sommes baptisez, & puis raschons de marcher droit, ne l'attristons point pendant qu'il est avec nous. Tout ce monde répondit à ce discours par vn cry public, pour marque qu'ils auoient volonté d'obeïr au desir de leur Capitaine, & de iouïr du bon-heur qu'ils receuoient de la presence du Pere.

Après cette commune réioüissance les sauages commencerent à rendre compte de tout ce qui s'estoit passé pendant leur grande chasse de l'hyuer. Ils ont coustume de demander vn papier ou vn

*122* Relation de la Nouvelle France,  
Calendrier pour reconnoistre les iours  
qu'on respecte: c'est ainsi qu'ils nom-  
ment les Dimanches & les Festes. Ils  
disoient donc que leur coustume estoit  
d'estendre ces iours-là & de mettre en  
veü vne belle grande image dans la  
plus belle cabane, d'allumer deux cier-  
ges comme on fait dans nos Chapelles,  
de s'assembler tous & de chanter des  
Hymnes & des Cantiques spirituels, de  
faire leurs prieres à haute voix, & de re-  
citer leur chapelet, & de prester l'oreil-  
le à ceux qui leur parlent quelquefois  
de la priere, c'est à dire de la doctrine de  
Iesus-Christ. Si quelqu'un a commis  
quelque defect qui soit venu à la con-  
noissance des autres, il est assure que le  
Pere en fera aduertir: c'est pourquoy ils  
s'en accusent les premiers, & si par quel-  
que negligence ils ont manqué à ces  
prieres publiques, ils s'en confessent  
avec autant de regret comme feroient  
de bonnes ames qui auroient manqué à  
la sainte Messe. Ces bonnes gens ra-  
contoient qu'ils auoient fait rencontre  
d'une troupe d'Algonquins, dont quel-  
ques-vns auoient esté baptisez vn petit

à la haste, lesquels les inuiterent à des festins superstitieux, mais ces Neophytes n'y voulurent iamais assister. Ils s'étonnoient que ces gens qui se disoient Chrestiens ne se mettoient point à genouï le soir & le matin pour prier Dieu, & ce qui les indigna bien fort, fut que dans le debris de leurs cabanes delaisfées ils trouuerent des images qu'ils auoient iettées là, ou du moins oubliées, ils les ramasserent & les rapporterent au Pere Dequen avec vne grande reuerence. Il ne se faut pas precipiter ny trop haster de baptiser les sauuages, ny croire à la ferueur de quatre iours.

Après que le compte des choses qui s'estoient passées publiquement depuis qu'ils n'auoient veu aucun Pere fut rendu, il fallut descendre plus en particulier, ils se preparent tous à la confession. La France ne sçaurôit croire avec quelle candeur, netteté & connoissance de leurs fautes les sauuages se confessent, c'est ce que nous n'eussions quasi osé esperer. Les paréns amenant leurs enfans pour iouir de cette benediction, ils les instruisent de ce qu'ils doiuent dire, leur

234 *Relation de la Nouvelle-France,*  
remettent leurs fautes en memoire, ils  
leur font faire la penitence qu'on leur  
donne.

Certain iour vne bonne femme disoit  
à sa fille, en sorte que le Pere qui n'estoit  
pas loin le pouuoit entendre: Allez vous  
confesser ma fille, dites tout, n'oubliez  
rien, accusez vous que vous estes vne  
opiniastre, que vous aimez trop à iouïr,  
que vous n'estes pas assez portée à prier  
Dieu soir & matin, allez, soyez triste d'a-  
uoir offensé Dieu, & ne le fâchez plus.

Vn bon sauuage voyant que son fils as-  
sez ieune ne se mettoit point à genouïl  
après la confession, se douta qu'il au-  
roit oublié ce qu'on luy auroit ordonné  
pour la penitence; il s'en alla tout sim-  
plement le demander au Pere afin d'en  
faire resouuenir son fils, & de luy faire  
accomplir: le Pere ayma la candeur &  
la bonté de ce Neophyte & donna l'in-  
struction necessaire à son fils.

Vne bonne mere ne voyant pas sa fille  
parmy les autres qui s'alloient confesser,  
l'alla querir & luy dit qu'il ne falloit pas  
qu'elle fût priuée de ce bon-heur; sa fille  
quoy que mariée ne fut point honteuse

de cet aduertissement que luy donnoit sa mere; elle s'en va à la Chapelle; & encore que ces bonnes gens soient assez portez à receuoir les Sacremens, sa mere ne sortit point de l'Eglise qu'elle n'eût veu de ses yeux sa fille au pied du Confesseur.

Le Pere ayant oüy de Confession tous les Chrestiens, & ayant repeu de la sainte Communion tous ceux qui en estoient capables, s'occupa fortement à leur imprimer dans l'esprit la crainte de Dieu, & à engendrer Iesus-Christ dans l'ame de ceux qui ne l'auoiét pas encore receu dans les eaux du Baptesme. Il a baptisé quarante personnes dans le peu de temps qu'il a esté à Tadoussac. Les meres apportent elles mesmes leurs enfans, & si quelque sauvage arriue de quelque endroit plus esloigné, les femmes plus deuotes prennent garde s'il n'y a point dans la troupe quelques enfans qui ne soient pas encore baptisez, afin d'en donner aduis au Pere. Quelques vns d'entre eux ne scauroient souffrir qu'on laisse vn enfant sans baptesme, tant ils ont peur qu'ils ne meurent sans

ce Sacremēt : d'autres disēt par vne charité erronée, qu'il ne se faut pas haster, que ces enfans ferōt peut-estre méchās, & que Dieu se faschera qu'on leur ait dōné le bāptesme. Ils adioūtēt que leurs parens n'estants point Chrestiens feront peut-estre des superstitions, & commettront des crimes qui causeront la mort à leurs enfans, & puis on accusera le bāptesme, on criera que la Foy tuē les hōmes, & que la priere est mauuaise. Le Pere les appaisa aisément, leur faisant voir la grāde necessité de ce bain celeste.

Toutes les personnes adultes qui ont esté purifiées dās ces eaux salutaires ont receu vnē pleine instruction, elles ont tesmoigné de grands desirs de viure conformément aux loix de Iesus-Christ & de son Eglise. On n'accorde pas ce Sacrement de salut & de lumiere à tous ceux qui le demandent. Il y a trois ans qu'vn certain iongleut presse qu'on le bāptise, il sçait toutes les prieres, il a connoissance des principaux articles de nostre croyance, il est venu depuis peu à saint Ioseph pour se lier avec les principaux de cette Residence; mais comme

on se défie de son esprit assez leger, & que l'on craint la cheute, on luy a toujours refusé ce qu'il demande.

Tadoussac est le premier port où s'arrestent les vaisseaux qui viennent de France. C'est icy où les sauvages virent arriuer le Pere Paul le Jeune qui retournoit yne autre fois de France, où les affaires de ces pauures peuples l'auoient fait repasser. Dieu scait avec quelle ioye & avec quel contentement ils le receurent. Ceux de Tadoussac l'allerent aussi tost visiter dans le nauire qui le portoit. Noel Negabmat l'un des principaux Capitaines des sauvages de Kebec l'allât embrasser luy fit cette petite harangue vraiment Chrestienne: Voila qui va bien mon Pere que tu sois de retour, ie suis descendu exprés de Kebec pour te voir; ayât appris des premiers vaisseaux que tu deuois retourner, ie me suis mis en chemin pour te voir le premier, nous auons tous prié pour ton voyage, nous disions à celuy qui a tout fait, Conserue nostre Pere, ouure les oreilles de ceux à qui il doit parler en son pais, & dirige ses paroles afin qu'elles aillent

238 *Relation de la Nouvelle France,*  
tout droit, & que pas vne ne soit perdue;  
c'est luy qui t'a conduit, c'est luy qui t'a  
ramené, c'est luy qui a calmé la mer, &  
que nous sommes contents de ce que tu  
parois encore vne fois en notre pais: Ce-  
la consola fort le Pere, qui mettant pied  
à terre augmenta sa ioye, voyant cinq  
sauuages que le Pere Dequen luy prese-  
ta pour les faire enfans de Dieu. Mada-  
me de la Pelterie qui s'estoit transportée  
à Tadoussac pour voir la ferueur de ces  
Neophytes, fut la maraine de quelques-  
vns, les deux Ursulines nouvellement  
arriuées descendans du vaisseau pour la  
premiere fois depuis qu'elles s'estoient  
embarquées à la Rochelle, furent extré-  
mement consolées de voir de leurs yeux  
ce qu'elles auoient souhaité depuis vn  
long-temps avec tant d'ardeur.

Excederay la longueur d'un Chapitre  
si ie m'estens dans les doux sentimens  
de pieté de ces nouvelles plantes, & dans  
la ferueur de leur deuotion. On a de  
coustume de les appeller le matin à la  
saincte Messe, & de les assembler vne  
autre fois deuant la nuit pour leur faire  
receiure quelques oraisons, & notamment

es années 1643. & 1644. 139

le chapelet. Le P. Dequen leur faisoit reciter fort posément, & à chaque dizaine leur faisoit chanter vn Cantique spirituel, si bien que cela tirât en longueur, il se voulut contenter de leur en faire dire la moitié, de peur de les ietter dans le dégoust; mais ces bonnes gens s'en aperceuant s'écrierent: Il semble que nous ne soyons Chrestiens qu'à demy, disons tout, mon Pere, disons tout, ne seruons pas Dieu à demy. Oüy mais, repart le Pere, quelques vns d'entre vous sont peut-estre pressés de quelque affaire: Que ceux-là sortent qui sont appellez ailleurs, répondirent ils, pour nous c'est la raison que nous n'obmetions rien de nos prieres. Comme cette deuotion leur est fort agreable, elle se communique iusques aux plus petits enfans, lesquels voyans quelque fois leurs parens sortir de leurs cabanes sans leurs chapelets, leur crient qu'ils ne l'oublient s'ils vont à la maison de priere.

Quelques sauuages que nous appellons du Sagné, pource qu'ils viennent voir les François par vn fleue qui porte ce nom, ayans veu prier leurs compa-

240 *Relation de la Nouvelle France,*  
tristes pressoient si ardemment & si importunément qu'on leur enseignast à prier celuy qui a tout fait, que le iour mesme de leur depart ils venoient trouver le Pere, & se mettans à genouil avec vne simplicité toute rauissate, ils luy faisoient reciter les prieres pour les grauer plus auant dans leur memoire, les ayant recitez deux ou trois fois ils les rouloient dans leur esprit, portant leur bagage sur le bord del'eau où ils se deuoient embarquer, s'ils oubloient quelque mot ils quittoient tout & s'en courtoient au Pere. Ils se iettoient vne autre fois à genouil demandant qu'on leur fist encore dire les prieres. Vn Chrestien de Tadoussac les ayant veu dans cette ferveur leur dit: Prenez courage mes amis, si vous aymez la priere, celuy qui a tout fait ne vous abandonnera pas, allez à la bonne heure, priez-le tous les iours, sur tout n'ayez plus de communication avec les Demons, & raschez de retourner icy au printemps prochain afin que vous soyez bien instruits.

Le Pere instruisant vne autre escolle de d'une petite nation venue du profond

fond des terres, leur monstroit l'image  
 d'vne ame damnée. Vn bon Neophyte  
 l'ayant oüy discourir sur ce suiet, pouillé  
 d'vn zele du salut de ces bônes gens, s'é-  
 cria, Donnez moy mon Pere, donez moy  
 cette image & me laissez parler: il la  
 prend, & s'adressant à tout l'auditoire,  
 Regardez, leur dit-il, ce tableau, vous ne  
 connoissez pas celuy que vous y voyez  
 dépeint, c'est vn Magicien, c'est vn bar-  
 teur de tambour tels que vous estes  
 pour la pluspart. Voyez vous comme il  
 est enchainé. Regardez ces flammes qui  
 l'environnent & qui le brulent, il est  
 tout plein de rage & de fureur, voila  
 comme vous serez, voila comme vous  
 traitera le Demon à qui vous obeissez.  
 Le Capitaine de ceste escoüade épou-  
 uanté de ce discours luy repartit tout  
 haut, Il est vray que ie me suis meslé  
 autre fois de ce mestier, mais ie l'ay ietté  
 par terre, i'ay bruslé mon tambour, &  
 tous les instrumens dont ie me seruois,  
 i'ayme la priere, & vous declare que ie  
 veux estre instruit avec mes gens.

Vne bonne femme Chrestienne estant  
 bien auant dans les bois avec vn sien

242 *Relation de la Nouvelle France,*  
fils attaqué d'une maladie qui don-  
noit de l'exercice à la Mere aussi bien  
qu'à l'enfant, consola bien fort le Pere,  
luy expliquant comme le pauvre ieune  
homme estoit party de cette vie pour al-  
ler au Ciel. Je disois souuient à mon fils,  
racontoit cette pauvre Mere, prends  
courage mon enfant, souffre patiemment  
tes douleurs, tu les vas bien tost changer  
en des contentemens eternels, ne croy  
tu pas en Dieu? ne te souuiens tu pas  
bien qu'on t'a enseigné qu'il y a vne au-  
tre vie, & que ceux qui aiment Dieu se-  
ront bien-heureux, le m'en souuiés tres-  
bien, repartit le malade, mais hélas! ie  
suis bien triste de ne me pouuoir confes-  
ser, ah! que ie me confesserois volontiers  
s'il y auoit icy quelque Pere: ne t'afflige  
pas mon enfant, Dieu te fera misericor-  
de, aime le, il est tout bon, sois marry de  
l'auoir fasché. J'ay vne grande esperan-  
ce en sa bonté, repliquoit ce pauvre gar-  
çon, ie mouray dans cette esperance qu'il  
aura pitié de moy; & iettant ses yeux sur  
cette pauvre Mere qui s'affligeoit voyant  
que son fils l'alloit quitter, Ne vous fas-  
chez point ma mere, luy disoit-il dans

les douleurs, ne pleurez point ma mort  
 puisque ie vay dans vne meilleure vie  
 que celle que ie quite, recommandez  
 mon ame à Dieu afin qu'elle ne s'écar-  
 re point du bon chemin. Enfin ce bon  
 enfant estant mort, les sauvages qui  
 estoient là presens l'enterrerent; ils se  
 mirent à genouil sur sa fosse, firent leurs  
 prieres, & reciterent leurs chapelets  
 pour le soulagement de son ame.

Le Pere qui les instruisoit s'estant  
 trouué mal se tetra sur son liét, e'est à  
 dire sur vne peau d'Ours estendue sur la  
 terre. Vn Chrestien le venant visiter fit  
 en s'endroït vne partie des choses qu'il  
 luy auoit veu pratiquer visitant les ma-  
 lades, il se mit à genouil au cheuet de  
 son liét, leue les yeux au Ciel & presente  
 cette priere à Dieu d'vne voix assez  
 haute: Toy qui a tout fait, tu vois bien  
 que nostre Pere est malade, or sus gue-  
 ry-le done, car nous auons besoin de  
 luy, c'est luy qui nous instruit & qui  
 nous enseigne comme il faut croire en  
 toy. Cela dit il prend son chapelet & le  
 recite en l'honneur de la sainte Vierge,  
 mais comme il estoit vn peu long, & que

244 *Relation de la Nouvelle France,*  
le Pere auoit besoin de repos, sa mala-  
die prouenant peut-estre d'un trop grand  
travail, il congedia ce bon Neophyte,  
& le remercia de sa visite.

Quelques sauuages ayant ouy parler  
des ceuures satisfactoirs & des peniten-  
ces & macerations du corps, dirent qu'il  
falloit aussi qu'ils appaisassent Dieu, que  
ceux qui estoient baptizez le faisoient;  
les vns choisirent le ieusne, les autres se  
chastierent eux mesmes & se battirent  
auec des espines, pour payer celuy qui a  
tout fait comme ils parlent, & pour se  
venger de ceux qui l'ont offense. Ces  
penitences furent particulieres, mais en  
voicy vne publique.

Comme il n'est pas possible d'arrester  
l'auarice de quelques François, lesquels  
nonobstant les defenses & les dangers  
d'estre chastiez, ne laissent pas de ven-  
dre de l'eau de vie ou du vin aux sauua-  
ges; aussi est-il tres-difficile d'empescher  
que ces barbares qui ne sont point ac-  
coustumez à ces boissons ne s'enyurent  
par fois. Quelques Chrestiens estans  
tombez dans ce desordre, le Pere les  
voulut publiquement chastier pour don-

ner exemple aux autres. Il est bon en ces premiers commencemens de punir les pechez publics par quelque penitence publique, pour faire entendre aux Infideles que l'Eglise ne souffre point ces defauts. Quant aux François & aux autres Chrestiens qui n'attribuēt point les fautes à la doctrine & à la Religion, mais aux personnes qui les commettēt, on se contente de leur donner des penitēces en particulier ou en secret. On fit donc tenir ces bōnes gens par trois iours consecutifs à la porte de la Chapelle, avec defenses d'entrer dedans, comme estans indignes de communiquer avec les autres, on les voyoit à genouil hors de l'Eglise. Et quand on auoit instruit ceux qui estoient entrez, on faisoit prier ces penitens hors de l'Eglise, ils ne manquerent iamais tous ces iours là de se trouuer soir & matin au lieu qu'on leur auoit destiné, cela donnoit de l'edification aux sauuages & de l'edification aux François, qui venans à la Messe & les rencontrans à genouil auprès de l'Eglise benissoient Dieu de leur constance. Il y auoit entre autres vn Catechume-

246 *Relation de la Nouvelle France,*  
ne, qui pour l'apprehension qu'il auoit  
que sa faute ne l'empescha d'estre receu  
au S. Baptesme, se monstroit beaucoup  
plus feruēt que les autres. Il se fit Chre-  
stien le iour de S. Ignace, & le nom de  
ce grand Saint luy fut donné. Se sentant  
obligé de la faueur que le Pere luy auoit  
fait, il le vint trouuer après son baptes-  
me, & luy dit en luy faisant vn petit pre-  
sent, Tu me fais vn tres-grand plaisir, ie  
n'ay pas moyen de le reconnoistre, le  
peu que i'offre part d'vn tres-bon cœur.  
Si i'auois de grands biens ie les voudrois  
tous donner pour receuoir le S. Baptes-  
me. Le Pere le remercia & luy fit en-  
tendre qu'vn tel present ne demandoit  
aucune recompense.

Les mariages à la façon des Chrestiens  
passent pour des miracles chez les Infide-  
les, c'est vn ioug bien dur & bien fas-  
cheux aux hommes de chair. Les Chre-  
stiens s'y accommodent petit à petit.  
Les ieunes gens y ont bien de la peine.  
Ceux qui ont la Foy plus forte pressent  
les autres de les retarder iusques au  
printemps que le Pere viendra en Mis-  
sion; & quand il est avec eux on recher-

che ceux qui font en disposition de se lier ensemble, afin que cela se fasse deuant son depart: les parens ont cette deuotion de faire tenir leurs enfans debout dans la Chapelle, c'est à dire de les faire marier en face de l'Eglise. Et pour ce que l'espoux & l'espouse sont debout l'un auprès de l'autre deuant le Prestre, s'ils veulent sçauoir quand quelqu'un se mariera, ils demandent quand on le fera tenir debout à l'Eglise.

Vn ieune garçon & vne vefue estans amenez à l'Eglise pour se marier, les publications estoient faites, il ne falloit plus que leur consentement en presence du Curé & des témoins; comme on le demanda au garçon, il ne vouluz iamais répondre. Le Pere ferme son liure, declare tout haut qu'il n'y a rien de fait, qu'ils ne sont point mariez, personne ne s'en estonne, chacun s'en retourne chez soy.

Vn Capitaine ne garda pas ce profond silence, car comme on luy eust demandé son consentement, & qu'il l'eut donné, sa femme comme plus vergongneuse ne répondit pas assez viste, il luy dit, Prenez

248 *Relation de la Nouvelle France,*  
garde à ce que vous direz, ie ne vous dis-  
simule point mes humeurs, ie suis vn  
homme prompt & colere, ie me fais ser-  
uir, ie veux que ma femme m'obeisse,  
ne vous engagez pas mal à propos, con-  
siderez si vous voulez me prendre avec  
ces qualitez. Cette femme ayant don-  
né son consentement verifia le Prouer-  
be qui dit, que qui espouse vn mary es-  
pouse ses humeurs. Au reste cet homme  
est d'vn tres-bon naturel.

Il est temps de terminer ce Chapitre.  
Le Pere estant occupé dans cet employ,  
aussi saint qu'il est penible, fut rappellé  
à Kebec: les sauages en ayant eu le  
vent s'en plaignent, Pourquoi nous  
quittes tu, tu es nostre Pere iusques à  
nostre depart, voila tant de monde à in-  
struire, nous sommes tes enfans, ne nous  
abandonne pas. Enfermons-le dans la  
Chapelle, disoient quelques-vns, ius-  
ques à ce que la chaloupe qui l'attend  
soit partie. Fut-il ainsi qu'il s'éleua vn  
vent qui le contraignist de rester avec  
nous. Enfin il se fallut separer, avec pro-  
messe de se reuoir quand il plairoit à nô-  
tre Seigneur.

CHAPITRE XIV.

*De la creation d'un Capitaine à Ta-  
douffac.*

 E desir de l'immortalité regne dans les esprits des sauvages aussi bien que dans l'ame des nations plus policées, quand vn homme de merite parmy eux est enleué par la mort, ils le resuscitent & le font reuiure à la façon qu'on a remarqué dans les Relations precedentes. Voulant donc retirer du tombeau vn de leurs Capitaines, voicy les ceremonies qu'ils garderent.

On donne aduis aux nations voisines de se trouuer, si elles l'ont pour agreable, au lieu où se doit faire cette action, ou bien on prend vn temps où ordinairement ils s'entreuissent. Le monde estât assemblé on dresse vn beau festin dans la plus grande cabane où tous les principaux sauvages sont inuitez. Pendant que le festin se prepare, on crée le Capitaine en cette sorte.

Celuy qui est le Maistre des ceremo-

nies tient auprès de soy quelques personnes plus remarquables qui luy seruent d'officiers, ils étallent premièrement & mettent en veüe les presens qu'on doit faire aux Capitaines des nations qui se trouuēt à cette creation. Ils étendent par après quelques peaux d'Es-lan bien passées & bien douces, & bien peintes à leur mode, pour seruir de siege ou de trône à ce nouveau Capitaine. Cela fait, celuy qui le doit creer l'enuoye querir par deux de ses officiers, ils le vōt prendre dans la cabane où il s'entretient avec quelques-vns de ses proches en attendant qu'on le fasse venir; l'vn des deux le prend par la main & le conduit au lieu qui luy est préparé, l'autre luy oste modestement la robe qu'il porte, & le couvre d'vne autre bien plus belle & plus riche, il luy passe au col vn grand colier de porcelaine, luy met en main vn beau Calumet & luy presente du perum pour en vser. Tout cela se fait si graue-ment & dans vn si profond siléce, qu'on prendroit ces hommes pour des statuës qui se remuent sans parler.

Le Capiraine estant reuestu selon sa

qualité, vn troisieme officier richement  
 couuert & peint par le visage selon leur  
 coustume se leue tout debout, & faisant  
 l'office d'un Herault declare le suiet  
 de toute la ceremonie. Que tout le  
 monde demeure en paix, s'écrite-t'il, ou-  
 urez vos oreilles & fermez vos bouches,  
 ce que ie vay dire est d'importance. Il  
 s'agit de resusciter vn mort & de faire  
 reuiure vn grand Capitaine; là dessus  
 il le nomme & toute sa posterité, il rap-  
 porte le lieu & le genre de la mort, puis  
 se tournât vers celuy qui doit succeder,  
 il rehausse la voix: Le voila, dit-il, cou-  
 uert de cette belle robe. Ce n'est plus  
 celuy que vous voyiez ses iours passez  
 qui se nommoit Nehap. Il a donné le nom  
 à vn autre sauuage, il s'appelle Etouait  
 (c'estoit le nom du defunct) regardez-le  
 comme le vray Capitaine de cette na-  
 tion, c'est à luy à qui vous deuez obeir,  
 c'est luy que vous deuez escouter, & que  
 vous deuez honorer. Pendant que ce  
 Heraut discoure, tous les assistans sont  
 dans vne grande retenüe, on ne dit pas  
 vn mot, ce nouveau Capitaine se tient  
 dans vne grauité qui ne sent rien de son  
 barbare.

Bref cet homme pourſuiuant ſon discours adreſſe ſa parole aux principaux des diuerſes nations, & touchant les preſens qui leur ſont deſtinez & poſez en vn lieu eminent, il leur dit nommant les Capitaines les vns après les autres, Vn tel, ce collier de porcelaine fera entendre à voſtre nation qu'il ya vn Capitaine dans Tadouſſac, & que Etouait eſt reſuſeité. Monſtrant vn paquet de Caſtors, il dit à vn autre, Ce preſent qui vous eſt deſtiné publiera dans voſtre païs que nous auons vn Chef, & que la mort n'a point exterminé le nom d'Etouait. Ce Heraut toucha autât de preſens qu'il y auoit de Chefs de diuerſes nations; mais remarquez qu'ils n'eſtoiēt pas tous égaux, les vns eſtoiēt plus riches que les autres, comme il y a des nations plus ou moins eſtimées parmy eux. Le discours acheué le Heraut s'asſit cōme pour ſe reposer, & vn autre officier prit ces beaux dons & les distribua ſelon qu'ils auoient eſté deſtinez. Cela fait, le Heraut reprend la parole, Reſioüiſſons nous, la premiere action de noſtre Capitaine eſt de nous inuiter tous au feſtin, & en diſât

cela il leur monstre les chaudières remplies de bled d'Inde, de pruneaux & de raisins. On semet à chanter & à danser, chacun selō la coustume de sa nation, les Capitaines finissant leurs chansons, disent vn petit mot à la loüange de celuy qu'on viēt de resusciter; l'vn s'ecrie, Prenons courage, ce braue homme sauuera le païs; l'autre adioûte, que sa liberalité bannira la pauureté & fera viure longtemps ceux qui seront sous sa conduite. Resioüillez vous ieunes gens, chantoit vn autre, vous auez vn braue Capitaine qui vous enseignera à dompter nos ennemis. Le Perese trouuant en cette ceremonie fut honoré d'vn present aussi bien que les autres, c'est pourquoy il voulut dire son petit mot. C'est maintenant, fit-il, que Iesus-Christ sera honoré dans Tadoussac, & qu'il sera reconnu dās ces vastes forests, puisque le Capitaine est Chrestien, & qu'il fait plus d'estat de sa Foy que de sa vie: il poursuiuit son discours qui fut escouré avec vn grand silence & avec vne approbation de toute l'assistance.

Le Capitaine qui iusques alors n'a-

254 *Relation de la Nouvelle France,*  
uoit point ouuert la bouche que pour y  
mettre son Calumet ou son petunoir,  
qui sert d'entretien & de contenance  
aux sauuages, dit à toutes les natiōs qui  
estoiēt là presentes: Le ne suis pas digne  
de l'honneur que vous me faites; ie ne  
meritois pas le nom d'vn homme qui ne  
deuoit pas mourir, d'vn homme que  
vous aymiez tant, & que vous honoriez  
d'vn si grand respect. Cet homme auoit  
deux conditions qui me manquent, il  
estoit libetal & tout plein d'esprit & de  
éouduite, vous me donnez cette se-  
conde qualité par vos bons cōseils, & ie  
m'efforceray de trouuer la premiere par  
mon industrie: si celuy qui a tout fait  
me donne quelque chose ie vous assu-  
re qu'il fera plus à vous qu'à moy. Ces  
quatre paroles estant prononcées on  
commence le festin, on fait entrer les  
femmes & les filles, on danse, on se ré-  
jouit, on mange, tout se passe sans debat,  
sans dispute, sans insolence. Pour con-  
clusiō vn vieux Capitaine enfoncé dans  
les montagnes du Nort, qui paroissoit à  
Tadoussac pour la premiere fois, animā  
s'parole fit cette petite harangue. La

faim & la misere a tué vne partie de mes gens dans les grands froids où nous habitons, mais nous ne craindrons plus doresnauant, le Capitaine Etouait va bannir tous nos malheurs par ses liberalitez. Il porte les marques de ses bontez (il monstroit le collier qu'on luy auoit donné,) ie le feray voir à ceux qui sont eschapez de la mort pour leur donner enuie de se venir ranger sous vn si braue Capitaine. Puissiez vous viure longues années, braue Capitaine, puissiez vous conseruer ceux qui sont sous vostre conduite.

Cette harangue finie chacun se retire en son quartier, & ce Capitaine resuscité voulant commencer sa charge fit venir à soy les principaux de sa nation & quelques pauures vesues, & sur l'heure mesme leur donne ce qu'il auoit de meilleur en sa cabane. A l'vn il donne vne couverture, à l'autre vne robe de Castor, à celui-cy vn Calumet, à ces autres vn sac de bled d'Inde, aux pauures femmes quelques peaux de Castor pour se faire des robes. Il donna à quelques guerriers son épée, son poignart & son pistolet, &

256 *Rel. de la N. F. es an. 1643. & 1644*  
puis les congedia avec ces trois mots :  
Tandis que ie viuray ie vous assisteray  
& vous aideray de tout mon pouuoir.  
Voila les reuenus des charges des Sei-  
gneurs & des principautez des sauua-  
ges.

**F I N.**

RELATION

DE CE QUI S'EST PASSE'

DANS LE PAYS

DES HVRONS,

PAYS DE LA

NOUVELLE FRANCE.



I  
I



L'an  
La j  
main  
les v  
cette  
nuë a  
depa  
fente  
tres-

De Ke



AV REVEREND PERE  
IEAN FILLEAV,  
PROVINCIAL DE LA  
Compagnie de I E S V S, en la  
Prouince de France.



ON REVEREND PERE,

*La premiere coppie de la Relation de nos Peres des Hurons de l'an passé, ayant esté surpris par les Iroquois, La seconde me vint trop tard entre les mains, pour l'envoyer à vostre Reuerence, les vaisseaux estant desia partis: ie l'envoye cette année, avec une nouvelle Lettre venüe de leur part, touchant ce qui s'est passé depuis de leurs affaires en general: La presente n'estant à autre fin, ie me recommande tres-humblement à sés SS. SS. & prieres,*

De V. R.

De Kebec, ce 1. de septembre, 1644.

Tres-humble, & tres-obeyffant  
seruiteur en N. Seigneur.  
BARTHELEMY VIMONT.

ã ij

---

T A B L E.  
DES CHAPITRES  
CONTENVS EN  
cette Relation.

- Chapitre I.  *E l'estat du Pays,*  
4.
- Chap. II.  *De la Maison &  
mission de Sainte  
Marie,* 23.
- Chap. III. *De la Mission de la Conception  
aux Atinniauentan,* 35.
- Chap. IV. *De la Mission de Saint Ioseph  
aux Atingueennonniak,* 67.
- Chap. V. *De la Mission de Saint Michel  
aux Tahontaenrat,* 93.
- Chap. VI. *De la Mission des Anges aux  
Atigendaronk ou Nation neutre,* 110.
- Chap. VII. *De la Mission de Saint Iean  
Baptiste aux Arendaronnons,* 116.
- Chap. VIII. *De la Mission de Sainte Eli-  
zabeth aux Algonquins Atonitraturon-  
nons,* 121.
- Chap. IX. *De la Mission du Saint Esprit  
aux Algonquins Nipissiriniens,* 128.



# RELATION

DE CE QUI S'EST PASSE'  
de plus remarquable en la Mis-  
sion des Peres de la Compagnie  
de IESVS,

AVX HVRONS

PAIS DE LA NOUVELLE FRANCE :

Depuis le mois de Iuin de l'année 1642.  
iusqu'au mois de Iuin de l'année 1643.

*Adressée au R. P. Iean Filleau Provincial de  
la Compagnie de IESVS en la Province  
de France.*



ON REVEREND PERE,  
La premiere piece qui l'an  
passé nous vint de France, fut  
le tableau d'un Crucifix, qui  
nous donna en mesme temps ces deux

2 *Relation de ce qui s'est passé*

pensées, que nous deuions nous disposer & nostre Eglise à quelque Croix plus pesante qu'à l'ordinaire, & en suite qu'il falloit esperer que le sang du Sauueur du monde répandu pour ces barbares aussi bien que pour nous, leur seroit plus abondamment appliqué. En vn mot que nos croix iointes à celle de Iesus-Christ auanceroient le salut de ces peuples. La suite de certe Relation fera voir à V. R. que nos pensées n'estoient pas beaucoup éloignées des desseins de Dieu; qu'en effet il nous a éprouué, qu'il nous a ravy ce qui paroissoit icy haut de plus florissant pour la foy, que nos meilleurs Chrestiens sont morts, les vns de maladie, les autres massacrez par les ennemis; & que ce qui estoit de plus choisi a éprouué la cruauté des Itoquois, avec le P. Isaac Iogues & deux autres de nos François. Mais aussi V. R. y verra en mesme temps que Dieu a tiré nos auantages de nos pertes, que nostre Eglise y est accreüe & en nombre & en sainteté: que plusieurs Capitaines & gens d'autorité ont pris le party de la Foy: que le feu est aux quatre coins du pais, & que le Christia-

*aux Hurons, és an. 1642. & 1643.* 3  
nisme y trouue plus d'honneur & plus  
de respect que iamais. Je prie nostre Sei-  
gneur de ne nous pas épargner ces croix,  
de nous en enuoyer quantité de sembla-  
bles, & nous éprouuer iusqu'au sang,  
pourueu qu'il n'en tire pas moins sa glô-  
re, & que nos vies consommées en son  
sainct seruice aillent tousiours luy aug-  
mentant ce Royaume des cœurs qu'il  
s'est acquis par le merite de son sang. Ce  
sont les desirs de tous nos Peres qui sont  
icy, & à quoy nous auons besoin des  
prieres de toute la France. Nous sup-  
plions V. R. de nous les procurer, & d'y  
ioindre plus particulièrement les sien-  
nes & ses SS. SS.

De V. R.

*Tres-humble & obeissant  
seruiteur en nostre Seigneur*  
HIÉROSME LALEMANT.

*Des Hurons ce 21.  
de Septembre 1643.*

---

*De l'estat du païs.*

## CHAPITRE PREMIER.

**L**E fleau de la guerre qui cy deuant a emporté bon nombre de ces peuples, a continué si fortement depuis vn an, qu'on peut dire que ce païs n'est qu'une image de massacres.

A peine auois-je terminé la precedente Relation, qu'une troupe de barbares Iroquois ayant surpris vne de nos bourgades frontieres, n'y pardonna à aucun sexe, non pas mesme aux enfans, & reduisit le tout en feu, à la reserue d'une vingtaine de personnes, qui trouuant iour au milieu de ces flammes, & des fleches ennemies, nous vint apprendre en mesme temps leur ruine, que la venue de cet orage qui disparut auant le leuer du soleil. C'estoit le bourg le plus impie & le plus reuolté contre les veritez de la foy de toutes ces contrées, & qui plus d'une fois auoit dit aux Peres qui les alloient instruire, que si tant est qu'il y eut vn Dieu vangeur des crimes, ils le dé-

aux Hurons, és an. 1642. & 1643. s  
fioient de leur faire sentir son courroux,  
& qu'à moins que cela ils refusoient de  
reconoistre son pouuoir.

Quasi en mesme temps nos Hurons  
partoient en armée pour aller au rencon-  
tre de quelque autre troupe ennemie. Ils  
consultent vn fameux Magicien pour  
receuoir ses ordres. Ce supost de Satan se  
fait bastir vn tabernacle tenebreux de  
deux ou trois pieds de hauteur & autant  
de largeur, le remplit de cailloux enflam-  
mez de feu, & se iettant au milieu de cet-  
te fournaise, commande qu'on l'y tien-  
ne enfermé iusqu'à ce que son Demon  
luy ayt donné responce. Il chante ou  
plustost heurle là dedans, comme vne  
ame damnée, toute l'armée Huronne  
dansant autour de luy, & rendant l'echo  
de sa voix afin qu'elle soit entenduë ius-  
qu'au plus profond des Enfers. En fin le  
magicien change de ton, & s'escrie d'vn  
accent tout remply de ioye, Victoire! vi-  
ctoire! ie voy les ennemis qui viennent  
à nous du costé du midy, ie les voy qui  
prennent la fuite, ie vous voy tous mes  
camarades qui les prenez captifs. A ce  
mot vn chacun se prepare & cherche

6 *Relation de ce qui s'est passé*

plus ardemment des cordes pour lier l'ennemy, que des armes pour le combattre. Iamais ce magicien ne parla plus assurement, iamais on ne rendit plus volontiers à son Demon les hommages qu'il desiroit, & iamais les infideles ne triompherent avec plus d'insolence qu'à ce iour, que leur impieté l'emportoit au-dessus de la foy de quelques bons Chrestiens qui les auoient repris d'auoir recours à des Demons impuisans de les assister. Ils partent au mesme moment, & courent du costé du midy, suiuant l'aduis du magicien.

Les seuls Chrestiens s'arrestent longtemps sans parler ne pouuans se resoudre d'obeyr à vn conducteur si impie. Enfin l'vn d'eux des plus feruens s'adresse à Dieu au milieu de ces crys de victoire. Mon Seigneur, luy dit-il, il s'agit icy de vostre honneur, c'est vous seul qui estes le maistre de nos vies, & qui di spondez des victoires. si les promesses du Demon se trouuent veritables, luy seul en tirera sa gloire, & vostre nom en sera blasphemé. Je vous offre ma vie pour estre tué de l'ennemy plustost que de me voir victo-

*aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 7*  
rieux en ceste façon. Après cela il s'adres-  
se aux autres Chrestiens, & quoy que le  
plus ieune de la troupe son zele luy fait  
prendre l'authorité de leur parler. Mes  
freres, leur dit-il, nous pecherions de  
suiure la route qu'a monstré le Demon,  
tirons plustost vers l'occident d'où plus  
souuent les ennemis abordent: si Dieu  
nous veut fauoriser, le diable n'aura  
point de part à sa gloire: si nos camara-  
des infideles ont le succez qu'ils se pro-  
mettent, renouçons y tous de bon cœur,  
plustost que de rien deuoir à leur impie-  
té. Aussi tost il est obey, les infideles sui-  
uant leur route d'vn costé, les Chrestiens  
vont de l'autre.

Je ne scay si Dieu eut égard aux prio-  
res de ce ieune Chrestien: quoy qu'il en  
soit, sans qu'il luy en coustast la vie, les  
Infideles & leur Demon se trouuerent  
confus: ils rencontrerent en effet l'enne-  
my, mais ils n'en tuerent pas vn seul, la  
perte entiere ayant esté de leur costé, &  
la peur les ayant tellemēt faisi, que quoy  
qu'ils fussent six fois en plus grand nom-  
bre toute l'armée se dissipa, & là se ter-  
minerent les desseins de leur guerre.

8 *Relation de ce qui s'est passé*

En suite de cela tout le long de l'esté ce n'estoient rien que nouveaux bruits de massacres arriuez l'vn sur l'autre iusqu'au cœur du pays, & proche des bourgades plus esloignées de l'ennemy, sans que iamais on n'ait pû prendre que deux de ces Auanturiers, qui s'estant aduancez trop indiscretement furent surpris dans leurs embuches. Ce furent des victimes destinées pour le feu, & vn obiet de la cruauté naturelle à toutes ces Nations barbares; mais c'estoient des ames destinées pour le Paradis. Ils n'eurent pas plustost entendu les paroles des Peres qui y coururent pour les instruire, qu'ils se rendirent aux veritez de nostre foy, receurent le Baptesme, & chantoient dans le plus fort de leurs supplices qu'ils seroiēt heureux dans le Ciel: mais plus cruelle en deuenoit la rage des Hurons infideles, qui n'ayant pû empescher leur bonheur, quelque opposition qu'ils y eussent apporté, vouloient leur faire souffrir en cette vie vne image des peines que souuent on leur dit qu'endurent les Ames en enfer.

Sur la fin de l'esté nous receûmes enfin

*aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 9*  
la nouvelle du malheur arriué dessus la  
riuiere en la défaite & en la prise de  
quelques yns de nos François, & d'une  
flore des Chrestiés plus choisis que nous  
cussions dans les Hurons; qui reuenans  
des Trois riuieres tomberét dans les em-  
bouches d'une troupe Iroquoise, ainsi  
qu'on l'aura pû apprédre comme ie croy,  
par la Relation de l'an passé enuoyée de  
Kébec. Crainte d'vser maintenant de re-  
dites ie ne parleray point de ce desastre,  
seulement ie diray que la perte des per-  
sonnes qui y demorerent a esté le coup  
le plus sensible qui iusqu'icy soit arriué  
au Christianisme des Hurons.

Nous auons passé enuiron l'espace d'un  
an dans l'incertitude des choses qui leur  
pourroient estre arriuées, dans la crainte  
que ces barbares n'eussent exercé dessus  
eux la cruauté de leurs supplices; dans les  
desirs, d'en-sçauoir les particularitez & les  
choses qui auroient rendu leurs souffran-  
ces plus precieuses aux yeux de Dieu;  
Enfin dans les esperances que quelqu'un  
d'eux à qui on auroit pû donner la vie,  
s'eschapant de sa captiuité, nous en ap-  
porteroit des nouvelles assurées, qui

nous feroient benir la bonté de Dieu dedans toutes nos pertes. Ces attentes n'ont pas esté sans leur effet, le plus fidele & le meilleur de nos Chrestiens Ioseph Taondechoren ayant trouué moyen de s'eschaper des mains de l'ennemy, & estant enfin arriué icy aux Hurons au commencement du mois d'Aoust, vn an après sa prise: qui dans le recit qu'il nous a fait des choses dont il a esté tesmoing plus qu'oculaire, nous a fait reconnoistre que Dieu tire le bien du mal, & que sa diuine prouidence va disposant également & les biens & les maux pour le salut & la gloire de ses Esleus.

Le iour auant leur prise, comme preuoyans leur malheur, si toutefois il le faut ainsi appeller, ils s'estoient confessez, & auoient tenu vn Conseil exprés pour s'animer les vns les autres. He quoy, mes freres, auoit dit le plus anciẽ de tous, y auroit-il quelqu'vn de nous qui desistast de croire en Dieu quãd bien il se verroit brullé des ennemis: nous auons embrassé la foy pour estre heureux là haut au Ciel, & non pas icy bas en terre. Tous promettoient d'estre fideles à

*aux Hurons, és an. 1642. & 1643. ii*  
Dieu: l'un disoit que la pensée du Para-  
dis adoueroit ses peines; vn autre adiou-  
stoit à cela que ces tisons ardens, & ces  
haches enflâmées de feu qu'on luy appli-  
queroit sur le corps, luy renouelleroiēt  
la memoire du feu d'enfer qui brusle à ia-  
mais les pecheurs. Eustache Ahatstari  
ce Capitaine Neophyte & la terreur des  
ennemis, dont l'an passé ie parlay dans  
la Relation, ayant pris la parole, Mes  
freres, leur dit-il, si ie tombe entre les  
mains des Iroquois, ie ne puis esperer de  
vie, mais auant que mourir ie leur de-  
manderay ce que viennent apporter les  
Europeans en leur terre, des haches, des  
chaudieres, des couuertes, des arque-  
buses, voila tout: ie leur diray qu'on  
ne les ayme pas, qu'on leur cache la plus  
precieuse marchandise que les François  
nous donnent sans la vendre: qu'on nous  
vient annoncer vne vie eternelle, vn  
Dieu qui a tout fait, vn feu qui est sous  
terre preparé pour tous ceux qui ne  
l'honorēt pas, vn lieu de bon-heur dans  
le Ciel, vn seiour immortel de nos Ames  
& de nos corps qui resusciteront im-  
passibles. Après cela ie leur diray que

12 *Relation de ce qui s'est passé*

c'est là ma consolation ; qu'ils exercent sur moy toutes leurs cruaucez ; qu'ils pourrôt à force de supplices arracher l'ame de mon corps, mais non pas cette esperance de mon cœur, qu'après ma mort ie seray bien-heureux. C'est ainsi que ie les prescheray lors qu'ils me brusleront. Après cela il s'adresse à Charles Tsondatiau ; Mon frere, luy dit-il, si Dieu permet que ie sois pris des ennemis, & que toy tu t'eschapes, estant arriué au pays va trouuer de ma part mes freres & mes parens ; tu leur diras que s'ils ont de l'amour pour moy, & encore plus pour eux mesmes, ils embrassent la Foy, ils adorent cette diuine Maiesté qui est inuisible à nos yeux, mais qui se fait sentir dans le plus profond de nos ames, lors que nous ne refusons pas ses lumieres, & que nous soumettons nos volontez à ses commandemens. Dy leur que ie suis conuaincu des veritez de nostre foy, & que pour vn iamaïs nous ferôs separez d'ensemble s'ils ne fauient le party de Dieu ; que luy seul est mon esperance, & qu'en quelque lieu que ie sois ie veux viure & mourir en luy.

P  
P  
en  
tr  
re  
co  
gra  
d'  
mo  
tes  
aua  
fit p  
les  
Die  
L  
des p  
geoi  
pou  
mes  
Au m  
mom  
son P  
pas en  
la det  
liberr  
que c

*aux Hurons, es an. 1642. & 1643. 13*

Le lendemain ce bon courage n'eut pas plustost veu l'ennemy, qu'il se mit en prieres, & parmy les crys du combat on entendit sa voix qui surmontoit les autres; Grand Dieu c'est à vous seul que j'ay recours. Il fut pris le premier de tous comme il s'estoit plus auancé, mais ce grand Dieu qu'il inuoquoit l'a secouru d'une façon bien plus aymable, car il mourut en bon Chrestien, & parmy toutes les cruauitez qu'il souffrit du depuis auant son dernier supplice, iamais il ne fit paroistre qu'un courage plus fort que les tourmens, & digne des enfans de Dieu.

Le P. Isaac Iogues fut aussi pris tout des premiers, comme en effet il ne songeoit pas à se sauuer soy mesme, mais à pouuoir au salut de tant de pauures ames, pour lesquelles Dieu le reseruoit. Au moins ce fut là sa premiere pensée au moment que parut l'ennemy, de baptiser son Pilote, qui seul de ce canot n'estoit pas encore Chrestien. Cette action est la derniere qu'il ayt fait estant encore en liberté, mais Dieu l'a tellement benie, que ce bon Neophyte qui du depuis se

14 *Relation de ce qui s'est passé*  
sauua du peril , ne peut comprendre  
l'excez de cette charité , il la raconte à  
tout le monde , il se console , & benit  
Dieu de l'auoir appellé en l'Eglise par  
vne voye que iamais il n'eust esperé ; il ne  
peut oublier ce iour , il s'en confirme  
dans la foy , & excite les autres à croire  
par ce motif de charité ; Il faut , dit-il ,  
que ces gens qui nous viennent instrui-  
re ne doutent aucunement des veritez  
qu'ils nous enseignent , il faut bien  
que Dieu seul soit leur vnique re-  
compense , Ondesonk ( c'est le nom qu'a-  
uoit icy dans les Hurons le P. Iogues )  
s'oublia de soy mesme à la veüe du dan-  
ger , il ne pensa qu'à moy , & me parla de  
me faire Chrestien. Les balles d'arque-  
buse frisoient nos oreilles , la mort étoit  
deuât nos yeux , il songeoit à me baptiser ,  
non pas à se sauuer : c'est qu'il m'aimoit  
plus que soy mesme , & qu'il ne craignoit  
pas la mort , pensant que si ie mourrois  
sans baptesme i'estois perdu pour vn ia-  
mais.

Ce Chrestien baptisé au milieu des  
alarmes , & à la veüe de mille cruautéz  
ineuitables à celuy qui l'enfermoient en le-

fu  
m  
na  
ste  
qu  
to  
du  
s'y  
de  
hon  
pon  
qu'i  
des  
bare  
M  
vit e  
ils ve  
leur  
vous  
qui n  
quitt  
tout ,  
person  
qu'vn  
bon a  
bien q  
bouch

*aux Hurons, es an. 1642. & 1643.* 15  
Ius-Christ, a du depuis icy receu les cere-  
monies du baptesme & le nom de Ber-  
nard, que Monsieur de Montmagny no-  
stre Gouverneur luy auoit destiné, lors  
qu'échapé des mains des Iroquois, & re-  
tournant icy il se trouua à la benediction  
du fort de Richelieu, & à la Messe qui  
s'y celebra pour la premiere fois le iour  
de S. Bernard. Son surnom est Atieron-  
honk, il s'est du depuis tellement com-  
porté, que nous voyons en sa personne  
qu'il n'appartient qu'à la charité de faire  
des miracles, d'un infidele & d'un bar-  
bare un excellent Chrestien.

Mais reuenons au Pere, lors qu'il se  
vit entre les mains de l'ennemy, comme  
ils vouloiēt le lier à leur ordinaire. Non,  
leur dit-il, ces François & Hurons que  
vous auez pris avec moy sont les liens  
qui me tiendront vostre captif, ie ne les  
quitteray qu'à la mort, ie les suivray par  
tout, & tenez vous tout assurez de ma  
personne, tandis qu'il en restera quel-  
qu'un d'eux parmy vous. Il le dit de si  
bon accent à ces barbares, qu'ils virent  
bien qu'il parloit plus de cœur que de  
bouche, & ainsi ils se contenterent pour

15 *Relation de ce qui s'est passé*

lors de le bâtonner puissamment, & luy arracher quelques ongles des mains, puis le laisserent en liberté. Mais ses pas, ses mouuemens & ses pensées estoient toutes pour ces pauüres Hurons captifs: Il ne songea qu'à leur salut, & Dieu donna tant de benediction à vn zele si saint & si actif au milieu des souffrances, que dès ce premier iour de sa captiuité il baptisa quatorze Hurons, dont vn mourut à l'heure mesme entre ses mains ayant esté blessé à mort en ce rencontre; il confessa les autres qui estoient desia Chrestiens, & les anima tous à souffrir genereusement & pour Dieu les cruantez qui leur estoient inéuitables, n'y en ayant aucun qui ne s'estimast heureux dans son malheur, de voir vn homme qui auoit si tost enleué tous leurs cœurs, & leur rendoit le chemin du Ciel si court & si facile.

Le Pere alloit tousiours continuant ces exercices de charité, & ce d'autant plus ardemment qu'il sçauoit bien que le temps s'approchoit des plus grandes souffrances. En effet après enuiron six ou sept iournées de chemin ils firent ren-

*aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 17*  
contre d'une troupe de trois cens guerriers Iroquois, qui dépouillerēt nos François, & exercèrent mille cruautez en leur endroit, & dessus les Hurons. On leur arrache à tous les ongles, on coupe aux vns les doigts, on transperce aux autres les mains, & pour tirer le sang on leur applique sur leurs playes des tisons & des torches ardentes, des pierres toutes rouges de feu; on leur scie les bras avec des cordes qu'on leur fait entrer jusques aux os. On leur decoupe les cuisses à coups de cousteaux & d'espées. Enfin il n'y eut pas vn qui ne receust quasi autant de coups qu'il y auoit là d'Iroquois, à la reserve de deux ieunes enfans & d'une ieune fille qui reuenoit du Seminaire des Ursulines de Kebec, qui ne furent point offensez. Ce fut là le premier traitement de ces pauures captifs, qui tousiours animez par le Pere benissoient Dieu dans leurs souffrances, & se preparoient à quelque chose de plus cruel.

Trois iours après ils arriuerent aux bourgades ennemies, où on se comporta avec tant de rage en leur endroit, qu'il n'y eut aucune partie de leurs corps qui

18 *Relation de ce qui s'est passé*  
ne fut offensée. Ces barbares firent mar-  
cher nos François les premiers, afin qu'ils  
receussent les premières décharges. En  
suite on les fit monter tous nuds sur vn  
échaffaut préparé qui estoit à l'entrée du  
Bourg: ils y demeurèrent depuis le ma-  
tin iusques au soir; & pour commencer  
ce ieu de cruauté, vn vieillard fameux  
magicien parmy ces nations Iroquoises,  
qui leur a promis depuis plusieurs années  
qu'elles se rendroient victorieuses de tous  
leurs ennemis, monta tout le premier sur  
ce theatre. C'est, dit-il, les François que  
j'ay pour ennemis, les Hurons ne meri-  
tent pas ma colere, j'ay de la compassion  
pour eux, & en disant cela il bastonne ru-  
dement nos François les vns après les au-  
tres: puis ordonne à vne femme de mon-  
ter, & de couper le pouce au Pere: car  
c'est icy celuy que ie hais le plus, adioûta-  
t-il. Après cela vn tourment succede à vn  
autre, & toute la iournée ne fut qu'un  
spectacle de cruauté. Le lendemain il  
falut recommencer tout de nouveau,  
mais j'ay horreur de parcourir tous ces  
tourmens, quoy qu'ils soient plus horri-  
bles à souffrir que non pas à écrire. Il

aux Hurons, es an. 1642. & 1643. 19  
suffit pour nous consoler, de sçauoir que  
Dieu anima tellement le Pere d'un cou-  
rage tout à fait heroique, qu'au lieu de  
se plaindre dans le plus fort de ces bar-  
bares cruautéz, il eleuoit les yeux au  
Ciel, d'où il attendoit son secours, of-  
frant luy mesme sans resistance aucune  
les parties de son corps, sur lesquelles ces  
bourreaux vouloient décharger la rage  
de leur cœur, & iamais ils ne purent ri-  
rer de sa bouche aucun cry, comme s'il  
eust esté insensible à toutes ces souf-  
frances.

Enfin on resolut de ne le faire pas mou-  
rir, on luy donna la vie aussi bien qu'aux  
deux autres François, & à la plupart de  
tous ces bons Chrestiens Hurons. Il n'y  
eut qu'Eustache Ahatistari qui fut brû-  
lé & mis à mort, & avec luy vn sien ne-  
ueu, qui depuis son Baptisme n'auoit  
point quasi eu d'autres paroles en bou-  
che, mesme dedans ses chansons, sinon  
qu'il alloit estre heureux dans le Ciel.  
C'estoit vn ieune homme des plus ac-  
complis qui fust icy dans les Hurons, &  
qui ayant tousiours fait promesse à son  
oncle de l'accompagner dans les plus

20 *Relation de ce qui s'est passé*

forts dangers de la guerre, ne pouuoit mieux le suiure que iusques dans le Ciel, qui ne pouuoit long-temps luy estre differé, ayant trouué si proche de sa mort vn si heureux Baptesme.

En mesme temps que le Pere arriua aux bourgades ennemies, il trouua moyen de baptiser quatre autres Hurons captifs, qui auoient esté pris le mesme iour que luy, mais à soixants lieues plus haut dans la riuiere, dont l'vn fut bien tost bruslé, après auoir receu les eaux du saint Baptesme.

Du depuis le Pere a cultivé courageusement cette vigne qu'il auoit arrosée de son sang au point de sa naissance, & qui dans ce tēps d'orages & de tempestes ne semble pas pouuoir croistre dans l'esprit de la foy, que parmy les souffrances de sa captiuité. C'estoit à ces bons Chrestiens vne affliction bien sensible de voir leur bon Pere dans les miseres & les incommoditez tout le lōg d'vn Hyuer tres-fascheux, qui n'auoit pour tout habit qu'vn morceau d'vne couuerture, qui à peine luy couuroit la moitié du corps, & que le feu de sa charité obligeoit au plus fort des plus

aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 21  
grandes froidures de se traifner de bourg  
en bourg, pour y visiter les enfans qu'il  
auoit enfanté en nostre Seigneur. Mais  
aussi il faut confesser, nous adiouste Io-  
seph Taondechoren, que ses discours  
animez de cette charité, au milieu de tou-  
tes ces souffrances enflammoient tous les  
cœurs, & leur faisoit priser le bon-heur  
qu'ils possedoient dans leur captiuité,  
que Dieu leur eust donné vn homme qui  
leur seruoit & de pere & de mere, de con-  
solateur & de tout, en vn lieu où toute  
consolation leur manquoit, sinon celle  
que Dieu leur donnoit par sa bouche. Il  
alloit souuent les confesser & les instrui-  
re, en vn mot il faisoit l'office d'Apostre,  
& pouuoit dire après S. Paul, *Verbum Dei  
non est alligatum, ideo omnia sustineo propter  
electos.* La parole de Dieu ne peut estre  
captiue, & ie souffre tout pour le salut  
des ames predestinées, que Dieu a choi-  
sies & mises en liberté par mon moyen au  
milieu de mes liens & de leurs chaisnes.

Nous ne sçauons pas où tout cela abou-  
tira, & iusqu'où ces barbares luy permet-  
tront de viure, seulement sçauons nous  
qu'il attend la mort de iour en iour &

22. *Relation de ce qui s'est passé*  
d'heure en heure, & que tandis qu'il luy  
restera vn brin de vie il l'employera pour  
l'auancement de la gloire de Dieu, &  
fera vne Mission plus glorieuse que la  
nostre au milieu de nos plus cruels enne-  
mis, puis qu'elle y est plus remplie de  
croix & herissée d'espines. *Sugit mel de pe-  
tra, oleumque de saxo durissimo.* Il n'appar-  
tient qu'au grand Maistre que nous ser-  
uons de tirer des amertumes la douceur,  
& de fléchir les cœurs plus endurcis que  
la pierre & le diamant.

L'obmets des choses bien considerables  
qui sont arriüées à cette Eglise souffran-  
te dans la seruitude des Iroquois. Je ne  
parle point aussi de la mort d'vn de ces  
deux François qui furent pris captifs avec  
le Pere, & lequel fut tué sur la fin de l'Au-  
tomne par la passion d'vn particulier Iro-  
quois; Je crains de repeter icy ce qui en  
auroit esté dit dans la Relation de Ke-  
bec, & me reserue à l'an prochain à en  
rapporter dauantage, n'ayant pas le tēps  
maintenant de le faire, & toutefois y  
ayāt quantité de choses qui meritent de  
n'estre pas obmises, puis qu'elles sont à la  
gloire de Dieu.

*De la Maison & Mission de sainte  
Marie.*

CHAPITRE II.

**Q**VOY que cette Maison ne soit pas la demeure ordinaire des Peres de nostre Compagnie qui sont icy dans les Hurons, c'est toutefois le lieu où ils se rendent de fois à autres après le travail des Missions, dans lequel autrement on ne pourroit pas subsister.

Le secours que l'an passé nous demandions de Kebec & de France, non seulement nous a manqué, mais de quatorze que nous estions, le P. Isaac Jogues & le P. Charles Raimbaut estans descendus à Kebec, & le premier estant tombé entre les mains des ennemis, le second ayant esté emporté d'une maladie naturelle, nostre nombre s'est veü reduit à douze; dont dix ont trouué leur employ dans les Missions Huronnes, & Algonquines, & ainsi le soin de la Maison est demeuré en partage à deux seuls qui restoient, au P. François le Mercier, & au P. Pierre Chastelain.

Cette Maison n'estant pas seulement pour receuoir les nostres, mais estant vn abord continuel de toutes les nations voisines, & plus encore des Chrestiens qui y viennent de toutes parts pour diuerses necessitez, mesme pour y mourir avec plus de repos d'esprit, & dans les veritables sentimens de la Foy; nous nous sommes veus obligez d'y faire vn hospital pour les malades, vn cemetiere pour les morts, vne Eglise pour les deuotions du public, vne retraire pour les pelerins, enfin vn lieu plus separé, où les infideles qui n'y sont admis que de iour au passage, y puissent tousiours receuoir quelque bon mot pour leur salut; il faut en ces pays plus qu'en aucun lieu de la terre, se rendre tout à tous, pour les gagner à Iesus-Christ.

Cet hospital est tellement separé de nostre demeure, que non seulement les hommes & enfans, mais les femmes y peuuent estre admises; Dieu nous ayant donné quelques bons domestiques capables de les secourir en leurs maladies, en mesme temps que nous les assistons pour le bien de leur ame. Si ce soing est

*aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 25*  
fuiet à des peines, les fruiets nous en ont  
esté si sensibles, que nous souhaiterions  
vn nombre de malades encore plus grand  
que nous n'auons eü, le trauail deüt-il  
croistre au centuple. Cette Maison est  
vrayement la maison de Dieu, & non  
pas des infirmes, disoit vn sauuage Chre-  
stien nommé Thomas Sagenhari du  
bourg de S. Ioseph, iamais ie n'auois re-  
connü que la maladie fust vn bien, &  
maintenant ie la prefere à la santé, les  
dons du Ciel me sont venus avec mon  
mal, & c'est icy que Dieu me fait con-  
noistre, que luy seul est capable de con-  
tenter tous nos desirs. Je ne souhaite pas  
la vie, qui me retarde la possession des  
grands biens que la Foy me fait esperer;  
ie ne recherche pas la mort, car celuy  
seul qui est le Maistre & de nos corps &  
de nos ames doit disposer de ce qui est à  
luy: mais quand il luy plaira m'appeller  
de ce monde, il m'est aduis que ie suis  
prest d'obeir à ses volontez.

Dieu alloit disposant ce Chrestien non  
pas à mourir en nostre Maison, où il fut  
l'espace d'vn mois, mais à vne mort  
moins preueüe, qui le trouua preparé

26 *Relation de ce qui s'est passé*

pour le Ciel peu de iours après. Ils estoient  
allez environ quarante personnes cueillir  
quelques herbes sauvages dont ils font  
vne espece de fil à rets qui leur sert pour  
la pesche. La nuit dans le plus fort de  
leur sommeil, vne vingtaine d'Iroquois  
se vient jeter sur eux, en massacre les  
vns, prend les autres captifs, quelque  
nombre s'estant sauvé plus heureusement  
à la fuite. Nostre Chrestien tomba des  
premiers sous la hache de l'ennemy. Il  
ne preuvoit pas sa mort, mais il n'eust  
pû s'y disposer plus saintement. Allant en  
ce lieu il ne parloit par le chemin que des  
biens qu'apporte la Foy à vn cœur qui  
l'embrasse; il exhortoit ses camarades à  
se rendre Chrestiens, afin leur disoit-il  
que nous allions de compagnie au Ciel.  
Tout le soir, & vne partie de la nuit ac-  
commodant sa chanure il offroit son tra-  
vail à nostre Seigneur avec tant de fer-  
ueur, que ne pouuant pas retenir cette  
deuotion en soy mesme, sa voix faisoit  
entendre aux infideles les paroles que  
son cœur adressoit à Dieu. Vn Capitaine  
de son bourg qui coucha cette nuit  
près de luy, & se sauua de ce massacre,

*aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 27*

nous a rapporté que le voyât parler si ardemment de Dieu, il luy disoit, Mon amy donne moy ta Foy. Ce bon Chrestien luy sous-rioit sans luy respondre; mais en effet il le fit heritier de ses vertus, & de sa foy incontinant après sa mort; & du depuis ce Capitaine a pris son nom dans le Baptesme, & s'est tellement comporté que nous benissons Dieu de ce que par des voyes esloignées de nos preuoiances, il enrichit en mesme temps, & avec auantage l'Eglise & triomphante & militante des Hurons. Nous deuous parler en son lieu de ce Capitaine nouvellement conuertý nommé Thomas Sandakya des plus considerables de tout ce pays.

Vne femme Chrestienne du bourg de la Conception estant allée visiter ses plus proches parens à douze lieües de nostre Maison, s'y sentit attaquée d'une maladie qui ne sembloit pas dangereuse. Je ne scay d'où luy vint le presentiment de sa mort; quoy qu'il en soit elle se remit en chemin. Je vous quitte, dit-elle à ses parens, parce que ie veux mourir parmy les fideles & proche de mes freres qui por-

28 *Relation de ce qui s'est passé*  
tent les paroles de la vie éternelle. Ils  
m'assistèrent à la mort, & ie desire qu'ils  
ayent soin de ma sepulture: ie resuscite-  
ray avec eux; & ne veux point auoir de  
part avec les os de mes parents defuncts,  
qui ne me feront rien dedans l'éternité.  
Ien'ayme que la Foy & ceux qui sont ay-  
mez de Dieu. Ie le prie qu'il vous esclai-  
te, & qu'après ma mort vous soyez tous  
plus sages que v'us n'estes durât ma vie.  
Si vous voyiez ce que ie voy; mais Dieu  
ne fait pas à tout le monde cette grace. Là  
dessus elle monte en canot, arriue le  
mesme iour au bourg de la Conception,  
& sans s'arrester en sa propre maison, fait  
à pied trois lieues qui luy restent, & vient  
se rendre icy. Dieu seul dresse les pas de  
ses esclaus, & tient leurs cœurs entre ses  
mains. Cette bonne Chrestienne depuis  
son baptesme auoit esté vne des perles de  
cette Eglise, mais plus elle s'approchoit  
de la mort, plus elle deuenoit précieuse.  
Si ie craignois la mort, nous disoit-elle,  
ie ne penferois pas croire vn Paradis qui  
n'attend. Il n'y a rien en terre qui re-  
tienne mon cœur; si i'ay agréé la mort de  
mes enfans dans la pensée qu'ils alloient

dan  
me  
bon  
pui  
Sa  
te n  
gné  
tou  
me  
A  
lors  
foy  
son  
d'vn  
s'éc  
vou  
dan  
esté  
ayez  
ne  
seul  
ioye  
tent  
que  
dan  
plus  
qu'o

*aux Hurons, es an. 1642. & 1643.* 29  
dans le Ciel, pourquoy refuserois-je de  
mourir deuant iouyr d'vn semblable  
bon-heur: ie m'aymerois moins qu'eux,  
puisque ie me voudrois moins de bien.  
Sa patience fut en tout heroique en cer-  
te maladie qui fat longue, & accompa-  
gnée d'excessives douleurs, & elle fit en  
tout paroistre vn courage digne d'vne a-  
me vrayement Chrestienne.

A peine auoit-elle aucun mouuement  
lors que ie luy portay le viatique, mais sa  
foy luy donna des forces, elle sort de  
son lit, se iette à deux genoux en terre, &  
d'vne voix mourante: Icy mon Seigneur,  
s'écria-t'elle, ie croy fermement que c'est  
vous qui venez pour me visiter, ie meurs  
dans cette Foy, & dans le repêrir d'auoir  
esté vn si long-temps sans vous connoistre,  
ayez pitié de moy. Plusieurs des assistans  
ne purent contenir leurs larmes, elle  
seule faisoit paroistre sur son visage la  
ioye que ressentoit son cœur, & les con-  
tenteuents d'vne ame qui ne respireoit  
que le Ciel. Elle tomba le lendemain  
dans vn assoupissement mortel, & n'eut  
plus ny d'yeux, ny d'oreilles, sinon lors  
qu'on luy parloit de prier Dieu, car alors

reuenant à soy, elle prenoit plaisir iusque dans l'agonie d'adorer celuy dont elle iouyt maintenant.

Elle estoit grosse de cinq mois, & c'estoit là nostre vniue regret que la mort d'une si sainte mere prittast son fruit du bon-heur que nous luy souhaitions. Nous fismes vn vœu d'une Neufuaine en l'honneur de sainte Anne, afin qu'elle luy obtinst le Baptême. Il plut à Dieu exaucer nos prieres au point mesme que nous en auions perdu l'esperance. Cet enfant vint au monde, & n'eut de vie qu'environ vn demy-quart d'heure, mais toutefois assez pour le faire viure à iamais dans le Ciel. Nous le nommâmes Ignace en son baptême, la mere suiuit bien tost ce petit Ange, & leurs corps s'accompagnerent iusqu'au tombeau.

Ce fut lors que nous nous vîmes obligez de consacrer vn cemetiere auprès de nostre Eglise, qui deuoit receuoir pour ces premices vn si heureux deposit. L'enterrement fut solemnel, & si remply de deuotion, que les Chrestiens qui estoient accourus chez nous au bruit de cette mort, n'en sortirent que les lar-

*aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 31*  
mes aux yeux & les desirs au cœur de  
viure & de mourir comme elle.

Ce n'est pas tout, cette bonne femme  
a plus fait dans le Ciel pour ses parens  
qu'elle n'auoit fait en terre. Ils ont tous  
desir de la suiure, & desia vne sienne  
sœur, qui gouuerne toute la famille a  
voulu preuenir les autres, & a receu dans  
le baptesme le nom de la defuncte.

En suite de cela les Chrestiens qui sont  
morts, tant au bourg de la Conception  
qu'au bourg de Saint Ioseph à cinq  
lieues de nostre Maison, ont desiré estre  
enterrez chez nous. Et la deuotion des  
viuans a esté si feruente, que les grands  
froids du plus fort de l'hyuer, & la  
hauteur des neiges n'ont pu les empes-  
cher d'apporter dessus leurs espauls vne  
charge qu'ils ne trouuoient qu'ayma-  
ble, dans la pensée qu'ils rendoient ce  
dernier deuoir à des corps qui vn iour  
deuoient resusciter avec eux dans la  
gloire.

De plus tous les Dimanches de l'esté  
de quinze en quinze iours, & les grandes  
festes de l'année ç'a esté vne consolation  
bien sensible de voir arriuer en cette

32. *Relation de ce qui s'est passé*

Maison de dix & douze lieues à la ronde les Chrestiens qui s'y assembloient, souvent pour trois & quatre iours, au moins ceux à qui la force & l'age le permet. C'est alors que se voyant tous d'un esprit ils se parlent au cœur, ils s'animent les vns les autres, ils tiennent des Conseils pour auancer le Christianisme, pour establir la Foy dans leur pays, & y voit Dieu seul adoré. Les sermons ne leur manquent pas, & nous tasehons alors de les mettre dans la pratique de ce qui est de plus saint en l'Eglise: car je puis dire en verité, que iamais ie n'ay veu en France des gens sans lettres plus susceptibles des mysteres de nostre Foy. Ils les penetrent avec tant de viuacité, & en tirent des sentimens si solides des choses du Ciel, que cela seul m'est vne conuiction d'esprit, que Dieu veu estre reconnu au milieu de cette barbarie, qu'il y a ses esleus, & que deussions nous y mourir mille fois, il faut que l'Euangile y soit presché. Et vrayement c'est icy que nous voyons à l'œil, que sa main n'est pas raccourcie, & que des pierres & des cailloux il en tire, selon qu'il luy plaist, des en-

fans

*aux Harons, es an. 1642. & 1643. 35*  
sans d'Abraham, des ames choisies pour  
le Ciel. En vn mot il n'y a point de cœur  
barbare quand la Foy en a pris possession.

De plusieurs qui se sont presentez au  
Baptisme nous en auons differé vn  
grand nombre pour les éprouer dauan-  
tage, & accroistre par ce delay l'estime  
qu'ils doiuent auoir de nos mysteres.  
Ceux qui nous ont parus plus choisis &  
mieux disposez à receuoir le caractere  
des enfans de Dieu; font plus d'vne cen-  
taine. Qui d'vn costé ayant deuant les  
yeux l'exemple & la ferueur des anciens  
Chrestiens; ont beaucoup moins de pei-  
ne de suiure ce qu'ils voyent desia prati-  
qué, & d'ailleurs estant mieux informez  
des veritez de nostre Foy se trouuēt aussi  
plus forts contre les tentatiōs, qui cy de-  
uāt ébranloient les meilleurs courages;  
& ont cause la ruine de plusieurs, qui a-  
uoient assez bien cōmencé. Que puis-je  
rechercher autre chose que le Paradis;  
répondoit vn Catechumene, maintenāt  
excellent Chrestien? Si vous me pro-  
metties vne longue vie ie vous démen-  
tirois publiquement; n'y ayant pas vn  
qui ne sçachē que les meilleurs Chre-

34 . *Relation de ce qui s'est passé*  
stiens après auoir perdu tout le support de  
leurs enfans, eux mesmes ont esté ravis  
de la mort, au plus fort de leur aage.  
D'esperer que la Foy m'apporte des ri-  
chesses, ou les contentemens de cette  
vie, aurois-ie perdu la memoire de cette  
flore de Chrestiens, sur qui fraichement  
le malheur est tombé; les vns souspirent  
maintenant sous la cruauté des suppli-  
ces, & la fureur des Itoquois, qui n'a  
pour eux rien que des flammes; les autres  
ont esté trop heureux de se sauuer tout  
nuds de ce peril. Non non, adioustoit-  
il, ie ne voy rien dessus la terre qui m'atti-  
re à la Foy. C'est vn feu que ie ne voy pas,  
mais que ie crains, ce feu qui brusle  
dans l'enfer, qui fait que ie suis resolu  
d'obeir à Dieu : c'est vn paradis que ie  
croy sans le voir qui me fait Chrestien.

Le soin de la Mission qui porte le nom  
de cette Residence, & qui comprend les  
bourgades les plus voisines est escheuë  
en partage au P. Pierre Piliart. Comme  
le nombre des Chrestiens n'y est pas si  
considerable, que nous ayons iugé à pro-  
pos de leur bastir vne Chapelle dans  
leurs bourgs, c'est en cette Maisõ qu'ils se

*aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 33*  
tendent les Festes & Dimanches, pour y  
faire leurs deuotions. Vn iour d'hyuer  
que les vents estoient deschainez, que  
l'air estoit remply deneiges, d'orages &  
tempestes, le Perereprit vn de ses Neo-  
phytes d'estre venu d'vne lieue & demie,  
par vne baye d'vn lac glacé, ou plusieurs  
y demeurent quelquefois morts de froid,  
ou enfoncez dans les eaux sous le plan-  
cher qui leur est infidele. Ce bon hom-  
me luy respondit, Je ne regrette point ces  
pas qui me seront contez dedans le Ciel,  
ie priois Dieu dedans mon chemin, & luy  
offrois ma peine, i'estime trop le saint  
iour pour ne pas me trouuer icy. Dieu  
les conserue tousiours dans cet esprit.

---

*De la Mission de la Conception aux  
Atinniasenten.*

C H A P I T R E III.

**I**L semble que Dieu ne veuille establir  
son Eglise en ces contrées barbares,  
que par les mesmes voyes qui ont donné  
les commencemens à la Foy dans tout le  
reste de la terre. Le veux dire, qu'estre ex-

86 *Relation de ce qui s'est passé*

cellent Chrestien, & estre en mesme temps dans les épreues des souffrances; ce sont deux choses inseparables. Nous l'auons veu particulièrement dans cette Mission, où Dieu s'est plû de nous rauir les vns après les autres ceux qu'il auoit le plus formé selon son cœur, où les familles les plus Chrestiennes se voyét depeuplées, où la pauureté les accueille, & tout leur manque hormis la foy qui seule les soutient, & qui croist à mesme mesure que croissent leurs souffrances.

Je pense, nous disoit vn iour à ce propos vn ieune homme qui presque seul se voit resté d'vne famille nombreuse de Chrestiens, que la mort ou la guerre ont esteué à cette Eglise: Je pense, disoit-il, que Dieu veut voir si vraiment nostre Foy est sincere, & si nous desirons de luy autre chose que le Paradis. Il m'a osté l'vn après l'autre tout le suport de mes parés, & pour m'esprouuer iusqu'au bout, il vient fraichement de permettre que le chef de nôtre famille l'vnique appuy qui nous restoit, & tous nos biens soiét tombez entre les mains des Iroquois. Je suis à me plaindre de luy, plütoft ie luy dy en

*aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 37*  
mon cœur qu'il acheue de me dépouiller  
s'il le veut, qu'il coupe, & qu'il décharne  
iufqu'aux os, & qu'il m'oste ma femme  
que j'ayme plus que moy: il me semble  
qu'alors ie le feruirois encore plus par-  
faitement, car plus les malheurs m'ac-  
cueillent, les veritez de nostre Foy me  
semblent plus ayables, & les choses de  
Dieu sont plus claires à mes yeux.

Charles Tsonatsaa, qui l'an passé  
s'eschapa des mains de l'ennemy, y ayant  
perdu tout son bien, & de plus vn sien  
frere, & vn fils, qu'il cherissoit vnique-  
ment, parlant vn iour aux Infideles,  
Non, disoit-il, iamais ie n'estois reuenu  
si riche d'aucun voyage; mais Dieu m'a  
tout rauy en vn moment, à dessein de  
m'apprendre que tout cela n'est rien, &  
que c'est dans le Ciel que doiuent estre  
mes esperances. Vous ne sçauiez, leur di-  
soit-il, vous autres Infideles ce qu'il faut  
dire & faire pour consoler vn affligé, vos  
paroles sont sans effet, & il n'y a rien que  
la Foy qui favorise les veritables ioyes.  
Après nostre déroute m'estant rendu aux  
Trois Riuieres ie m'y vis entouré de mes  
freres les Chrestiens Montagnais Al-

gonquins & François. Tous me parloient d'un langage inconnu, & toutefois ils consoleient mon cœur. J'en voyois l'un qui levant la main vers le Ciel me disoit ce que ie conceuois sans le pouuoir entendre, & en ce mesme temps ie sentoys vne main inuisible qui racommodoit mon esprit, qui appaisoit ses troubles, & me faisoit trouuer vn bonheur indincible dedans toutes mes pertes. Nostre Foy ne nous a pas esté rauie avec nos biens, elle est entiere en nostre cœur, & nostre constance fera voir à tous les Infideles que nous sommes si asséurez du Paradis, qu'à vray dire nous n'estimons rien que cela.

En effet les anciens Chrestiens de cette Mission ont augmenté leur ferueur au milieu de toutes ces espreuues; leur exemple a plus seruy que nos paroles, pour donner vne vraye idée de la Foy à ceux qui de nouveau se sont rangés au Christianisme. Les Infideles les respectent pour la pluspart, & quantité souhaiteroit d'auoir assez de forces pour suivre leur party.

Voicy quelques actions & sentimens

*aux Hurons, és an. 1642. & 1643.* 39

de pieté que ie rapporteray sans ordre ; afin qu'on puisse reconnoistre ce que fait la grace en vn cœur , quoy que nay dans la barbarie. I'ay esté témoin de leur zelé y ayant passé la plus grande partie de l'hyuer avec le Pere Paul Ragueneau.

Vn Chrestien d'environ soixante & dix ans estant interrogé des pensées qu'il falloit auoir dans les douleurs qui nous affligent. Il n'y a pas long-temps, dit-il, que bruslant de la fièvre ie ne pûs prendre aucun repostoute la nuit : alors ie remerciois Dieu, songeant que dans le Ciel ces douleurs n'auroient point de lieu ; ie luy offrois mon corps qui s'alloit ainsi consommant, & iugeois qu'il deuoit agreer cette offrande, m'imaginant que c'estoit luy qui prenoit son plaisir à me faire sentir l'ardeur du feu qui me brûloit.

Le mesme se bruslant vn iour à dessein, fut aduertty par vn de ses amis de se retirer de la flamme. Non non, dit-il, c'est ainsi que j'apprens qu'il fait mauuais offenser Dieu, si on n'est resolu de brusler dans vn feu dont iamais on ne pourra se retirer, & dont cecy n'est rien qu'une ombre.

40 *Relation de ce qui s'est passé*

Vn autre quasi de mesme aage venant aux prieres publiques pensa se ruer d'une cheute qui luy décharna tout vn bras. Mon Dieu, s'écria-t'il, ie vous offre cet accident, & ie l'accepte volontiers, puis qu'ainsi vous l'avez permis. Après cela il poursuit son chemin sans rien dire autre chose, entre dans la Chapelle, & iamaïs n'y fit ses prieres avec plus grande deuotion. Estant fortuy il nous montre vne playe qui nous fait à tous de l'horreur: on tasche à luy donner quelque secours, mais à peine estoit-il resorty qu'il retombe pour la seconde fois, & se blesse rudement à la teste. C'est ce Dieu tout puissant que tu viens de prier, qui t'a recompensé de cette cheute, luy reprochent les Infideles, Oüy dea, replique ce bon homme, il n'a que de l'amour pour moy, & se contentera de cette douleur passagere pour la punition de mes fautes, mais il vous prepare à vous autres qui blasphemez sans cesse contre luy des supplices eternels qui n'auront que du desespoir.

Vn de nos Peres prenoit vn iour plaisir à entendre, sans estre apperceu, vn bon

*aux Hurons, es an. 1642. & 1643. 41*

Chrestien malade qui exhortoit sa fille à embrasser la Foy. Oüy ma fille, luy disoit-il, ne doute aucunement qu'il n'y ait vn Dieu que les Chrestiens adorent. Autre que luy ne pouroit me donner la consolation que ie sens maintenant dans mon mal: ie suis aussi content, que si ie me voyois guery, & ie luy dis avec plaisir qu'il ordonne comme il luy plaira de ma vie, parce que ie ressens en mon cœur vne assurance toute certaine que ie ne perdray rien perdant ce corps. C'est sans doute que nostre ame a quelque chose qui luy est plus precieux que certe vie, quelque amour que nous ayons pour elle.

Les exhortations de ce pere ont eu leur effet, il a gagné premierement sa fille à Dieu, puis vn sien fils encore plus aagé; enfin la mere a voulu suiure ses enfans, & viuent tous dans vne douceur d'innocence qui se rendroit aimable au milieu de la France.

A peine y auoit-il trois iours qu'une famille entiere auoit pris resolution d'embrasser la Foy, que la maistresse de la cabane trouuillant en plein midy en son

42 *Relation de ce qui s'est passé*  
champ avec vne de ses nieces, deux Ira-  
quois cachez là proche dans les bois sor-  
tirent de leurs embusches, & à la veüe  
de tout le monde se ietterent sur elles à  
coups de hache, leur enleuent la cheue-  
lure & la peau de la teste, & ayans fait  
leur coup se retirent à la fuite avec tant  
de vitesse que iamais on ne pût les atteindre.  
On vint de trois lieuës nous que-  
rir en haste; nous y courons de mesme  
pas assez à temps pour mettre ces pau-  
ures femmes massacrées dans le chemin  
du Paradis. Ce sont là, disoit l'vne, les  
pensées que j'auois dans mon champ, ie  
desirois d'aller au Ciel, & Dieu m'a prise  
au mot: ie voulois viure, & maintenant  
ie veux mourir. Chrestienne, ne me refusez  
pas le Baptesme. Celle-cy en a ré-  
chappé, & du depuis s'est tousiours com-  
portée tres-Chrestienement, l'autre fut  
bien tost dans le Ciel.

Vne ieune femme Neophyte sentāt en  
ses premieres couches de cruelles tran-  
chées n'auoit recours qu'à Dieu, ses dou-  
leurs redoublant elle redouble ses prie-  
res, & se deliure enfin tres-heureusement  
de son fruit à mesme temps qu'elle ache-

*aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 43*  
ue son chapelet. Après six iours elle se  
sent réueillée subitement au milieu de la  
nuit, & trouue son enfant qui tiroit à la  
fin, desia saisi d'vne froideur mortelle :  
sans songer à aucun remede, Helas ! il  
meurt sans estre baptisé, s'écrie cette  
pauvre mere desolée, il n'ira pas dedans  
le Ciel. On vient nous aduertir sur l'heu-  
re, ce petit innocent ne fut pas plustost  
ondoyé dans les eaux sacrées du Baptes-  
me, qu'il receut au mesme moment, & la  
vie du corps & de l'ame.

Vn autre enfant dans le berceau, dont  
le pere & la mere estoient morts excel-  
lens Chrestiens, deuant tomber dans les  
soins d'vne sienne tante infidele, fut por-  
té à dix lieuës de nous où cette tante de-  
meuroit, & où bien tost on le vit atteint  
à la mort. Les Infideles pressent forte-  
ment cette femme d'auoir recours à des  
remedes diaboliques. Non, leur dit-elle,  
c'est vn enfant destiné pour le Ciel, & le  
voyant à l'agonie, Dieu des Chrestiens,  
s'écria-t'elle, ie ne vous connois pas, mais  
ie vous offre cette petite baptisée, puis  
qu'on dit qu'elle est vostre fille; si ceux  
qui enseignent le chemin du Ciel estoier

44 *Relation de ce qui s'est passé*

icy, ils luy diroient quelle route doit tenir son ame à la sortie du corps; vous qui estes son pere conduisez-la vous mesme, crainte qu'elle ne s'égaré: pour moy i'enterreray son corps en vn lieu separé, & il n'aura rien de commun avec les Infidelles. Cette petite ame innocente est maintenant dedans le Ciel, & celle qui luy auoit rendu ces charitez sans quasi les connoistre, nous vint trouuer de son país par deux ou trois diuerses fois, nous fit entendre son desir, & enfin receut le Baptesme avec tant de consolation, qu'alors son cœur se répandant par ses levres, Mon Dieu, s'écria-t'elle, seroit-il possible que iamais ie m'oubliaffe de ce iour, & des saintes promesses que ie viens maintenant de vous faire, rien ne vous est caché, & vous voyez dans le fond de mon ame que plustost ie foulerois aux pieds mille coliers de porcelaine, que de commettre vn peché contre vous.

Vn Chrestien quelques iours après son Baptesme fit rencontre d'une femme infidele, qui le tirant doucement par la robe luy dit, Je suis à toy. Tu me prens pour vn autre, luy repliqua-t'il, tu es au diable,

*aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 45*  
ien'ay point de part avec luy.

Vn ieune Payen ayant eu souuent le refus d'vne fille Chrestienne, épia l'occasion de la trouuer seule à l'écart lors qu'elle alloit querir du bois dans la forest voisine. Pas vn maintenât ne te void, luy dit-il, pourquoy rougirois-tu de pecher avec moy? Massacre-moy au milieu de ces bois, luy répond la fille Chrestienne, pas vn maintenant ne te void, pourquoy aurois-tu horreur de ton crime? pour moy ie souffriray plus volontiers la mort, que de commettre le peché dont tu me sollicite. Ce fripon n'y est pas retourné, Maudite race de Chrestiens, disoit-il, en se retirant, ils sont par tout inexorables. Nous ne sçauons pas en plusieurs rencontres semblables la fidelité de nos Chrestiens, qui souuent se contentent que le Ciel seul soit leur témoin, si les Infideles mesme n'estoient les premiers à publier ces actions de verrou: d'aucuns en s'en moquant comme d'vne simplicité trop grande, de perdre (disent-ils) les plaisirs d'vn aage qui iamais ne peut retourner, pour vne crainte imaginaire d'vn feu que iamais ils n'ont veu, d'autres en sont tou-

46 *Relation de ce qui s'est passé*

chez iusqu'au cœur, & n'en pâtent qu'avec respect, iugeans de là que la pureté de la Foy des plaisirs qui surpassent les sens, & qui releuent vne ame au dessus du commun.

Ce propos me fait resouuenir des larmes que versoit il y a quelques iours vn ieune homme Chrestien, pleurant le peché d'vnesienne tantè qui s'oubloït de son salut: Vous ne sçauéz, nous disoit-il, quel tourment il y a d'auoir la Foy, & s'abandonner au peché, vous qui auez tousiours vescu dans l'innocence. Je sçay ce qui en est ayant demeuré quelques iours depuis mon Baptisme, dans ces débauches de ieunesse, ce m'estoit vn supplie, mon esprit n'estoit rien que trouble, & ces plaisirs de bestes n'estoient plus tels pour moy qu'ils m'auoiēt paru autrefois auant que i'eusse les connoissances de la Foy. I'y sètois plus d'amertume que de douceur, mon cœur n'auoit point de repos, & au milieu de ces delices, il n'y trouuoit que des dégouts. C'est sans doute que Dieu est bon mesme aux meschans, qu'il a pitié de ceux qui ont esté à luy, & ne veut pas qu'après auoir gousté les dou-

*aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 47*

ceurs, qu'il y a dans la Foy, ils trouuent quelque paix ou contentement hors de luy; Helas, adioustoit-il, son peché luy fert de tourment, & luy donne plus de tristesse que de ioye! Parlons à Dieu plutôt qu'à elle, car toutes les paroles du monde ne peuuent entrer au fond d'une ame qui est dedans ces troubles. Elle voit son malheur, elle sent sa misere non pas assez pour en sortir, mais assez pour iamaïs ne iouyr d'aucun bien ny en ce monde, ny en l'autre, si Dieu luy mesme ne fait le coup de son salut.

Vne Chrestienne ayant appris qu'un sien fils, toute sa ioye & le support de sa vieillesse, estoit tombé entre les mains de l'ennemy, ne pût pas contenir ses larmes: mais reuenant incontinent à soy, après auoir rendu à la nature ce que le cœur transpersé d'une mere ne pouuoit pas luy donner, Helas mon Dieu, s'escria-t'elle, pourquoy n'ay-ie pas mon recours à vostre bonté, n'est-ce pas maintenant que ie dois vous tenir parole, & garder dans l'affliction ce que ie vous ay promis dans la prosperité? continuez si vous voulez à m'esprouuer, pourueu qu'en

48 *Relation de ce qui s'est passé*

mesme temps vous augmentiez ma foy, quand bien vous m'aurez renduë la plus miserable du mōde, i'espereray tousiours en vous. Passons à quelques vns plus en particulier.

Ioseph Taondechoren qui fraichement s'est eschapé des mains des Iroquois, me fourniroit la matiere d'une Relation toute entiere, si j'auois le loisir de m'arrester à ce qui s'est passé en sa personne, & aux graces que Dieu luy a fait tout le temps de sa captiuité, mais estant trop pressé, ie me contenteray de faire voir icy comme Dieu l'auoit saintement disposé auant son depart des Hurōs, aux malheurs qui depuis luy sont arriuez, & l'estat dans lequel nous l'auons veu à son retour. Ce braue Chrestien auāt que de nous quitter pour descendre à Kebec, le mesme iour qu'il s'embarqua, fit à tous les Chrestiens presens vne harangue qui merite de rrouuer icy quelque lieu. Mes freres, leur dit-il, me voycy sur mon depart; & peut estre iamais n'aurons nous icy bas en terre la consolation de nous voir; cela fait que ie desire vous parler, comme si ie me voyois  
sur

aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 49  
sur le point de mourir, dans les plus vé-  
ritables sentimens de mon cœur. Quel-  
que malheur qui nous arriue, souuenons  
nous que nous sommes Chrestiens, que  
l'obiet de nos esperâces est dans le Ciel,  
que la terre n'a rien qui soit digne de  
nous, & capable de contenter vne ame  
qui s'est donnée à Dieu. L'éternité nous  
donnera tout le loisir de goustier cette  
verité, c'est assez maintenant que la Foy  
nous l'enseigne, quand bien les senti-  
mens que Dieu nous donné ne nous en  
feroient pas des preuues. Mes freres ne  
perdons iamais cette grace que vous &  
moy auons receu dans les eaux sacrées  
du Baptesme, c'est le gage de nostre sa-  
lut, la beauté de nostre ame, qui en a  
effacé les laideurs du peché, qui en a  
chassé les demons, & nous a fait enfans  
de Dieu. Que ce soit là nostre thresor,  
que ce soient nos richesses, & si le diable  
& tout l'enfer s'efforce de nous les ra-  
uir, aymons plus nostre bien, qu'ils ne  
souhaitent nostre mal; soyons iour &  
nuict sur nos gardes, inuouons le se-  
cours du Ciel, l'assistance des Anges,  
ayons recours à la priere autant de fois

30. *Relation de ce qui s'est passé*  
que nous sentirons nostre cœur attaqué.  
En vn mot estimons le don de la Foy,  
aymons vn Dieu qui nous aymé le pre-  
mier, & que tout l'effort de nos haynes  
ne soit rien que pour le peché. Resol-  
ués nous & à la mort & aux douleurs, de  
cette vie, offrons dès maintenant le tout  
à Dieu, afin qu'il en tire sa gloire, & que  
pour vn moment qui nous reste à souffrir  
en terre, nous en recevions dans le Ciel  
vne recompense eternelle. Après ce dis-  
cours que sa foy & son zele enflammoit,  
& qu'autre que le S. Esprit ne luy auoit  
pû suggerer; Mes freres, leur dit-il, met-  
tons nous à genoux, offrons nous tous  
à Dieu & pour la vie & pour la mort, sui-  
uez tous mes paroles, afin que n'ayans  
tous qu'vn cœur nous n'ayons aussi qu'v-  
ne langue & la mesme priere en bouche.  
Là dessus il s'adresse à Dieu, mais avec  
des sentimens de deuotion si tendres, que  
le cœur les gouste mieux, que le papier  
ne les exprime.

Ce furent là ses dernieres paroles lors  
qu'il se separa d'avec nous il y a prés d'vn  
an; & les graces de Dieu que nous  
voyons en luy nous font maintenant re-

*aux Hurons, és an. 1642. & 1643. si*  
connoistre qu'en effet les tourmens, la  
captiuité, & la mort n'ont rien qui puisse  
nuire à vn cœur vrayement Chrestien.

Remontant icy aux Hurons, Dieu de  
nouveau l'a voulu esprouer. Ils estoient  
cent de compagnie, & ayans fait environ  
cent lieües de chemin, ils se croyoient  
hors les dangers des Iroquois; lors que  
cet ennemy qui estoit aux embusches les  
surprend au passage en vn lieu où la ri-  
uiere tombant en precipice d'vne hau-  
teur espouventable oblige nos Hurons  
de mettre pied à terre, & porter leurs ca-  
nots & leurs meubles sur leurs espauls,  
pour reprendre plus haut le liêt de la ri-  
uiere où elle se retrouue plus paisible en  
son cours. Dans l'embaras de ce passage  
les Hurons furent surpris à l'impourueü,  
& attaquez si viuement, que les premiers  
ayant esté ou tuez sur la place, ou pris  
captifs de l'ennemy, les derniers perdi-  
rent courage, & se sauuerent à la fuite,  
laissans en proye toutes leurs marchand-  
ses qui desia leur auoient cousté la mort  
ou la captiuité d'vne vingtainé de per-  
sonnes qu'ils auoient perduë en vne au-  
tre rencontre il y auoit fort peu de iours.

52 *Relation de ce qui s'est passé*

En ce combat ce bon Chrétien eut vne espaule transpercée de part en part d'vne balle de mousquet, & comme en fuite il fut abandonné sans aucune assistance de deux ou trois iours, quasi tout son sang respandu, avec la fatigue d'vn chemin qui de soy mesme fait horreur, le reduisirent dans le desespoir de la vie. Mon Dieu, s'escrioit-il, ie continue à esprouuer que par tout vous estes mon Dieu, aurât sur ces rochers où ie me voy abandonné, que vous l'estiez au milieu de ma captiuité, puisque par tout mon cœur est consolé dans la seule pensée que vous estes en tout lieu témoin de mes souffrances. Ie m'estois eschapé des mains de l'ennemy pour mourir auprès de mes Peres qui m'ont engendré dans la Foy : mais mon Dieu si vous me reseruez ce plaisir pour le Ciel, soyez beny pour vn iamaïs ; ie meurs aussi volontiers sur ces rochers, que dans le pays des Hutons, puis qu'en quelque lieu que ie meure, c'est vous seul qui disposerez de ma vie. Ces paroles iointes à sa misere toucherent enfin ses camarades Infideles, après que leur esprit se fut remis de l'espouuente où la

*aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 53*  
terreur de l'ennemy les auoit ietté. Ils  
prirent soin de luy, & enfin après  
bien des fatigues ils aborderent icy en  
nostre Maison. Ce fut bien lors que ce  
bon Chrestien ne pouuoit contenir sa  
ioye, & les ressentimens qu'il auoit des  
graces de Dieu nous parurent dès son  
abord. Vrayement, nous dit-il pour pre-  
mieres paroles, le Dieu que vous pres-  
chez, & que ie croy est seul le tout puis-  
sant & le tout bon: il m'a conduit & pro-  
tége depuis vn an à trauers mille perils  
de ma vie, & s'il a voulu que mon corps  
ait souffert, ce n'a esté que pour faire sen-  
tir à mon ame qu'il y a des plaisirs mesme  
dans les souffrances, & que rien n'est ter-  
rible à celuy qui espere en luy.

Mais les discours qu'il fit aux Infideles  
surpassent ce qu'on peut croire d'un sau-  
uage, s'il n'estoit vray que le saint Es-  
prit rend disertes mesme les langues des  
enfans. Mes freres, leur dit-il, si vous  
ressentez de la ioye de me voir deliuré  
des cruautéz des Iroquois, ie suis triste  
de vous trouuer encore sous la captiuité  
des diables, & moy mesme, ie ne m'es-  
time pas encore entierement en liberté,

54. *Relation de ce qui s'est passé*  
tandis que ie suis en ce monde, où le pe-  
ché me peut rendre plus malheureuse-  
ment captif que ie n'estois? Les cruau-  
tez que j'ay souffert sont tout à fait horribles;  
que sera-ce d'un feu eternel? mais j'ay  
crainte que plusieurs de vous ne se moc-  
quent de moy en leur cœur, & ne me  
croient trop simple de craindre un feu  
que iamais ie n'ay veu, plus que les flam-  
mes & les tourmens que j'ay souffert  
estant aux Iroquois. On m'a dit mesme  
que plusieurs se sont resioüis à la nouvelle  
de ma captiuité, qu'ils s'en prenoient au  
Dieu que j'adore, qu'ils disoient qu'il  
estoit sans pouuoir, & que ie n'estois pas  
à plaindre dans les malheurs qui m'a-  
uoient accueilly, puisque la misere où il  
m'auoit abandonné retiendroit les au-  
tres de suiure mon exemple, de se faire  
Chrestiens, & de seruir un Maistre qui  
sans doute n'auroit pas la puissance ou la  
volonté de nous rendre heureux pour un  
iamais, puis qu'il ne commençoit pas dès  
cette vie à nous faire sentir les effets de  
ce sien amour.

Mes freres, adiousta-t'il, ie ne sçay pas  
les desseins de Dieu dessus moy; estant

*aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 55*  
dans le plus fort de mes miseres, ie n'o-  
fois pas luy demander ny la mort ny la  
vie, pensant que i'estois vn enfant qui  
ignorois mon bien, & que luy qui estoit  
mon Pere auoit plus de sagesse pour ma  
conduite que moy mesme, & qu'il ne  
manqueroit point d'amour pour moy,  
tandis que ie ne manquerois point de  
confiance en luy. Me voila deliuré quasi  
contre mes esperances, ie ne sçay si ce  
n'est point vous qui en auez esté la cause  
par l'horreur de vos blasphemés. Je croy  
que Dieu a voulu vous confondre dans  
vos pensées, qu'il a voulu se iustifier en  
ma personne, & vous montrer qu'il ne  
m'auoit pas delaiissé, & que iamais il ne  
manquera ny de pouuoir ny d'amour  
pour ceux qui sont à luy. Je croy que  
ceux qui se resioüissent de ma prise sen-  
tent leur cœur maintenant dans la con-  
fusion, qu'ils rougissent de honte, qu'ils  
condamnent eux mesmes leur sagesse,  
voyans que Dieu a tiré sa gloire mesme  
de mes malheurs dont ils s'estoient ser-  
uis pour l'accuser. Je ne sçay pas à quel-  
le mort il me reserve, mais quelque mal-  
heur qui me puisse arriuer, ne vous en

56 *Relation de ce qui s'est passé*

prenez plus à luy, c'est assez qu'il vous ait confondu vne fois auant vostre mort, vostre impieté ne doit pas l'obliger de faire tousiours des miracles. Si vous ne reconnoissez & son pouuoir & sa bonté en cette vie, ce sera au iour du iugement où il se iustificera pour vn iamais, & où ceux qui auront le plus blasphemé contre luy dans les miseres qui seront arrivées aux iustes icy bas en terre, seront plus dans la confusion lors qu'ils verront les eternelles recompenses qu'il nous preparoit alors mesme qu'il sembloit nous abandonner, n'y ayant plus pour les impies que des tourmens & vn desespoir eternel.

Charles Tsondarfaa s'estant aussi eschappé du peril où ce bon Ioseph demeura, nous a fait voir en sa personne que vraiment Dieu est bon, mesme lors qu'il afflige, & qu'à tous les cœurs qui l'aiment tout coopere pour leur bien. Ce bon Chrestien estoit vn des plus riches de son bourg, maintenant il est vn des plus pauvres, mais sa foy, son zele & sa vertu n'ont iamais eu plus d'éclat: la parole de Dieu est animée dedans sa bou-

*aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 57*

che, pas vn n'ose luy résister, il confond tous les Infideles, enseigne les Chrestiés, & par tout où il va on voit en ses discours & en sa vie que l'estime des choses du Ciel, la crainte de Dieu, l'horreur du peché, & le zele du salut des ames sont les quatre elemens d'un cœur vrayement Chrestien.

Vn iour quelques Infideles le voyans inflexible à toutes leurs prieres, lors qu'il s'agissoit de quelque offense cõtre Dieu, & jamais n'ayant pû tirer de luy d'autre réponse, sinon qu'il redoutoit moins le feu que le peché, prirent dessein d'éprouuer son courage, & de voir en effet s'il seroit plus fort que le feu. Ils l'inuitent d'entrer dans vn bain: (c'est vne espece de four & vne sorte d'hypocauste où incontinét tout le corps se resout en sueur, & on seroit pour y estre bien tost étouffé, si souuent on ne la faisoit découurer pour respirer vn air plus libre) ce bõ Chrestien qui ne scait rien de leur dessein, prend cela comme vne faueur ordinaire à ces peuples quand ils veulent caresser quelqu'un. Il entre dans ce bain, mais il y sent dès son abord vne chaleur si excessiue,

58 *Relation de ce qui s'est passé*

qu'il les prie de luy permettre d'en sortir. Camarade, luy répond celuy qui l'auoit inuité, j'ay songé cette nuit qu'il falloit que tu disses trois mots en l'honneur de mon demon familier, autrement quelque malheur m'arriuera : ie te prie oblige ton amy, & si tu desire sortir ne me refuse pas trois paroles. Charles voit bien qu'on le veut obliger par force à ce que la douceur n'auoit iamais peu emporter de luy. Camarade, luy replique-r'il, le feu d'enfer est plus chaud que celuy-cy, pour éuiter l'vn ie serois fol de me ietter dans l'autre; Tu pourras bien me faire icy mourir si tu veux, mais non pas tirer de ma bouche aucun mot qui fouille mon cœur. Tu sçauras que ie n'ay point de langue lors qu'il faut commettre vn péché. On le coniuere de n'estre pas si roide en vne chose qui luy coustant si peu doit tellement obliger son amy: on luy remonstre qu'il ne peut y auoir de sa faute, & que la contrainte où il est l'excusera deuant tout homme; on luy proteste que iamais il n'en sera parlé, & que s'il redoute les reprimandes des François, ils ne pourront pas le sçauoir: Enfin si tu crains,

*aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 59*

luy dit-on, vne ombre mesme du peché, ton mal ne sera pas hors de remede, puis-que tous les pechez s'effacent, & qu'on nous dit qu'il y a dans le Ciel plus de pecheurs que d'innocens. Mes camarades, leur dit-il, ie ne crains pas les hommes ny les François, mais l'œil d'un Dieu qui penetre & vos consciences & la mienne, & qui condamneroit ma faute quand bien toute la terre m'en loueroit, l'esperance que nos pechez soiēt effacez se doit auoir après qu'ils sont commis, mais non pas nous les faire commettre, si vous ne voulez excuser de folie celuy qui sous l'esperance de guarir d'une playe mortelle se mettroit le cousteau dans le sein. Cependant la chaleur redouble, il se voit au milieu d'un amas de pierres toutes rouges de feu & de charbons qui s'enflamment de plus en plus, & ne peut pas se remuer s'il ne veut marcher sur les braises. Mes camarades, leur dit-il, le cœur me manque, mais non pas le courage, i'estouffe icy & ne puis respirer, mais sçachez que quelque violence qu'on m'apporte, iamais ie ne plieray à vos desirs. Là dessus celuy qui l'auoit inuité change

60 *Relation de ce qui s'est passé*  
de ton, & prend celuy de la colere, vomit mille blasphemés contre Dieu, maudit la Foy & les croyans, renonce à l'amitié qu'ils auoient depuis leur ieunesse; mais plus il entre en rage plus il voit qu'un courage vrayement Chrestien n'a de crainte que pour le peché. Enfin les autres Infideles se rangent du costé le plus iuste, prennent la cause de l'innocent, tancent cet insolent d'en venir à ces extremitez, & luy mesme est confus lors qu'ayant decouuert l'hypocouste, il voit ce bon Chrestien qui n'auoit plus quasi ny de poux ny de force, & qui estât fort y & reuenu à foy n'eut point d'autres paroles pour se vanger de toutes ces iniures, sinon que le regardant d'un œil aussi amy qu'à l'ordinaire, Mon camarade, luy dit-il, tu m'as tué, mais cela me console que ie n'ay pas offensé Dieu. Si iamais il t'ouure l'esprit & que tu ayes la Foy, tu sçauras que luy seul merite les honneurs que les diables s'vsuspent iniquement, & que nos vies ne peuvent estre mieux consommées qu'en son seruice.

J'ay parlé bien amplement dans les

*aux Hurons, és an. 1642. & 1643.* 61  
precedentes Relations d'un excellent  
Chrestien, dont la foy, le zele & la pieté  
ont esté depuis cinq années vne lumiere  
bien éclatante en cettere Eglise. Il se nom-  
me René Sondihyannen. Je n'en diray  
qu'un mot pour le present. Cet homme  
va tousiours croissant dans l'esprit de la  
Foy, qui anime si puissammét ses actions,  
& ses discours & plus encore ses souffran-  
ces, qu'à voir la suite de sa vie, & en-  
tendant ses sentimens on ne peut pas  
douter qu'il ne soit tout à Dieu. Il passe  
bien souuent les nuicts quasi entieres en  
la priere avec tant de douceur, qu'à pei-  
ne ressent-il aucune distraction. Non, di-  
soit-il, vn iour, ce n'est pas moy qui prie,  
au moins ie ne scay pas ce que ie dis à  
Dieu: ie voy bien qu'il me parle, mais ie  
ne scay pareillement ce qu'il me dit. Il  
m'est aduis qu'il prend mon cœur, & le  
retient auprès de foy, comme fait vne  
mere lors qu'elle caresse son enfant. Si  
on demande à cet enfant ce que sa mere  
luy a dit, il ne peut rien respondre, & ne  
peut dire que deux mots, qu'il ayme sa  
mere, & qu'elle a de l'amour pour luy.  
Ce bon Chrestien estoit allé sur la fin

62 *Relation de ce qui s'est passé.*

de l'automme à la chasse du castor, où il gagna à Dieu son fils aîné, que seul il auoit mené avec soy, exprés pour auoir le moyen dans cette solitude d'un mois, de luy parler plus à loisir & plus au cœur. Alors vne chose luy arriua qui merite peut estre de trouuer icy quelque lieu. Dans le plus fort de son sommeil il luy sembla que tout le Ciel estoit remply de tonnerres, & d'éclairs; & que les foudres venoient de tous costez fondre sur luy. La crainte l'auoit faisi si puiffammér, qu'il estoit dás le desespoir de sa vie. Vne personne d'un visage inconnu, mais d'une maiesté pleine d'amour & de douceur, qui estoit descendue du Ciel, luy dit en s'approchant de luy, Prends ton chapélet, & prie Dieu. Il n'eut pas plútoft obey que ces images disparoissent, & que l'orage se dissipe. Le mesme luy arriue par trois diuerfes fois, il est aduertý chaque fois d'auoir recours à la mesme priete, & toujours il en ressent le mesme effet. Le lendemain sur le midy, le Ciel qui estoit tres pur & serain se change tout d'un coup: ce ne sont que foudres & tonnerres, & il semble que tout cet orage

v  
D  
c  
n  
q  
le  
A  
ce  
le  
no  
D  
C  
E  
de  
va  
C  
Ce  
la  
fon  
soit  
fils  
pas  
me  
Die  
pre  
plus  
scay

*aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 63.*  
viennne se descharger sur eux. Prions  
Dieu, dit-il à son fils, dis avec moy ton  
chapelet. Ils n'auoient pas finy que les  
nuages se retirent, le Ciel est plus essuyé  
que iamais, & ne voyent plus deuant  
leurs yeux aucun reste de cette tempeste.  
A quelques heures de là, le Soleil se re-  
couure, & de tous costez les esclairs &  
les foudres les enuironnent. Reprenons  
nostre chapelet, dit le pere à son fils,  
Dieu veut nous obliger à la priere: le  
Ciel retourne incontinent en sa beauté.  
Enfin pour la troisieme fois ils se voyent  
derechef accueillis de l'orage, la nuée  
va creuer sur leur teste, & les foudres du  
Ciel n'en veulent ce semble qu'à eux.  
Ce bon vieillard alloit encore recourir à  
la mesme priere, & desia tenoit en main  
son chapelet, lors qu'il s'auise qu'il obeis-  
soit à son songe. I'ay peché, dit-il à son  
fils, mais ç'a esté sans y penser, ne difons  
pas pour maintenant cette priere, autre-  
ment i'accomplirois mon songe: prions  
Dieu seulement de cœur; s'il veut nous  
preseruer de cet orage il n'est pas attaché  
plus à vne priere qu'à vne autre: ie ne  
scay pas si en cela il y eust quelque chose

64 *Relation de ce qui s'est passé*  
extraordinaire, mais la nuée se diuisa, &  
s'estant déchargée de part & d'autre pro-  
che du lieu où ils estoient, ils n'eurent  
pas vne goutte de pluye, & benirent nô-  
tre Seigneur de les auoir gardé.

Il arrive assez souuent plusieurs choses  
à ces bonnes gens, qui sans doute sont  
assez remarquables, mais leur simplicité  
fait qu'ils n'y font pas d'autre reflexion  
que sur l'heure, se contentant d'en auoir  
remercié Dieu lors qu'ils ont receu le  
benefice. Pour celle-cy ie ne l'ay sceu  
que par rencontre, ce bon homme long-  
temps après nous ayant demandé si son  
peché auoit esté grief d'auoir obey du  
commencement à son songe, & com-  
ment en cela il se deuoit comporter se-  
lon Dieu.

Ie me suis resolu d'estre court en cette  
Relation, & il faut laisser place pour les  
suiuans Chapitres. Si ie dis que d'aucuns  
ont esté delaissez de leurs propres parens  
en haine de la Foy; que d'autres estant  
sollicitez au mal ont imitez le S. Ioseph  
& la chaste Susanne; que plusieurs pren-  
nent plaisir dans les souffrances & en re-  
mercient Dieu; que la pluspart menent

*aux Hurons, es an. 1642. & 1643. 63*  
vne vie aussi innocente au milieu d'une  
nation toute infidele, que s'ils viuoient  
parmy vn peuple tout Chrestien: Si l'ad-  
iousté à cela qu'ils prient tous Dieu pu-  
bliquement matin & soir, qu'ils conçoi-  
uent & goustent nos mysteres; qu'ils se  
confessent du moins tous les huit iours;  
qu'ils sont dans la pratique des vertus &  
dans l'horreur du vice; en vn mot que  
leur vie presche plus haut que nos paro-  
les, & contraint les plus Infideles de re-  
specter la Foy, quelque haine qu'ils en  
conçoient; c'est ce qu'icy nous voyons  
de nos yeux, & que Dieu opere en leur  
cœur, ce que le Ciel admire dans vn pais  
barbare, qui depuis cinq mille ans n'auoit  
iamais connu son Createur, & puis que  
le sang de Iesus-Christ a esté répandü  
pour eux aussi bien que pour nous, pour-  
quoy n'espererons-nous pas que la con-  
uersion de ces peuples ira tousiours croif-  
sant, que la Foy y sera en son regne, &  
que la Croix se verra enfin arborée par  
tout ce nouveau monde? Ne perdez pas  
courage, nous disoit, il y a quelque tēps,  
vn sauuāge Chrestien, nostre nombre va  
s'augmentant de iour en iour, celuy des

66 . . . *Relation de ce qui s'est passé*

Infideles s'amointrit , la pluspart connoissent assez la verité, & sont les premiers à se mocquer des superstitions du pais, ils redoutent le feu d'enfer, les seuls respects humains retiennēt ceux qui ont l'esprit mieux fait ; quand nous serons vn peu plus forts, vous verrez que tout d'vn coup ils prendront nostre party, tout nostre bourg sera Chrestien, & c'est alors que la Foy se fera iour sans resistance dans tous les autres qui ont les yeux sur nous.

Je me souuiens à ce propos d'vne harangue que faisoit cethuy vn Capitaine Infidele de ce mesme bourg, inuitant ses suiets à vne danse superstitieuse du pais, & encourageant en mesme temps les Chrestiens de tenir bon dedans leur Foy. Courage mes neueux (disoit-il) vous autres qui n'avez point de Foy venez à cette danse que nos ancestres ont honorée, venez querir vne malade qui vous demande ce secours. Courage, adioustoit-il, vous qui estes Chrestiens, retirez vous dans vos cabanes qui sont saintes, ie n'y mets pas le pied pour auourd'huy que nous pechons, nous n'auons

*aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 67*  
point d'esprit, ne nous imitez pas & soyez plus sages que nous. S'il est veritable ce qu'a dit la mesme Verité, que tout Royaume qui se diuise contre soy mesme est proche de sa ruine, ne pourrois-je pas dire icy que le Royaume de Satan n'est pas loin de sa decadence, puis que ceux qui sont plus engagez en son party trauaillent eux mesmes à leur perte, soustenans le party de Dieu.

---

*De la Mission de S. Ioseph aux Atin-  
gneennonniak.*

CHAPITRE IV.

**I**L semble que le Ciel voulut partager avec nous dans la défaite de cette flotte de Chrestiens qui l'an passé tomberent entre les mains des Iroquois: ou pour mieux dire, il semble que le dessein de Dieu ne fut autre que de moissonner ce qui estoit de plus meür pour l'eternité, & ne nous laisser de ce nombre que ceux dont il vouloit faire à chacune des Eglises de ce pais vn Predicateur pour la

68 *Relation de ce qui s'est passé*

Foy. Ce fut la pensée que leur donna tous le premier sentiment de leur cœur, & le salut qu'ils se donnerent les vns aux autres, lors qu'ils se virent échapez du peril. Allons, ce dirent-ils, publier les grandeurs de celuy qui nous a deliurez, & si nous y manquons renouons à la vie, resoluons-nous tous de mourir: car maintenant nous ne viuons plus pour nous mesmes, mais pour prescher la Foy & rendre nostre pais Chrestien. Dés l'heure mesme ils en firent promesse à Dieu, & du depuis leur zele nous a bien fait connoistre, que cet esprit de verité qui souffle où il luy plaist, ne met aucune difference entre le barbare & le Grec, & se fait des Apostres en quelque lieu qu'il se veuille faire adorer.

Je commenceray ce Chapitre par l'un de ces Chrestiens nommé Estienne Totiri. Remontant icy haut après la perte quasi de tout son bien qu'il venoit de faire proche des Trois Riuieres au rencontre des Iroquois, il apprit pour premiere nouvelle que sa mere estoit decedee depuis son depart. Son cœur en fut touché d'abord, comme il l'aymoit vniquement:

*aux Hurons, es an. 1642. & 1643. 69*  
mais ayant rompu son silence, ils'enquist  
auant toutes choses, si elle estoit morte  
en bonne Chrestienne? ouÿ, luy dit-on.  
A ce mot il ioignit les mains, & esteuane  
les yeux au Ciel, Mon Dieu, dit-il, qui  
pourroit se plaindre de vous, elle est heu-  
reuse dans le Ciel, & maintenant elle ne  
peut plus vous offenser. Pourueu que  
moy & mes parens mourions tous dans  
la Foy, ie ne puis regreter ny pour eux ny  
pour moy cette vie. Hastez, s'il vous  
plaist nostre mort, puis qu'ainsi vous ha-  
sterez nostre bon-heur. Estant arriué en  
son bourg, les Chrestiens qui venoient  
pour le consoler se trouuerent plus deso-  
lez que luy, aussi fut-ce luy qui les con-  
sola. Mes freres, leur dit-il, ne parlons  
pas de ce que i'ay perdu, mais songeons  
aux grands biens qui nous attendent  
dans le Ciel; vos larmes aussi bien que les  
miennes se changeront en ioye, & les In-  
fideles connoistront sur nos visages que  
nous auons la Foy & l'esperance du Pa-  
radis dedans le cœur: Entrons dans la  
Chapelle, & loüons Dieu de tout.

C'est luy qui est le gardien de cette  
Chapelle, où tous les Chrestiens & Ga-

techumenes viennent prier soir & matin; & comme plusieurs ont besoin d'instruction, il prend le soin des hommes en l'absence ou trop grande occupation des Peres qui ont charge de cette Mission; & sa femme qui ne luy cede en rien, soit en esprit, soit en vertu, prend le soin d'instruire les femmes, avec tant d'amour & de ioye que c'est vn plaisir de les voir dās vne sainte ialousie d'auancer chacun de son costé les affaires de Dieu. Sur iour il visite tous ceux qu'il iuge auoir quelque bonne disposition, & leur tient des discours si animez de cet esprit qui le possede, qu'il penetre iusqu'au fond de l'ame, & fait sentir aux autres vne partie de ce qu'il s'et. Aussi iamais ne va-t'il enseigner qu'il ne rentre en soy mesme, & ne demande à Dieu qu'il luy mette la parole en bouche: car, dit-il, ie voy bien que ce n'est pas moy qui leur parle, mais ie sens qu'on me dit au cœur des choses dont ie ne puis exprimer que la moindre partie.

I'ay douté si ie deuois icy rapporter vne vision, ou si vous voulez, vn songe de cet homme: quelque nom qu'on luy donne,

*aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 71*

voicy le rapport que luy meſme en a fait. Je voyois, diſoit-il, vne croix dans le Ciel toute empourprée de ſang, & noſtre Seigneur eſtendu deſſus, la teſte à l'Orient, les pieds à l'Occident. Je voyois vne foule de monde qui s'aduançoit de l'Occident, que noſtre Seigneur attiroit par des regards d'amour, & qui n'ayant oſé s'approcher de ſa teſte ſacrée, ſe tenoient en reſpect aux pieds. Demeurant en ſilence & tout eſtonné au milieu de cette compagnie, j'entendy vne voix qui me commanda de me mettre en prieres: ie le fis dans vn ſainct effroy, & ſentois en mon ame des mouuemens & de crainte & d'amour qui ſurpaſſent toutes mes penſées. Il a eu cette meſme viſion par trois diuerſes fois, mais ie n'en euſſe pas fait plus d'eſtat que d'un ſonge, n'eſtoit que les impreſſions qu'elle a laiſſé dedans ſon cœur ſont au deſſus de la nature. Il faut que ces peuples d'Occident aillent adorer la croix de Ieſus-Chriſt. Nous verrons en ſon lieu comme il a eſté cet hyuer dans la nation neutre, comme il a preſché la Foy: cependant il me ſuffit de dire qu'il ne veut & ne peut quaſi parler d'autre choſe.

La femme, ses freres, ses enfans, tous se ressent de cet esprit. Dieu est leur entretien, le Paradis leur esperance, leur crainte n'est que pour le peché, enfin si les benedictions de la terre leur manquent, celles du Ciel y decoulent abondamment. Il n'y a pas iusqu'à vne petite fille à peine de trois ans, qui ne participe à ces graces. Cet enfant a tellement succé la pieté avec le lait, qu'elle répond publiquement du Catechisme, seait ses prieres, & prend plaisir à dénouier sa langue beguayante parlant de Dieu, & des beautez du Paradis, parce que n'entendant quasi que semblables discours, à peine pourroit-elle aimer autre chose.

Le P. Charles Garnier & le P. Simon le Moyne ont eu le soin de cette Mission. Le nombre des Chrestiens y est accru notablement. Entre ceux qui ont receu le S. Baptesme, ont esté trois Capitaines de consideration. Le premier se nomme Thomas Sondaksa. Il auoit des desirs, il ya desia quelques années de se faire Chrestien: iamais n'auoit eu que de l'amour & pour nous & pour les choses de la Foy, & tousiours a vescu dans vne

*aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 73*  
innocēce morale, & vne bonté qui le rendoit aymable à tous; mais cōme il voyoit les Chrestiens mal voulus, & que d'ailleurs sa charge l'obligeoit de tenir la main aux superstitions du pais, qui font la plus grande part de leurs Conseils, son courage n'estoit pas assez fort pour vouloir tout de bon ce qu'il ne vouloit qu'à demy. Après la mort d'un sien amy Chrestien, dont j'ay parlé dans quelqu'un des premiers Chapitres, Dieu luy toucha plus fortement le cœur: il commence à se faire instruire, il prend goust aux choses du Ciel, & se resout à embrasser publiquement la Foy. Le Diable là dessus l'espouuante en songe; tantost il voit deuant ses yeux vn Capitaine de ses anciens amis, qui reuenant de l'autre monde luy reproche son peu d'amour, de vouloir ainsi se separer pour vn iamaïs de tous ceux qui auoient tant d'amour pour luy. Vne autre fois il aperçoit vn visage incōnu, qui luy met en bouche vn morceau qui doit le rendre bien heureux; & en effet se réueillant il trouue sur sa langue ie ne sçay quoy qu'il ne peut recognoistre; qu'un Huron Infidele eust tenu pour

74 *Relation de ce qui s'est passé*

vne marque de bon-heur, & qu'il eust conserué comme vn present de quelque Demon familier : car c'est ainsi que les demons se cōmuniquent en ces pais sous des formes empruntées, tantost d'vn ongle de hibou, tantost d'vne peau de quelque serpent monstrueux, ou de choses semblables qui apportent avec soy le bon-heur pour la pesche & la chasse, pour le trafiq & le ieu; d'aucuns mesmes sont en vsage comme des philtres pour attirer à soy l'amour.

Nostre Catechumene estoit desia trop auant dans les sentimens de la Foy pour s'estonner de ces menaces, ou se rendre aux promesses du Diable. Il renonce à tout ce commerce d'enfer, son recours est à Dieu; & depuis son Baptesme tous ces phantomes disparurent. Il fait incessamment profession publique de la Foy, refuse d'assister aux Conseils où il s'agiroit de quelque chose defenduë par les loix de Dieu, & veut que tout le pais sçache qu'il prefere les deuoirs de Chretien à toute autre chose; & le bon est qu'en tout cela, quoy qu'il fasse paroistre vn courage vrayement heroique,

*aux Hurons , és an. 1642. & 1643. 75*  
foulant aux pieds tous les respects humains , qui ne regnent pas moins icy qu'en France , c'est toutefois avec vn esprit de douceur si aymable , que les plus ennemis de la Foy ne peuuent rien reprendre en luy. Aussi a-t'il à cœur cette vertu de mansuetude , comme la voye la plus puissante de gagner les Infideles à Iesus-Christ.

Mes freres , dit-il souuent aux Chrestiens qu'il exhorte , preschons aux Infideles par nos exemples , & sur tout prenons garde à ne les pas aigrir. Vn esprit alteré se reuolte contre soy mesme & contre Dieu ; la verité ne luy paroist qu'au milieu d'vn nuage , & il ne peura uoir d'amour pour la vertu , quelque beauté qu'elle ayt tandis qu'il la regarde comme ennemie de son peché. Gagnons les à Dieu par amour , supportons leur foiblesse , ayons compassion de leurs fautes , ne parlons point si vous voulez de nos mysteres , pourueu que nous rendions nostre vie si aymable par son innocence , qu'ils soient contraints en nous ayant d'aymer la Foy.

Le second de ces Capitaines se nom-

76 *Relation de ce qui s'est passé*  
me Mathurin Astiskva. C'est vne humeur  
toute cōtraire à celuy dont ie viés de par-  
ler : ce n'est qu'ardeur, ce n'est que feu &  
flamme, & comme il est d'un excellent  
esprit & naturellement eloquent, il ne  
peut cōtenir son zele, il faut qu'il repren-  
ne le vice, qu'il fasse la guerre au peché,  
qu'il confonde les Infideles, qu'il se moc-  
que de tous leurs demons, qu'il parle des  
grandeurs de Dieu, des beautez de la  
Foy, du miserable estat des hommes en  
cette vie, si l'attente d'un bon-heur eter-  
nel n'adoucissoit leurs peines, ne mode-  
roit les craintes ineuitables d'une mort  
qu'ils ont tousiours deuant les yeux, & ne  
contenoiit les desirs insatiables qu'ils res-  
sentent de se voir bien-heureux. Mon  
cœur, dit-il, est tout à Dieu, & ne son-  
geant qu'à luy ie ne puis parler que de  
luy. Le Ciel & la terre & les eaux, tout  
m'inuite à le louer sans cesse : & quand  
mesme ie cesserois de regarder les ouura-  
ges qu'il a exposé à nos yeux, pour se fai-  
re connoistre, iamais ie ne cessera de  
l'aymer. Mais ce qui est d'excellent en  
cet homme, ses actions parlent plus haut  
que ses paroles. Il a renoncé à sa charge

*aux Hurons, es an. 1642. & 1643. 77*  
de Capitaine, crainte de s'y voir engagé  
à quelque offense contre Dieu: sa mere,  
sa femme, ses parens, tout son bourg s'est  
bandé contre luy; rien de tout cela ne l'a  
pû esbranler. La pauureté; nous disoit-  
il, ne m'estonnera pas, Dieu me seruira  
de parens, & de mere, & luy seul sera mon  
appuy. Que ma femme s'éloigne de moy  
& me rauisse mes enfans; ie les ayme en  
effet plus que chose du monde, mais ia-  
mais leur amour n'empeschera celuy de  
Dieu. Mon cœur est disposé à tout, vn  
regard vers le Ciel me fait paroistre cō-  
me vn rien tout ce que ie voy sur la terre,  
& la Foy que i'ay d'vn enfer me fait enui-  
sager les miseres de cette vie comme de  
petits maux, qui ne meritent pas nos  
craintes, lors qu'il est question d'euiter  
vn malheur eternal. Enfin sa patience a  
gagné les plus Infideles, son courage les  
a contraint d'aduouer que la Foy esteue  
vn cœur au dessus & des biens & des mal-  
heurs de cette vie: & sa ioye qui paroif-  
soit dans le plus fort de toutes ces tra-  
uerfes leur a fait reconnoistre qu'il y a des  
plaisirs en l'homme autres que ceux du  
corps, & où les sens n'ont point de part.

78 *Relation de ce qui s'est passé*

Le troisieme de ces Capitaines Neophytes est chef d'une bande d'environ trois cens hommes de guerre, qui demouroient à vne iournée des Iroquois plus proches des Hurons, mais se voyans trop exposez à l'ennemy abandonnerent leur pais il y a environ cinq ans, amenerent icy leurs familles, & depuis se sont répandus çà & là dans les bourgades Huronnes. Ce Capitaine se nomme Martin Tehoachiakyan. C'est vn courage qui ne respire que la guerre, & sa vie n'est qu'une suite de combats. Il estoit amy intime de ce grand guerrier Eustache Ahatstari dont nous auons desia parlé, & luy auoit promis de son viuant qu'il le suiuroit en la Foy. Mais le malheur arrivé à ce sien amy si peu de tēps après qu'il auoit receu le Baptesme, nous faisoit croire que ces promesses n'auroient pas leur effet, que plustost il auroit auersion de la Foy, qu'il redouteroit le Baptesme, & seroit confirmé dans vne opinion commune en ces pais, que se faire Chretien c'est renoncer à cette vie & appeller à foy la mort. Dieu toutefois a tiré nos aduantages de nos pertes, ses voyes sont

*aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 79*  
elloignées de nos pensées, & il veut que  
la mort d'un Chrestien soit la semance &  
le germe d'un autre. Cefut alors que ce  
Capitaine encore Infidele se sentit plus  
touché au cœur, qu'il commença à re-  
douter plus le feu d'enfer que la mort,  
& que la pensée de se voir un iour bien-  
heureux dans le Ciel avec l'ame de cet  
amy qu'il regrettoit, luy en fit prendre  
le chemin. Non, disoit-il au Pere qui  
l'instruisoit, tu m'aurois desia baptizé si  
tu voyois mon cœur, tu serois conuain-  
cu que ie desire bien faire, & que quoy  
qu'il arriue ie veux viure & mourir Chre-  
stien. Veux tu donc que ie sois damné,  
adioustoit-il vne autre fois; ie suis conti-  
nuellement ou à la chasse dans les bois,  
ou aux prises avec l'ennemy; en quelque  
part que j'aille ie suis en danger de ma  
vie, & le feu plustost que la vicillesse con-  
sommera cette charogne que tu voy: que  
deuiendra mon ame si tu n'effaces mes  
pechez? veux tu que d'un malheur ie me  
precipite en un autre, & que ie meure  
sans estre baptizé?

Ayant eu iour pour son Baptisme il  
assembla ses gens. Mes neveux, leur dit-

80 *Relation de ce qui s'est passé*

il, les ennemis sont à nos portes, se sauuë qui pourra: reprochez moy si iamais vous m'auiez veu passer au milieu des périls ; mais à ce coup ie vous confesse que i'ay perdu courage, ie me retire du malheur, me suiue qui voudra, nos affaires sont au desespoir. On iuge à l'entendre parler qu'une armée ennemie est aux frontieres du païs, qu'il en a eu quelque aduis asseuré: les vns songent aux armes, les autres à la retraite, tous sont saisis de crainte. Enfin les voyant dedans l'émotion il reprend la parole. Mes neveux, leur dit-il, ie ne crains pas les Iroquois, ie redoute les cruautéz plus inhumaines des demons de l'enfer, d'un feu qui iamais ne s'esteint; ie vous quitte sans vous quitter; ou plustost ie quitte vos fortifes, j'abandonne nos mauuaises coustumes, ie renonce dès ce moment à toute sorte de peché, & sçachez que demain ie seray Chrétien.

Ces Baptesmes de personnés si considerables en ont attiré plusieurs autres, mais ce qui nous console dauantage, est de voir que l'esprit de la Foy prenne toujours de plus en plus l'ascendât dans leurs  
ames,

*aux Hurons, és an. 1642. & 1643.* Si  
ames, que la grace trouue entrée dans  
leurs cœurs autant que dans les nostres,  
& que pour estre nez barbares ils n'en  
sont pas moins bons Chrestiens.

Mon fils, disoit vn iour vn de ces bons  
sauuages à vn sien fils qu'il exhortoit au  
bien, maintenant que ie suis au monde ie  
crains que ta foy ne soit appuyée sur la  
mienne. Quoy qu'il m'arriue ne desiste  
iamais du seruice de Dieu, & quand bien  
ie serois massacré, dy tousiours d'vn mes-  
me visage, Nostre Pere qui es au Ciel,  
ne songe pas à moy disant cette priere,  
mais souuiens-toy que celuy-là ne peut  
mourir qui doit estre l'vniue appuy &  
de ta foy & de la mienne, qui est ton Pe-  
re & le mien, & qui seul doit soustenir tes  
esperances, quãd bien tu te verrois aban-  
donné de tous les hommes. Ie ne sçay  
pas si Dieu auoit donné à ce bon sauuage  
quelque veüe de sa mort prochaine, quoy  
qu'il en soit il fut assassiné peu de iours  
après d'vne bande Iroquoise; & l'enfant  
à peine aagé de quatorze ans a tellement  
suiuy la vertu de son pere, ces dernieres  
paroles ont fait tant d'impression dedans  
son ame, que ie ne puis douter que ces

82 *Relation de ce qui s'est passé*  
esprit diuin qui touche fortement d'une  
extremité à l'autre, & va disposant toutes  
choses avec douceur pour le salut de  
ses esleus, n'eust animé & le cœur & la  
voix de ce pere, afin qu'en mesme temps  
il le disposast à vne sainte mort, & le fils  
à vne sainteté de vie digne du nom de  
Chrestien, & de la Foy que tousiours il a  
du depuis conserué malgré sa mere &  
tous ses parens Infideles, en vn aage qui  
ne peut auoir de resolution pour vn suiet  
si esloigné des sentimens de la nature, si-  
non celle qui vient du Ciel.

Cet enfant n'a pas esté seul vexé de ses  
parens à cause de la Foy: plusieurs ont  
eu besoin d'un semblable courage. Tel  
a esté contraint de se voir errant çà & là,  
& de chercher ailleurs sa vie, estant chas-  
sé de sa cabane où on ne pouuoit le sup-  
porter d'as l'exercice de Chrestien. D'au-  
tres se sont bannis eux mesmes de leur  
propre maison, se sont priuez des con-  
tente mens de la vie, & du suport de leurs  
parens, aimans mieux renoncer aux dou-  
ceurs de cette amitié, & abandonner cet  
appuy de la nature, que de souiller la  
beauté de la grace qu'ils auoient receüe.

*aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 83*  
au Baptesme. Car plus, disoient-ils, nous  
sentons d'inclination pour nos parens,  
moins d'horreur auons nous naturelle-  
ment de leurs fautes, & plus aussi deuous  
nous craindre qu'en les aimant nous n'ai-  
mions enfin leurs pechez.

Tous les Chrestiens de cette Mission  
ont esté fortement dans l'esprouue, prin-  
cipalement sur la fin de l'hyuer. Car  
comme leur nombre s'estoit rendu con-  
siderable, qu'ils tenoient bon à ne point  
vouloir assister aux superstitions du païs;  
qu'en suite de cela ces ceremonies diabo-  
liques estoient delaissées de plusieurs; que  
les débauches deuenoient vn peu refroi-  
dies; on redoubla les calomnies contre  
la Foy, qu'elle tendoit à la subuersion du  
païs, que les malades demeuroient sans  
secours, que la guerre alloit tout raua-  
geant de plus en plus, que la famine les  
menaçoit, que les plus innocentes re-  
creations (c'est ainsi qu'ils appellent leurs  
crimes) ne trouuoient plus quasi de lieu,  
& que par tout où se rencontroit vn  
Chrestien, il falloit ou rougir de honte,  
ou abandonner la pensée du peché, que  
leurs ancestres ne viuoient pas dans ces

34 *Relation de ce qui s'est passé*  
reserues, qu'en ce temps là le país estoit  
florissant, que tous les malheurs les ac-  
cueilloient depuis qu'on auoit commen-  
cé de publier icy la parole de Dieu, que  
les croyans (c'est icy le nom des Chre-  
stiens) deuoient ou bien se retirer à part,  
ou conseruer leur Foy dans le fond de  
leur ame, sans condamner si publique-  
ment les coustumes de leurs peres, qu'il  
ne falloit plus les inuiter ny aux conseils,  
ny aux festins, qu'on deuoit rompre le  
commerce avec eux: ou plustost si on  
vouloit conseruer le país, assembler sans  
delay vn Conseil general pour faire re-  
nōcer la Foy ou de gré ou de force à ceux  
qui se trouuoient desia dans ce party. En  
vn mot les calomnies en viennent si auāt,  
& certe haine contre la Foy est renduë si  
publique, que les Chrestiens, qui du com-  
mencement ne croyoient pas que les af-  
faires en deussent venir à ce point, iuge-  
rent qu'il falloit au plustost coniuurer cet  
orage.

Ils s'assemblent pour cet effet & cher-  
chent les moyens de parer à ce coup:  
mais plus ils parlent là dessus, plus ils  
y voyent d'obscurité. Enfin l'vn d'eux

*aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 85*  
prend la parole. Mes freres, leur dit-il,  
ce sont les affaires de Dieu plus que les  
nostres, c'est à luy d'appaier ces tempe-  
stes, & à nous de souffrir avec ioye, ou du  
moins avec patience autant qu'il le vou-  
dra. Voila les sentimens que Dieu me  
donne, faites moy part des vostres, puis-  
que nos cœurs n'estans qu'un dans la Foy  
ne doiuent auoir rien de secret lors qu'on  
s'attaque à nous comme Chrestiens. Pour  
moy, dit l'un, lors que j'entends ces ca-  
lornies, & que les iniures me suivent, ie  
passe mon chemin, ie pense que ces pau-  
res Infideles sont comme des chiens qui  
abayent. Que m'importe quoy qu'ils di-  
sent ou fassent contre moy, pourueu que  
j'aille au Ciel. Ie me tourne vers eux, re-  
plique vn autre, ie leur dis qu'ils pren-  
nent courage, qu'ils continuent à me  
maudire, que Dieu me fait du bien lors  
qu'ils me font du mal, & qu'en me disant  
ces iniures, ils attirent sur moy vn amas  
de benedictions qui leur sont inconnues.  
Mon cœur, dit vn troisieme, voudroit  
bien quelquefois se vanger, mais quand  
ie songe que Iesus-Christ estant sur terre  
a plus enduré que cela, ie me console, &

86 *Relation de ce qui s'est passé*

ie le prie qu'il me donne courage iusqu'à la fin. Chacun auance ses pensées, & après tout ils reconnoissent que Dieu est tousiours semblable à soy mesme, qu'il est le Dieu de paix, & le Dieu de consolation, & que plus on endure pour luy, moins on s'estonne des souffrances.

Pour conclusion, Mes freres, leur dit Estienne Totiri, puis qu'en cette assemblée vous me regardez comme vostre Capitaine, voicy le resultat de ce Conseil, & la pensée que Dieu me donne, Ne craignons rien que le peché.

Je ne sçay pas où aboutiront ces orages, mais ie ne suis pas hors d'esperance de voir en ces pais, dans peu d'années, des martyrs pour la Foy, & peut estre ne serons-nous pas les premiers. La ferueur de quelqu'un de ces bons Neophytes meritera cette faueur du Ciel; au moins i'en voy que Dieu ce semble va disposant à cette grace, qui mesprisent leur vie, & enuisagent cette mort comme vne récompense de ce qu'ils font & voudroient faire pour l'auancement de la Foy. Quoy qu'il en soit, ces desirs ne sont pas dans la portée de la nature, & les voyant de-

*aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 87*  
dans vn cœur barbare, nous sommes con-  
traints de reconnoistre que c'est vn ou-  
rage de Dieu, qu'il y traueille plus que  
nous, & qu'il veut en tirer sa gloire, c'est  
à nous de le suiure, & d'affermir sur luy  
nos esperances, quelque opposition que  
l'enfer & la terre puissent apporter à la  
conuersion de ces peuples.

Je m'estois reserué sur la fin de ce Cha-  
pitre à rapporter quelques sentimens de  
ces bons Chrestiens, mais la crainte de la  
longueur me les fera obmettre; c'est assez  
que le Ciel les voit, & que l'Eternité  
nous donne tout le loisir de benir l'Au-  
theur de ces graces, qui par tout est luy  
mesme, riche & abondant en ses miseri-  
cordes. Encore vne ou deux choses auant  
que le finir.

Vn bon homme aagé de soixante ans,  
sa femme, & deux de leurs enfans, tous  
Chrestiens, ayant appris qu'une de leur  
parente se mouuoit au milieu des bois, &  
qu'un petit enfant encore à la mamelle  
ne pouuoit suruiure à sa mere, furent  
touchez de charité, & du desir de sauuer  
& la mere & l'enfant, au moins pour le  
Ciel. Ils se font tous instruire de la for-

mule du Baptesme, partent de compagnie dans vn temps bien fascheux sur la fin de l'hyuer, font trois iournées entieres de chemin sur des neiges profondes, & la pluspart sur les glaces d'vn lac, qui estant percées çà & là estoient remplies d'autant de precipices. A peine faisoient-ils cent pas sur ce lac, qu'ils ne se vissent en danger de la mort, & mesme quelques-vns enfoncerent bien auant dedans l'eau. Enfin après bien des trauaux, & bien des craintes, ils trouuent cette pauvre femme malade, baptisent son enfant, secourent & l vn & l'autre des rafraichissemens qu'ils ont porté; & ie ne doute point que le Ciel ne prist plaisir à cette charité, & que Dieu n'ait voulu la benir. Maintenant & la mere & l'enfant sont pleins de vie, & cette famille Chrestienne va s'auançant de iour en iour dans les sentimens de la Foy. Non, disoient-ils à leur retour, iamais nous n'eussions crû qu'il y eut des plaisirs si remplis de douceur au milieu des perils, nous craignons tous la mort quasi à chaque pas que nous faisions dessus ces glaces, mais cette crainte estoit aimable, nous estions en mesme

*aux Hurons, és an. 1642. & 1643.* 89  
temps & dans la peur & dans la ioye, &  
iamais nous n'auons prié Dieu de si bon  
cœur & avec tant d'amour: Nous n'o-  
sions luy demander ny la mort ny la vie.  
Mon Dieu, luy disions-nous sans cesse,  
vous voyez nostre cœur, & pourquoy  
nous sommes en chemin, disposez de  
nos vies selon vos volontez, que nostre  
peine vous aggrée, après cela quoy qu'il  
arriue nostre esprit est content, si nous  
nous voyons dedans ces eaux nous serons  
heureux dans le Ciel.

Nous auons introduit icy dans les Hu-  
rons que les Chrestiens portassent leur  
chapelet au col comme vne marque de  
leur Foy: nous en voyons de bons effets.  
Je ne sçay, disoit vn iour vne femme in-  
fidele à vn ieune Chrestien, ce qui a pû  
changer la beauté de ton naturel: depuis  
que tu porte ce chapelet tu n'es plus ce  
que tu as esté, & moy mesme ie n'ay pas  
l'assurance de te porter ces paroles de  
douceur dont autrefois tu m'as si souuent  
preuenüe: c'est sans doute que ce cha-  
pelet t'enforcele; oste-le de ton col & ie  
te parleray. En effet la deuotion que res-  
sentent tous nos Chrestiens, soit à dire

leur chapelet, soit à le porter sur eux comme vn gage sacré de ce que Dieu leur est, & de ce qu'ils veulent luy estre; cet amour qu'ils ont pour la Vierge, merite que le Ciel les protege d'vn secours plus puissant, qu'il soit leur bouclier & leur defense, notamment pour la chasteté, en vn pais où on met au rang des vertus d'estre impudique. Mais sur tout les Festes & Dimanches ils s'assemblent sur le midy pour le reciter tous ensemble, ils le font à deux chœurs se répondant les vns aux autres avec tant de douceur, qu'on voit bien que leur ame a des attraits particuliers à cette sorte de priere.

Je finiray ce Chapitre par vne mort d'vne Chrestienne, qui sans doute aura esté tres-pretieuse aux yeux de Dieu: elle se nommoit Christine Tforihia & auoit esté baptizée en l'année 1639. elle estoit mere de cet excellent Chrestien dont j'ay desia parlé, Estienne Totiri: & ie puis dire en verité, que depuis le moment de sa conuersion elle auoit esté tousiours montant dans la pratique des vertus les plus hautes qui soient au Christianisme; mais sur tout dans vn amour des souffra-

*aux Hurons, és an. 1642. & 1643.* Et ces & afflictions de cette vie, qui, disoit-elle, luy sembloient plenes de douceur, depuis qu'elle auoit sceu que ce corps affligé deuoit enfin resusciter pour iouir d'une gloire qui n'auoit point de fin. Elle receut ses Sacremens avec des sentimens de pieté remplis d'amour; entre autres elle sentoit vne affection tres-tendre enuers la saincte Vierge; le ne doute point que dans le Ciel elle ne gouste à jamais les fruits de cette deuotion: mais ie ne sçay si mesme auant la mort elle n'en a point ressenty les douceurs: au moins voicy ce qui luy arriua quelques heures auant que de mourir; lors qu'elle estoit proche de l'agonie ayant desia perdu l'usage & le sentiment de la veüe, elle s'escria tout d'un coup comme estonnée & rauie dans l'admiration, O mon fils ne voy tu pas cette rare beauté de cette grâde Dame éclatante en lumiere qui est icy à mon costé; ne voy tu pas ce beau liure qu'elle porte ouuert entre ses mains, n'entens tu pas ces paroles d'amour: Ô qu'elle me parle bien mieux que nos freres les François, que ses discours penetrent bien plus auant dedans mon cœur,

92      *Relation de ce qui s'est passé*  
qu'elle est aymable & qu'il fait beau fa  
voir ! Cette bonne femme parloit à vn de  
ses enfans excellent Chrestien nommé  
Paul Okatakyan ; Ma mere vous refueze,  
luy dit ce ieune homme, ie ne voy rien,  
& vous comment pourriez vous voir ce  
que vous dites ayant desia les yeux fer-  
mez ? Non, non, mon fils, replique cette  
mere, ie ne me trompe aucunement, ny  
ne te veux tromper. Regarde de l'autre  
costé ces ieunes François qui l'accompa-  
gnent, les plus beaux que l'aye iamais  
veu, que leurs habits sont riches, mais  
plustost preste l'oreille à ce que me dit  
cette Dame, ô qu'il fait beau la voir ! là  
dessus elle incline à la mort. Elle fut la  
seconde enterrée en nostre Cemetiere  
de sainte Marie, y ayant esté transportée  
de son bourg où elle mourut, esloigné de  
six lieues, ainsi que de son viuant elle  
l'auoit desiré.

.. Nous auons esté plus de huit mois  
sans sçauoir cette particularité de sa mort,  
son fils Paul n'ayant pas tenu plus de  
conte de cette vision que d'une refuerie,  
dans la pensée qu'il auoit qu'il ne pou-  
uoit y auoir d'autre veüe que celle des

*aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 93*  
yeux. Vn iour par vn rencontre il raconta le tout à son aîné Estienne Totiri, qui enfin nous le declara il y a quelques iours sur le point qu'il estoit de partir pour la guerre, nous disant qu'il croyoit pour luy que ces ieunes François d'une beauté si rare estoient des Anges du Ciel qui tenoient compagnie à la tres-sainte Vierge, pour qui sa mere auoit eu des deuotions si tendres.

---

*De la Mission de saint Michel aux  
Tahontaenrat.*

C H A P I T R E V.

L'AN passé nous receumes les premieres nouvelles de Quebec par deux Hurons, qui y ayant hyuerné remonterent icy haut sur la fin du printemps, aborderent à nos portes, nous rendirét quelques pacquets de lettres qu'ils auoient sauuez d'un naufrage où ils firent perte de tout leur bien: mais dirent ils nous n'auons pas perdu ce que nous estimons plus que nos biens & que nos vies. Le Pere Brebeuf a esté nostre maistre, la Foy a trou-

94 *Relation de ce qui s'est passé*  
ué entrée dans nos cœurs, les exemples  
que nous auons veus des François & des  
Algonquins conuertis, le zélé & la cha-  
rité des saintes filles Religieuses, l'amour  
que les Capitaines François portent aux  
Chrestiens, & ces femmes de grãd coura-  
ge qui ont passé les mers pour auancer les  
momens de nostre conuersion, l'appuy  
qu'Onontio donne à la Foy ( c'est Mon-  
sieur de Montmagny nostre Gouver-  
neur ) & l'estime qu'il en fait paroistre  
par dessus toutes choses, sa vertu que  
nous voyions aussi souuēt que son visage.  
Tout cela, disoient-ils, sont des preuues  
qui nous ont contraint d'auoüer que les  
veritez que tant de monde nous annon-  
cerent vniquement d'estre adorées,  
& qu'il faut que le Dieu des Chrestiens  
soit vrayement tout puissant, puisque  
tant de personnes de merite s'employent  
si saintement en son seruice. En vn mot  
dirent ils, nous estions descendus à Que-  
bec infideles, & nous en reuenons Chre-  
stiens.

Il estoient tous deux du bourg de S.  
Michel, l'vn se nomme Paul Atondo,  
l'autre Iean Baptiste Aotiokxandoron:

*aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 95*  
aussitost qu'ils y furent arriuez, on les ac-  
cueille de toutes parts, on leur demande  
leur fortune, Paul Atondo prend la pa-  
role, comme il est Capitaine: Sçachez  
mes freres, leur dit-il, que j'ay promis à  
Dieu de viure & de mourir en son serui-  
ce, que ie suis baptizé, que ma gloire  
est d'estre Chrestien. Si i'ay esté d'vn na-  
turel fâcheux, & si plusieurs m'ont re-  
douté, attendez quelques mois à porter  
iugement de moy, les François en me  
baptizant ont tiré tout le mal qui estoit  
en mon ame, mon cœur est tout changé,  
& vous verrez que la douceur est entrée  
dans mon esprit avec la Foy. Faites vous  
baptizer mes freres, que tous craignent  
l'enfer, nos malheurs cesseront, nous  
n'aurons plus de traistres en nos conseils  
qui reçoient pension de l'ennemy pour  
luy descourir nos desseins, le larcin se-  
ra banny d'avec nous, on ne sçaura que  
le nom de l'enuie, la médifance n'osera  
paroistre, nos haynes ne seront plus que  
pour le vice, & d'vne terre de malheur  
nous en ferons vn país de benediction.  
Là dessus il prend vn Crucifix en main;  
Mes freres, adioûte-t'il, j'ay crû avec vous

que c'estoit là celuy qui nous cauſoit les maladies, & qui depeuploit nos bourgades, i'ay esté des premiers à dire que les regards en estoient venimeux & apportoient la mort. Nos pechez ferment nos yeux à la lumiere, la Foy a fait tomber les rayes, qui cauſoient mon aueuglement: maintenant c'est ce Crucifié que i'adore, c'est luy seul que ie reconnois pour maître de nos vies, pour auteur de nostre salut.

Ce changement d'un homme qu'on eust creu deuoir estre vn des derniers à embrasser la Foy estonne les esprits, mais sa constance leur donna plus d'admiration quelques iours après. Le malheur tout d'un coup l'accueille, la mort luy rait vn enfant qui estoit son vnique; vne niepce, qui en ce pais est vn appuy plus assure à vn homme que ses propres enfans, est emportée en mesme temps de maladie; deux Iroquois cachez derriere vn arbre sortent de leurs embuches assassinent au milieu de son champ vne sœur qui seule luy restoit. Ces desastres m'eussent estonnez si ie n'auois la Foy, dit-il aux Infideles, & c'est maintenant que ie  
 voy

*aux Hurons, es an. 1642. & 1643. 97*

voy que les richesses d'un Chrestien ne sont pas hors de luy, qu'il porte son thresor en son cœur, & que l'esperance du Ciel affermit plus vne ame que tous les malheurs de la terre n'auront de force pour l'abatre. Il restoit encore à sa sœur assez de vie pour son salut; Ce bon Neophyte luy parle du Paradis & de l'enfer, luy fait detester ses pechez, elle souhaite le Baptesme, luy qui n'auoit iamais fait ce mestier la récommande à Dieu, la baptize autant qu'il le peut, & afin, disoit-il, que plus assurement elle soit baptisée, il luy fait renoueller ses actes, & renouelle son Baptesme iusqu'à cinq & six fois. Mais tous n'eurent pas plus d'effet l'un que l'autre: car quoy que l'eau ne manqua pas à son Baptesme, il auoit oublié la formule, ou iamais ne l'auoit apprise. Tu es le Maistre de sa vie toy qui as fait le Ciel & la terre, n'importe qu'elle meure pourueu que son ame soit bien-heureuse dans le Ciel: c'est toy qui as mis la Foy dans son cœur, & maintenant ie la baptise; afin que luy faisant misericorde tu luy efface ses pechez. Voila les paroles dont il se seruoit au

Baptême. Mais ce Dieu de misericorde qui jamais ne manque aux esleus eut égard à sa charité, & à la Foy sincere de cette pauvre femme, qui auoit plus de desir d'estre toute à luy à la mort, qu'elle n'auoit de regret de la vie; les forces luy reuiennent vn peu; ce feruent Neophyte court cinq lieuës d'vne mesme halaine pour venir en nostre Maison querir quelqu'vn des nostres. Deux de nos Peres y courent en haste, trouuent cette femme toute disposée pour le Ciel, où son ame s'enuola bien tost après auoir esté baptisée.

Je ne fais pas moins d'estat de Iean Baptiste Aotiokxandoron, que de Paul Atondo: il est vray qu'il n'est pas de si grand credit, qu'il a moins de paroles, mais ie croy que son cœur n'est pas moins touché, & nous voyons en son procedé ie ne sçay quoy qui paroist plus animé du S. Esprit. Quoy qu'il en soit ces deux bons Neophytes, & quelque nombre de Chrestiens qui estoient desia dans leur bourg avec plusieurs Catechumenes, nous presserent si fortement sur la fin de l'Automne de faire vn plus long sejour

*aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 99*  
avec eux, de les instruire plus à loisir, & ne pas les priver de la mesme consolation que nous donniõs aux bourgs de la Conception, de S. Ioseph, & de S. Iean Baptiste, que nous ne pûsmes resister à de si saints desirs. Il y fallut dresser vne Chapelle, & y établir vne Missiour plus à demeure que nous n'auions fait iusques alors.

Le Pere Ioseph Marie Chaumonot & le Pere François du Peron en ont eu le soin, & Dieu m'a donné la consolation enuiron deux mois de l'hyuer d'y voir les premieres ferueurs de cette Eglise.

Les Chrestiens se voyant réunis après le retour de leurs pesches & voyages, firent vn Conseil entre eux pour s'animer plus puiffamment au bien, & s'y obliger de nouveau par vne protestation publique de leur Foy. En suite ayant appellé ceux qui se dispoient au Baptesme : Mes freres, leur dirent-ils, ce n'est pas sur vos levres qu'on doit reconnoistre la Foy qui est dans vostre cœur, vos œuures en seront des témoins plus fideles que vos paroles; quittez dès maintenant la

100 *Relation de ce qui s'est passé*  
pensée que vous auez d'estre Chrestiens, si vous n'estes tous resolu de en maintenir le nom par la pureté de vos vies. Vous auez à combattre les Demons de l'enfer, qui tant de siecles nous ont tenu dans leur captiuité, nous auons autant d'ennemis de nostre salut qu'il y a d'hommes en ces contrées, faites estat que vos peres & meres & mesme vos enfans sont ceux que vous auez le plus à craindre, renoncez aux mouuemens de la nature, & n'escoutez pas vostre cœur qui le premier vous trahira si vous vous fiez trop à luy : en vn mot estre Chrestien, mes freres, c'est detester le mal, & plustost mourir que pecher. A ces paroles les Catechumenes s'écrient qu'ils estoient donc Chrestiens, qu'ils sont tous resolu de croire en Dieu, & luy obeir iusqu'à la mort. En effet ils presserent de telle façon leur Baptesme qu'on ne pût pas le differer. Mais il faut que la Foy trouue par tout des resistances, & si elle ne prend sa naissance dans la persecution, il est à craindre qu'elle n'eust pas assez de vigueur pour se soustenir elle mesme, & croistre dans les actions de sainteté.

*aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 101*

Quelques Algonquins de l'Isle ayant hyuerné cette année aux Hurons, vn de leurs Capitaines appellé Agsachimagan, & par les François le Charbon, ne manqua pas de faire icy vn coup de son mestier. Cet homme malheureux plus noir en l'ame mille fois que le nom qu'il porte, & vray boutefeu contre la Foy & les François, estant arriué au bourg de saint Michel y assemble secretemét les Capitaines: Mes freres, leur dit-il, j'ay toujours eu autant d'amour pour vous, que de hayne contre les Iroquois nos ennemis communs, dont vous sçauetz que l'an passé ie ressenty la cruauté, m'estant veu deux fois leur captif, & ayant chaque fois eschapé de leurs mains lors qu'ils estoient à la veille de me brusler tout vif. J'entends que vostre bourg est esbranlé par les discours des robes noires, que plusieurs ont desia receu le Baptesme, qu'un plus grand nombre le souhaitent, & que vous mesmes prestez l'oreille à ces discours qui charment en effect à l'abord. Mais sans doute vous ignorez, mes freres, où aboutiront ces promesses d'une vie eternelle. J'ay esté parmy les François à

Quebec & aux Trois Riuieres; ils m'ont enseigné le fond de leur doctrine, ie n'ignore rien des choses de la Foy: mais plus j'ay aprofondy leurs mysteres, & moins y ay-ie veu de iour. Ce sont des fables controuuées pour nous donner de veritables craintes d'un feu imaginaire, & sous vne fausse esperance d'un bien qui jamais ne nous doit arriuer, nous engager dans des malheurs inéuitables. Ie ne parle pas sans en auoir l'experience. Vous auez veu il y a quelques années les Algonquins en si grand nombre que nous estions la terreur de nos ennemis; maintenant nous sommes reduits au neant, les maladies nous ont exterminé, la guerre nous dépeuple, la famine nous va poursuivant en quelque lieu que nous allions. C'est la Foy qui nous apporte ces malheurs; qu'ainsi ne soit lors que ie descendis il y a deux ans à Quebec pour voir où auroit abouty la Foy des Montagnets & Algonquins qui auoient receu le Baptesme, on me fit voir vne maison remplie de borgnes & de boiteux, d'estropiés & d'auugles, de squelettes toutes décharnées, & de gens qui tous portoient la mort sur

*aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 103*  
leur visage. Ce sont là les appanages de  
la Foy, c'est cette Maison qu'ils estiment,  
(il parloit de l'hospital basti proche de  
Quebec pour les malades) ce sont ces gés-  
là qu'ils caressent, parce que se résoudre  
à estre Chrestien c'est prendre le party de  
toutes ces miseres. Outre cela, il faut  
s'attendre de n'estre plus heureux ny à la  
pesche ny à la chasse. Enfin, mes freres,  
adiousta-t'il, si aujourd'huy ie voyois  
tout vostre bourg Chrestien, ie suis con-  
tent d'estre estimé le plus grand impo-  
steur du monde s'il en restoit aucun de  
vous qui ne fust mort auant la fin de la  
troisiéme année; pour moy i'ay presenty  
ces malheurs de la Foy, en vain l'ay-ie  
predit à ceux qui ayant refusé de me croi-  
re, ont trop tard après leurs miseres re-  
connu qu'ils estoient trompez. Aucun  
Chrestien s'est-il échappé comme moy  
des mains de mille morts qui m'estoient  
preparées; si leur Dieu est en effet le  
Tout-puissant, pourquoy les laisse-t'il de-  
dans l'opprobre, que ne rompt-il leurs  
chaisnes, que n'est-il leur liberateur, que  
ne fait-il paroistre en vn pais où il veut  
estre reconnu, que vrayement il fait bon

104 *Relation de ce qui s'est passé*  
de l'auoir pour son Souuerain ? Mais puis-  
que ceux qui refusent de l'adorer sont  
plus heureux que ne sont ses suiets, si  
vous auez, mes freres, quelque reste de  
sentiment & d'amour pour vous mes-  
mes, pour vos enfans, & pour vostre pa-  
trie, choisissez avec moy de le prendre  
plustost pour ennemy que pour amy.

Ce malheureux disgracié de la nature,  
estant plus que demy sourd, portoit en  
sa personne la réponse à sa plus forte ca-  
lommie. Mais n'y ayant pas vn qui sou-  
tint le party de Dieu, & qui luy deman-  
dast si c'estoit ou sa foy ou son impieté  
qui luy causast cette disgrâce, & luy eust  
rauy ses enfans, ses freres, & ses neueux,  
que la mort auoit trouué dedans les bois,  
lors qu'ils fuyoient avec luy les sermons  
qu'on leur faisoit de leur salut, il ébran-  
la tellement les esprits, & leur donna des  
craintes si puissantes de ces malheurs dõt  
il les menaçoit, que la terreur en fut in-  
continent répandue dans le bourg. Les  
impies triompherent alors, les foibles  
perdirent courage, & plusieurs qui sem-  
bloient n'estre pas éloignez du Royaume  
de Dieu prirent dessein d'attendre & de

*aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 103*  
voir quel succez auroit la Foy dans les autres qui y demeuroient engagez. Les Chrestiens cependant tiennent bon, leur courage s'anime, ils parlent aussi haut que iamais, & nous voyons en cette Eglise que si le Diable a du pouuoir sur ceux qui ne sont pas sortis encore de sa captiuité par le sacrement du Baptesme, ces eaux sacrées eleuent vne ame au dessus des craintes terrestes, & font qu'elle ne redoute que Dieu & le peché.

Je voy bien que ie diray vne partie des mesmes choses qu'aux precedens Chapitres, si ie veulx icy rapporter les sentimens des Chrestiens de cette Mission: car nostre Seigneur leur donne les mesmes affections & les mesmes volonte. Je diray seulement en passant que Dieu a aussi donné à cette Eglise vn Predicateur de sa nation, & si vous voulez vn Apstre qui soustient dignement son party, il se nomme Barnabé Orsinonanhont. Cet homme a tousiours esté des plus considerables de toute sa nation à cause de sa naissance, (car ils ont icy leur noblesse aussi bien qu'en France, & en sont aussi jaloux) mais son esprit qui est tout à fait

excellēt, & son courage qui l'a rendu la terreur du païs ennemy, l'ont fait plus remarquable. En vn mot il est de ces personnes qui portent sur le front ie ne sçay quoy digne d'empire, & à le voir vn arc ou vne épée en main, on diroit que c'est vn portrait animé de ces anciens Cefars dont nous ne voyons en Europe que des images toutes enfumées: la Foy en a fait vn excellēt Chrestien. Nous dirons dans quelqu'vn des suiuan Chapitres cōme il a esté cet hyuer prescher le nom de Dieu dans les parties plus éloignées de la Nation neutre. Auant que de partir d'icy, & depuis son retour par tout où il se trouue il faut que l'impieté soit confondue & Dieu glorifié. Il touche iusqu'au cœur & parle si fortement des mysteres de nostre Foy, que les plus infideles qui ventendent à loisir sont contraints d'aduouër qu'ils souhaiteroient que tout le païs fust Chrestien: mais tous ceux qui approuuoient ce que disoit nostre Seigneur ne se rangeoient pas de son party. C'est assez, & nous deuous nous contenter qu'appellant à la Foy tout le monde, ceux-là seulement s'y redui-

*aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 107*  
sent qui ont la marque des esleus.

Auant que de finir ce Chapitre ie ne puis oublier vne chose assez remarquable, qui arriua il y a quelque temps à ce bon Chrestien. Il estoit au milieu d'un grand lac dans vn petit canot d'escorce en compagnie des Infideles : vne tempeste les surprend, le Ciel est tout couuert de tonnerres & d'esclairs, & l'eau d'autant de precipices qu'ils voyent de vagues deuant eux. Apres auoir en vain espuisé & leur industrie & leur force pour resister à la tempeste, ils en viennent au desespoir, ils inuoquent vn certain Demon nommé Iannaoa, qui disent-ils, s'estant par desespoir ietté autrefois dans ce lac, y excite tous ces orages lots qu'il se veut vanger des hommes, & les appaise après qu'on luy a rendu quelque hommage; ils iettēt en son honneur du petun dedans l'eau, qui est en ces contrées vne façon de sacrifice. Courage, mes camarades, leur dit ce bon Neophyte, nous perirons bien tost, puisque vous appelez le malheur à vostre aide: pour moy ie mourray volontiers plustost que de deuoir ma vie à des Demons pour qui ie

n'ay que de la haine. Malheureux, luy disent ces Infideles, inuoque donc ton Dieu, & nous reconnoissons son pouuoir s'il nous deliure de la mort. Le canot cependant fait eau, les vagues viennent fondre sur eux, & celuy qui gouuerné abandonne le soin de son vaisseau, & sa vie. Barnabé là dessus s'escrie, Grand Dieu qui estes obey des tempestes ayez pitié de nous. A ce moment la furie des vents s'appaisa, ces montagnes d'eau s'aplanissent, ils voyent vn calme sur tout le lac si fauorable à leur dessein, qu'incontinent ils aborderét. Mais quoy, ces esprits Infideles en refusent la gloire à Dieu, ils disent que c'est le Demon qu'ils ont inuoqué qui a exaucé leurs prieres, & que c'est là son ordinaire de les retirer du peril lors qu'ils sont plus auant dans le desespoir. Après tout la famine les presse, ils n'ont point d'autres prouisions que leur arc & leurs flèches: Que ton Dieu te fasse prendre vn cerf, disent-ils à ce bon Chrestien, puisque tu dy qu'il est aussi puissant dans les bois que sur l'eau. Que vos Demons, leur respond-t'il, vous fassent tuer auourd'huy quelque vache

*aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 109*  
sauuage. Ils sortent chacun de son costé,  
& vont chercher dans ces vastes forests  
dequoy subuenir à leur faim. A peine  
Barnabé auoit-il fait vn quart de lieue,  
qu'il trouue à son rencontre vn ieune  
cerf, il le perce de ses fléches, il le des-  
pouille sur la place, se charge de ce doux  
fardeau, retourne au lieu où estoit leur  
bagage, prepare le souper qui attend  
tous les autres absents. Sur le soir mes  
chasseurs arriuent plus affamez & moins  
chargez qu'ils n'estoient partis; le Chre-  
stien les attend au chemin, & comme ils  
ne luy voyent que son carquois en main,  
Ton Dieu, luy disent-ils, a esté sourd  
pour cette fois à tes prieres, quelque au-  
tre iour que tu auras esté plus heureux,  
alors il t'aura entendu. Non non, dit-il,  
nous ne viuons qu'à ses despens, vostre  
impieté ne l'a pas empesché de nous faire  
du bien; mais vous meriteriez de mourir  
icy de famine; il vous traite comme vn  
bon pere fait de meschants enfans qu'il  
espere quelque iour deuoir se recon-  
noistre.

*De la Mission des Anges aux Arriouendaronk, ou Nation Neutre.*

## C H A P I T R E V I.

**L**E peu de nombre que nous sommes estant à peine suffisant pour cultiuier les bourgades qui nous sont plus voisines, nous n'auons pû continuer l'instruction de la Nation neutre, où il y a deux ans que nous iettâmes les premieres semences de l'Euangile. Quelques Chrestiens Hurons y ont esté en nostre place, y ont fait le deuoir d'Apostres, & peut estre avec plus de succès pour le present que nous n'eussions fait par nous mesmes.

Estienne Totiri du bourg de S. Ioseph accompagné d'un sien frere s'estans arrestez dans les bourgades plus frontieres, trouuerent des oreilles si disposées à les entendre, qu'à peine auoient-ils trois ou quatre heures dans la nuit pour prendre leur sommeil, Ils portoient leur cha-pelet au col, & comme la curiosité picque autant ces peuples barbares, qu'elle

*aux Hurons, es an. 1642. & 1643.* III  
fait en Europe les Natiōs plus ciuiliſſees,  
cette nouueauté en des personnes qui  
d'ailleurs en tout leur reſſemblēt, faiſoit  
qu'à chaque bourgade on leur en de-  
mandoit la raiſon. C'eſt, diſoient-ils, vne  
des marques, que nous reconnoiſſons  
pour maistre celuy qui ſeul a creé le Ciel  
& la terre. Il nous eſt inuiſible, quoy qu'il  
rempliſſe tout le monde, & que luy ſeul  
ſouſtienne toutes choſes, ainſi que l'a-  
me remplit nos corps, les viuifie & les  
ſouſtient, quoy qu'elle meſme iamais  
ne paroiſſe à nos yeux. En ſuite ils al-  
loient deduiſans les principaux myſteres  
de la Foy. Mais ce qui touchoit dauan-  
tage ces peuples, eſtoit la crainte de ces  
feux qu'on diſoit leur eſtre inéuitables,  
ſ'ils n'adoroient ce grand maistre de la  
nature. Et pourquoy donc, repartoient-  
ils, n'a-t'on continué de nous venir in-  
ſtruire? pourquoy nous donnez vous la  
connoiſſance de ce malheur qui nous at-  
tend, ſi on ne vient en meſme temps  
pour nous en deliurer? autrement nous  
donnant cette crainte que iuſqu'icy  
nous n'auions pas, c'eſt pour nous ren-  
dre miſerables dès cette vie, auant que

112 *Relation de ce qui s'est passé*  
nous le soyons en l'autre.

Barnabé Orsinndannhont excellent Chrestien du bourg de S. Michel ayant penetré iusqu'au fond du pais, y a fait vn plus long sejour; & comme il est de grande autorité parmy ces peuples, son zele y a donné bien plus de iour aux vertitez de nostre Foy, & son exemple a presché plus fortement que ses discours. Il refusa publiquement des desirs d'vne femme effrontée, qui demandoit de luy ce que sa conscience ne luy pouuoit permettre; quoy que les coustumes de ces pais l'y condamnassent, & qu'on appelle icy vertu, ce qui deuant Dieu n'est qu'vn crime. Il a eu mille combats à rendre contre ceux mesme qu'il cherissoit le plus, ayant tousiours constamment refusé d'obeyr à leurs songes, qui est le Dieu de tous ces peuples. Et comme on luy reprochoit que la Foy estoit vn ioug insupportable, l'obligeât de rompre ainsi les droits de l'amitié, & le priuer des plus grands plaisirs de la vie. Non, disoit-il, si pour aller en Paradis ie sçauois vn chemin couuert de precipices, i'irois teste baissée & m'estimerois trop heureux de  
mou-

*aux Hurons, es an. 1642. & 1643. 113*  
mourir en la peine. A quelque prix que nous gagnions vn bon-heur eternel, nous ne l'auons qu'à bon marché.

Enfin lors qu'il fut prest de son retour il se vit obligé de donner le Baptesme à vne sienne fille qu'il laissoit en ce pais-là, où il a grand nombre de parens. Mais souuiens-toy ma fille, luy disoit-il, de conseruer precieusement la grace que tu reçois par le Baptesme. Quand le Diable ou les langues impies te pousseront au mal, pense que Dieu te voit, quoy que ton pere soit absent; & si cette consideration ne t'arreste, resouuiens-toy au moins de celle-cy; Que la plus grande douleur que tu puisse causer à ton pere, est de commettre vn peché qui te doiuë à iamais separer d'avec luy.

Sur la fin de l'hyuer vne bande d'environ cent personnes de ces peuples de la Natió Neutre sont venus nous visiter en ce pais. Ils y ont veu l'Eglise naissante des Hurons, se sont informez de nos Chrestiens des choses de la Foy, nous les auons instruits nous mesmes, & s'il faut croire à leur parole, ils s'en sont retournez avec vn regret que nous ne leur te-

114 *Relation de ce qui s'est passé*

nous compagnie; & des promesses que leur país ne fera pas de resistance à recevoir la Foy, aussi tost qu'ayans suffisamment fait brèche icy dans les Hurons, nous aurons le moyen de donner iusqu'à eux. Dieu veuille que cette semence porte fruiçts en son temps.

Ces peuples de la Nation neutre ont tousiours guerre avec ceux de la Nation du feu encore plus éloignez de nous. Ils y allerent l'Esté dernier en nombre de deux mille, y attaquèrent vn bourg bien muny d'une palissade, & qui fut fortement defendu par neuf cens guerriers qui soustinrent l'assaut; enfin ils le forcerent après vn siège de dix iours, en tuerent bon nombre sur la place, prirent huit cens captifs, tant hommes que femmes & enfans, après auoir bruslé soixante & dix des plus guerriers, creué les yeux & cerné tout le tour de la bouche aux vieillards, que par après ils abandonnent à leur conduite, afin qu'ils traissent ainsi vne vie miserable. Voila le fleau qui depeuple tous ces país: car leur guerre n'est qu'à s'exterminer.

**Cette Nation du feu est plus peuplée**

*aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 115*  
elle seule que ne sont tous ensemble  
ceux de la Nation Neutre, tous les Hu-  
rons & les Iroquois ennemis des Hurons:  
elle contient grand nombre de villages  
qui parlent la langue Algonquine, qui  
regne encore plus auant. La vie nous  
manquera plustost que des nations nou-  
uelles à conquister à Iesus-Christ; & il  
faut que la Foy adoucisse ces peuples, ain-  
si qu'elle commence d'apruoiser ceux de  
mesme langage qui habitent vers le Se-  
ptentrion. Au moins quelques Hurons  
dignes de foy, qui tous les ans vont trafi-  
quer avec des nations Algonquines qui  
y sont répanduës çà & là, nous ont fait le  
rapport qu'ils en ont trouvé de Chre-  
stiens qui se mettent à genoux comme  
nous, ioignent les mains, regardent vers  
le Ciel, prient Dieu soir & matin, deuant  
& après le repas: & la meilleure marque  
de leur Foy, est qu'ils ne sont plus méchâs  
ny deshonestes comme ils estoient au-  
parauant. Ils les appellent Ondoüraoüa-  
keronnon. Ce sont peuples environ cent  
lieuës dans les terres au dessus du Sague-  
né tirant au Nort, qui ayans receu quel-  
que instruction les vns à Taduoffak, les

116 *Relation de ce qui s'est passé*  
autres aux Trois Riuieres, où ils ne vont  
que comme des oiseaux de passage, por-  
tent dedans leurs bois, leurs lacs & leurs  
montagnes solitaires la Foy & la crainte  
de Dieu, qui trouue son sejour par tout.

---

*De la Mission de saint Iean Baptiste  
aux Arendaronnons.*

CHAPITRE VII.

**L**E Pere Antoine Daniel a continué  
dans le soin de cette Mission, qui  
cette année a eu dans son ressort les  
bourgs de S. Iean Baptiste & de S. Ioa-  
chim, & vn troisième éloigné d'environ  
six lieuës, qui porte le nom de S. Ignace.  
Dieu a par tout augmenté le nombre des  
Chrestiens & des Catechumenes: mais  
pour rapporter quelque chose plus en  
particulier de cette Eglise.

Vn bon vieillard Chrestien aagé de  
plus de cent ans, ayant appris que les en-  
nemis s'approchoient de son bourg pour  
l'enleuer par force, se réioüissoit au mi-  
lieu des frayeurs publiques & des pleurs

*aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 117*  
qu'il entendoit de tous costez, disant aux  
Infideles qu'à ce coup il alloit estre heu-  
reux, & iouir des plaisirs que la Foy luy  
faisoit esperer.

Dans ce mesme esprit de la Foy vne  
femme Chrestienne qui venoit de perdre  
la veuë, & sentoit des douleurs quasi in-  
supportables, chantoit au plus fort de  
son mal, que la pensée du Paradis adou-  
cissoit ses peines, que sa misere trouue-  
roit vne fin, mais que la ioye qu'elle espe-  
roit dedans le Ciel iamais ne finiroit.

Vn ieune homme Chrestien qui l'an  
passé se voyant poursuiuy d'vne bande  
Iroquoise, s'estoit iecté quasi par deses-  
poir derriere vn arbrisseau où il trouua la  
vie lors qu'il n'attendoit que la mort,  
nous racontoit qu'au milieu de ses crain-  
tes il fut tout sur le point d'appeller l'en-  
nemy, songeant qu'après la mort il seroit  
heureux dans le Ciel. Mon Dieu, disoit-  
il dans le fond de son cœur, c'est vous  
qui me cachez icy, l'ennemy est à vingt  
pas de moy, si vous n'aidiez à me couvrir  
serois-je icy en seureté? Disposez de ma  
vie selon qu'il vous plaira. Si ie seauois  
vos volontez ie me presenterois moy

218 *Relation de ce qui s'est passé*

mesme, & leur dirois qu'ils me bruslassent, & alors ie vous offrirais mes tourmens. Ie ne vous demande, mon Dieu, rien que le Ciel, où ie puisse à iamais vous voir comme vous me voyez maintenant. Ce ieune homme est venu bien souuent de dix & douze lieues pour entendre la Messe; & comme c'estoit en vn temps dangereux pour la crainte des ennemis, & que nous luy disions qu'il auoit tort de s'exposer à ce peril sans bonne compagnie: Et quoy, nous disoit-il, Dieu n'est-il pas avec moy? si ie suis tué en chemin pourrois- ie mieux mourir? N'irois- ie pas droit dans le Ciel? Puis- ie craindre la mort, quoy que ie marche au milieu des perils, m'entretenant dans ces pensées.

Les parens d'vn ieune Neophyte luy ayant proposé vn party qui luy estoit aduantageux, luy demanderent si la fille luy agreoit. Vous ne regardez qu'au dehors, leur dit- il, ce que ie veux aimer ne se voit point des yeux. A- t'elle de bonnes pensées pour le Ciel? Est- elle disposée de mourir en la Foy? Son cœur est- il à Dieu? Aimera- t'elle son salut? Si cela est

*aux Hurons, és an. 1642. & 1643.* 119  
ie l'aime : sans cela iamais elle ne me sera  
rien.

Vn Capitaine Chrestien des plus con-  
siderables du bourg de S. Iean Baptiste,  
ayant parlé publiquemēt en faueur d'vn  
songe de quelque sien amy, en fut incon-  
tinent touché au cœur. l'ay fasché Dieu,  
dit-il au Pere, mon peché merite pu-  
nition ; & comme il a esté public ne  
crains point de m'ordonner vne peniten-  
ce publique, parle & ie t'obeiray. Le Pe-  
re luy ordonne d'estre huiēt iours sans se  
trouuer à aucun festin. C'estoit le con-  
damner à vn ieusne plus estroit qu'au  
pain & à l'eau, & l'obliger plus de dix fois  
le iour de respondre à tous les Infideles,  
qu'il faisoit penitence de son peché.  
Quelquefois il estoit plus de trois heures  
après midy auant qu'il eust rompu son  
ieusne, à cause que les festins qui se fai-  
soient en sa propre cabane empeschoient  
le repas ordinaire. Le Pere s'en estant  
apperceu voulut luy relascher sa peni-  
tence. Mon frere, luy repartit ce Capi-  
taine, tu n'as pas assez de courage, tu te  
désies trop de nous autres ; non, non, ne  
mollis point. Le prens plaisir à me pu-

120 *Relation de ce qui s'est passé*  
nir de mon peché, il faut acheuer iuf-  
qu'au bout: Qui conque offense Dieu  
est trop heureux d'en estre quitte à si bon  
marché.

Je pensois finir ce Chapitre par la con-  
uersion d'un magicien le plus fameux  
qui soit en ces pais. La crainte de l'Enfer  
auoit ce semble touché son cœur: desia il  
auoit ietté publiquement dedans le feu  
ses caracteres, il auoit protesté en la pré-  
sence mesme des Infideles, que iamais  
les Demons n'auroient plus de part avec  
luy, que Dieu seul meritoit d'estre ado-  
ré de tous les hommes, que les Diabes  
en effet ne conspirent qu'à nostre mal-  
heur. Mais auant qu'il eust receu le saint  
Baptesme, il est retourné à son vomisse-  
ment; & la honte qu'il a maintenant d'a-  
uoir décredité son art, fait qu'il blasphem-  
me contre Dieu plus horriblement que  
iamais, qu'il se donne à tous les De-  
mons: quoy que de fois à autres sa con-  
science l'ayt pressé de venir nous deman-  
der pardon. le prie nostre Seigneur: qu'il  
en tire sa gloire: mais pour dire la verité,  
il semble que ce malheureux soit du  
nombre des reprouuez; en vn mot il vou-

aux Hurons; és an. 1642. & 1643. 121  
droit bien estre tout à Dieu dans le Ciel,  
& tout au Diable sur la terre.

*De la Mission de sainte Elizabeth aux  
Algonquins Atontrataronnons.*

CHAPITRE VIII.

**L**ES Iroquois qui se font craindre  
sur le grand fleuve de S. Laurent, &  
qui tous les hyers depuis quelques an-  
nées ont esté dans ces vastes forests, à la  
ehasse des hommes, ont fait quitter aux  
Algonquins qui habitoient les costes de  
ce fleuve, non seulement leur chasse,  
mais aussi leur pais, & les ont reduit cet  
hyer à se ranger icy proche de nos Hu-  
rons, pour y viure plus en assurance; si  
bien que s'estant trouué vne bourgade  
entiere de ces pauvres Nations errantes  
& fugitiues auprès du bourg de saint  
Jean Baptiste, nous nous sommes veus  
obligez de leur donner quelque assi-  
stance, & de ioindre pour cet effet au  
P. Antoine Daniel qui auoit soin de la  
Mission Huronne, dont j'ay parlé dans  
le Chapitre precedent, le P. René Me-

422. *Relation de ce qui s'est passé*  
nard, qui ayant suffisamment l'usage de  
l'une & l'autre langue, auoit en mesme  
temps le soin de cette Mission Algon-  
quine, à laquelle nous auons donné le  
nom de sainte Elizabeth.

Dans ce ramas de peuples qui d'ordi-  
naire n'ont point d'autre maison que les  
bois & les fleuves, il s'est trouué dix ou  
douze Chrestiens qui autrefois ont esté  
baptisez aux Trois Riuieres ou à Kebec,  
& d'autres qui iamais n'auoient ouï par-  
ler de Dieu.

Le Pere après quelques visites n'eut  
pas beaucoup de peine à leur gagner à  
tous le cœur. Prends courage, luy disoier-  
its, tu dis vray qu'il est raisonnable d'a-  
uoir recours à ce grand Maistre de nos  
vies : enseigne nous ce qu'il faut dire  
pour qu'il entende nos prieres ; ne te  
lasse point de parler, & iamais nous ne se-  
rons las de t'entendre, quoy que nous  
n'ayôs pas tant d'esprit, ne laisse pas d'a-  
uoir pitié de nous. *Afflictio dat intellectum*,  
la misere à ce semble ouuert leur esprit,  
& si la crainte des Iroquois ne rendoit la  
demeure proche des François redouta-  
ble, ie croy qu'en peu d'années on en fe-

*aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 123*

roit vn peuple tout Chrestien. Au moins defèrent-ils beaucoup à nos paroles, & la pluspart se rendent souples à la raison.

Le Pere ayant appris qu'un Infidele auoit deux femmes, dont l'une estoit Chrestienne, parle à cet homme de la griefuete de sa faute, de la grandeur de Dieu qu'il offensoit, & des peines d'enfer qui luy estoient inéuitables s'il continuoit dans ce peché. Mon frere, repart l'Infidele, ie reconnois la verité de ce que tu m'enseigne, mais ie ne me sens pas encore assez fort pour obeir entierement à Dieu: ie luy obeiray en partie, & dès maintenant ie renonce à l'une de ces femmes, & ne veut retenir que celle qui croit en Dieu, prie le qu'il ait pitié de moy.

Vne mere Infidele cōmandoit à sa fille de se trouuer à vn festin superstitieux, où les ceremonies demandent qu'on n'y assiste que tout nud. Le P. Menard ayant entendu ce commandement impudique repréd & la mere & la fille. Nos Capitaines nous le commandent, repliquent-elles: Oüy mais Dieu le defend, & ce feu qui brusle à jamais les pecheurs sera vô-

24 *Relation de ce qui s'est passé*  
tre supplice, si vous refusez de luy obeir.  
A ce mot ces femmes demeurent sans re-  
plique, & n'oserent pas mesme sortir  
de leur cabane pour aller voir cette ce-  
remonie, ayant appris que Dieu y seroit  
offensé.

Vne femme Infidele estant tombée  
griefuement malade, on luy dit que nous  
auions recours à Dieu en nos afflictions,  
comme à celuy qui nous en pouuoit deli-  
liurer, qu'elle le priaist de tout son cœur,  
& que peut estre il auroit pitié d'elle. Le  
mesme Pere qui l'auoit enseignée pas-  
sant par là deux iours après, & s'eston-  
nant de la veoir traouiller aussi fortemēt  
que les autres, cette femme l'appelle, luy  
dit qu'il n'est pas vn menteur, que vraye-  
ment Dieu est tout puissant, & que  
l'ayant prié, en mesme temps elle s'est  
veüe guerie. Puis luy parlant plus en se-  
cret, elle adiouste que son esprit estoit en  
peine, que le meschant Manitou luy  
estoit apparu la nuict, l'auoit menacée de  
la mort si elle ne luy faisoit vn sacrifice,  
& que publiquement elle n'aduotiaist te-  
nir de luy la vie. Tu sçais, luy repartit le  
Pere, que Dieu seul t'a guery, n'obeis

*aux Hurons;és an. 1642. & 1643. 125*  
pas à ce Demon qui cherche les moyens  
de te perdre pour vn iamaïs. Non, non,  
replique cette femme, ie veux honorer  
Dieu, ie le prieray toute ma vie, & ia-  
mais ie ne m'oublieray de luy. Elle est  
tres-bien disposée au Baptesme, & toute  
sa famille n'est pas esloignée du Royau-  
me de Dieu.

D'aucuns suiuoient le Pere de cabane  
en cabane, ne pouuans se lasser de l'en-  
tendre parler de Dieu : d'autres le ve-  
noient trouuer réglément tous les soirs  
& matins, quelque orage & tempeste  
qu'il y eust au plus fort de l'hyuer, quoy  
que ces cabanes Algonquines fussent  
éloignées du bourg de S. Iean Baptiste vn  
quart de lieuë de tres-mauuais chemin;  
& c'estoit vne consolation à nos Peres  
de voir en leur Chapelle Dieu adoré en  
mesme temps en ces deux langues diffe-  
rentes, Huronne & Algonquine, & par  
des peuples qui n'auoient rien de com-  
mun que la Foy.

La conduite de Dieu s'est particuliere-  
ment fait paroistre sur quelques-vns qui  
ont receu le saint Baptesme, & entre au-  
tres sur vn guerrier qui receut dans ces

eaux sacrées le nom d'Antoine. Cet homme s'est échappé plus de huit fois des mains de l'ennemy, & depuis son enfance sa vie n'a esté qu'une suite de combats & d'avantures qui succedoient les uns aux autres. Encore depuis peu, il n'y a pas six mois, qu'estant entre les mains des Iroquois qui avoient desja commencé d'exercer dessus luy leur rage, il trouua le moyen de couper ses liens, & se sauuer tout nud dans le plus profond de la nuit, faisant plus de cent lieues dans des routes égarées, n'ayant pour toute nourriture que les herbes & les racines qu'il trouvoit dans le milieu des bois. Dès lors, dit-il, ie remerciay Dieu sans le connoistre; car iamais ie n'auois reçu d'instruction: seulement il y a quelques années qu'un de mes camarades me dit, qu'il y auoit vn grand Maistre de tout ce monde qu'il falloit adorer. Je m'estois oublié de luy, mais lors que ie me vis miserable, il fut tout mon refuge, j'attendois de luy du secours, & me voyant échappé des terreurs de la mort, & des feux qui m'estoient preparez, ie reconnus qu'à luy seul i'estois obligé de ma vie. Le Pere l'ayant

*aux Hurons, l's an. 1642. & 1643. 127*  
entendu parler de la sorte quasi en mes-  
me temps qu'il arriua; Mais sçais-tu, luy  
dit-il, les desseins de Dieu dessus toy. Ce  
n'est pas assez que tu le reconnoisse, mais  
il veut que tu l'aime, & que luy ayant  
obey icy bas sur la terre tu sois heureux  
à iamais dans le Ciel. Ces paroles entre-  
rent si auant dans l'ame de ce pauvre ca-  
prif si souuent échapé de la mort, que  
dés lors il prit feu, se resolut d'estre  
Chrestien, & du depuis quelque résistâce  
qu'il ait trouué, quelques difficultez qui  
se soient presentées, iamais il ne s'est dé-  
menty de ses saintes resolutions.

Vn autre quasi de mesme aage qui luy  
tint compagnie au Baptesme, prit le  
nom de René. Ce ieune homme ne fut  
pas plustost retourné de la chasse qu'il  
vint trouuer le Pere. Efface moy ie te  
prie mes pechez, luy dit-il, nous som-  
mes dans de continuels dangers de nos  
vies, où irois-ie n'estant pas baptisé? ie  
crains plus l'enfer que la mort, ie suis  
tout resolu de seruir Dieu; & quoy qu'il  
arriue iamais ie ne l'offenseray: il voit la  
sincerité de mon cœur, & ie croy qu'il est  
content de moy, ne me sois pas plus ri-

128 *Relation de ce qui s'est passé*  
goureux que luy. En effet ses actions  
n'ont point démenty ses paroles, & tou-  
jours il s'est comporté en Chrestien mes-  
me auant que de l'estre.

---

*De la Mission du S. Esprit aux Al-  
gonquins Nipissiriniens.*

CHAPITRE IX.

**Q**UOY que la langue Huronne ait  
vne tres-grande estenduë & soit  
commune à quantité de peuples que la  
Foy n'a iamais éclairé ; elle se trouue  
toutefois tellement ramassée au milieu  
d'une infinité de Nations répandues çà &  
là à l'Orient, à l'Occident, au Septen-  
trion, au Midy, qui toutes ont l'usage de  
la langue Algonquine, qu'il semble que  
les peuples de la langue Huronne ne  
soient quasi que comme au centre d'une  
vaste circonference remplie de peuples  
Algonquins. Et ainsi nostre peine n'est  
pas de trouuer icy de l'employ, mais  
plütoft dans le peu d'ouuriers que nous  
sommes, de nous resoudre en quelle part  
nous deuons plütoft appliquer nos tra-  
uaux. Finif.

*aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 123*

Finissant la Relation de l'an passé, ie dy que le P. Claude Piart & le P. René Menard s'estoient depuis peu de iours embarquez avec les Nipissiriniens pour continuer de les instruire en leur pais, éloigné du lieu où nous sommes enuiron de soixante & dix lieues. Ils y ont demuré depuis le mois d'Auril jusqu'au mois de Septembre; ou peut mieux dire ils ont suivy tout ce temps-là ces peuples sans demeure, dans les bois, dans les fleuves, dans les rochers & dans les lacs; n'ayans pour abry qu'une escorce, pour paue qu'une terre humide, ou la pente de quelque rocher inégal, qui sert & de table & de siege & de list, de chambre & de cuisine, de caue & de grenier, de Chapelle & de tout. En vn mot on y mené vne vie où on apprend bien tost que la Nature se contente de peu: & s'il faut quitter sa maison en quelque lieu qu'on aille, il se trouue qu'on n'a rien perdu, & qu'en moins d'une demie heure on s'est basti vn logement entier.

Les Peres commencerent leur instruction par les principaux Capitaines, *sed non hos elegit Dominus: mais Dieu no*

commence pas ses ouvrages par ce qui éclate le plus. Il faut qu'une pauvre vieille aveugle l'emporte, & reçoive toute la première les bénédictions qui descendent du Ciel. La grace s'empara de son cœur & changea bien tost la nature: c'estoit un esprit orgueilleux & plein de raillerie, qui se mocquoit des choses de la Foy. Dieu ne l'eut pas si tost touchée qu'elle ne fust plus ce qu'elle estoit; ses paroles ne sont que douceur, elle respecte nos mystères, elle souhaite le Baptême; enfin l'ayant reçu, & se voyant dans le bon-heur des enfans de Dieu, elle ne songe qu'au Ciel. C'estoit un plaisir, disent nos Peres, de la voir le iour qu'elle venoit pour estre baptisée, par un temps assez rude, par un chemin de roches où elle s'égaroit à cause de son aveuglement, & où sans doute elle eust perdu courage, si sa ferueur ne luy eust rendu ces peines agréables, & ces égaremens pleins d'amour.

Une femme infidèle en travail d'enfant estoit depuis deux iours dans le desespoir de la vie. Les Medecins ou plutôt les Sorciers du pais ayans épuisé tout

*aux Hurons; es an. 1642. & 1643. 131*

leur art, & iugeans que la mere & l'enfant n'en pourroient reschaper, vinrent trouver nos Peres. Est-il donc vray, leur dirent-ils, que celuy que vous honorez soit plus puissant que nos Demons? qu'il fasse paroistre son pouuoir, priez-le qu'il resuscite cette femme qui a perdu le iugement, & va perdre la vie; au moins qu'elle se deliure de son fruit auant que de mourir. S'il entend vos prieres vous disposerez de l'enfant, vous le pourrez instruire, vous luy donerez le Baptesme, & pas vn ne vous resistera. Nos Peres se transportent où estoit la malade, la recommandent à Dieu & aux prieres de S. Ignace. Ce grand Sainct fut bien tost exaucé; fut l'heure mesme cette femme mourante se deliure tres-heureusement de son fruit, l'enfant se trouue plein de vie, la mere reuiet en santé, tous en donnent la gloire à Dieu; & reconnoissent que c'est luy qui seul merite d'estre adoré.

Il n'est pas difficile de faire que ces peuples ayent recours à Dieu dans leurs necessitez; & si les Heretiques qui veulent que la Foy sans les œuures nous iusti-

fic, venoient en ces pais enseigner leur erreur, ils trouueroient nos sauuages de tres-bon accord auéc eux: car pourueu qu'on les laisse viure en barbares, ils se feront bien tost Chrestiens. Mais quand nous leur disons que pour honorer Dieu & estre heureux au Ciel, il faut abandonner le vice, viure en homme & non pas en beste, songer plus à nos ames qui sont immortelles qu'à vn corps qui pourrira après la mort, enfin qu'il faut les bonnes ceuures avec la Foy, c'est ce qui leur semble fascheux, ce qui les espouuante & les rebute de la sainteté de nos mysteres, & cela seul nous les rend ennemis.

Nos Peres l'esprouerent bien tost au milieu de ce peuple errant, car lors qu'il fallut en venir au point, decréditer le vice, reprendre ceux qui auoient deux femmes, defendre le recours aux superstitions diaboliques, ce fut lors qu'ils trouuerent plus de resistance, qu'il y eut à combatre plus fortement; que les supposés du Diable & ceux qui passent icy pour Magiciens se rendirent plus insolens à blasphemer contre la Foy, à vser de menaces, & faire quelque chose de plus.

*aux Hurons, es an. 1642. & 1643. 133*

Quiconque vienne icy doit apporter son ame entre ses mains, & attendre la mort peut estre autant de la rage d'un Algonquin ou d'un Huron, que d'un ennemy Iroquois. Vn barbare qui ne craint aucune iustice ny de Dieu ny des hommes, a bien tost fait vn mauvais coup.

Vn de ces supposts de Satan s'estant vn iour mis en colere contre vn des Peres, se ietta furieusement sur luy, & l'ayant terrassé estoit après pour l'estrangler. Le Pere appellant Dieu à son secours fut entendu de quelqu'un qui de bon-heur n'estoit pas esloigné, & qui ayant horreur d'une méchanceté si noire se ietta sur cet homme, luy arracha la proye des mains, & enfin arresta son crime.

Ces resistances n'empeschoient pas que quelques-uns, mesme des principaux, ne goustassent les choses de Dieu, ne se fissent assiduellement instruire, & n'eussent recours aux prieres qu'ils faisoient dans vne Chapelle, qui n'auoit rien de riche qu'un Autel où les Anges adoroient tous les iours ce qu'ils voyent de plus auguste dans le Ciel. Mais nos Peres ne voyans pas encore en tout cela rien d'assez fort

134 *Relation de ce qui s'est passé*  
pour les fondemens d'une Eglise, qui  
doiuent estre solides, si on veut bastir  
quelque chose qui soit de durée; & ayans  
appris que ces peuples deuoient hyuer-  
ner icy dans les Hurons, se resolurent de  
ne baptiser rien que ceux qu'ils voyoiēt en  
danger de mort, & differerent à esprou-  
uer les autres pendant tout le cours de  
l'hyuer.

En effet sur la fin de Decembre non  
seulement les Nipissiriniens, mais aussi  
plusieurs autres de ces Nations errantes  
& de mesme langue Algonquine qui ha-  
bitent sur les riuages de nostre mer dou-  
ce, arriuerent quasi à nos portes, dresse-  
rent leurs cabanes assez proches de nous:  
& le Pere Claude Pitart qui seul alors  
nous restoit de la langue Algonquine  
continua de les instruire.

Le premier qui receut le Baptisme en  
estat de pleine santé, fut vn Capitaine de  
guerre nommé Alimoueskan. C'estoit  
vn naturel fougueux & superbe, princi-  
palement en nostre endroit: La Foy en a  
fait vn agneau & l'a rendu méconnoissable.  
Il prit le nom d'Eustache lors qu'il  
se fit Chrestien, & du depuis il a tourné

*aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 135*  
rellement son courage à se vaincre soy  
mesme, à mépriser les railleries des Infideles, à resister à leurs attaques, que quelques efforts qu'ayent apporté les plus ennemis de la Foy pour l'engager à quelque faute, jamais ils n'ont pû rien gagner sur luy. Vn iour qu'on l'entraisoit par force en yn lieu dont sa feule Foy luy pouuoit donner de l'horreur; voyât qu'il n'eust pû vaincre en combatant, il se deliura par la fuite des mains de ceux qui vouloient le perdre en l'aimant. Soutient il a quitté les compagnies pour ce suiet; il a sorty brusquement des festins au milieu des ceremonies, quoy que parmy ces peuples cela soit iugé pour vn crime. Mais, disoit-il, i' aime mieux estre criminel aux yeux de tous les hōmes qu'aux yeux de Dieu. Il prie publiquement soir & matin en sa cabane, & ne rougit en aucun lieu de paroistre Chrestien. Comme quelques railleurs luy reprochoient que sa Foy le rendoit esclau, & que c'estoit trop s'abaisser d'obeir au Pere qui l'enseignoit; Et bien, dit-il, ie ne veux plus luy obeir, mais ie veux obeir à Dieu duquel il porte la parole. Je n'ay plus qu'v.

136 Relation de ce qui s'est passé  
recrainte en ce monde, disoit-il vne fois,  
de perdre la grace du Baptesme, c'est l'en-  
terrien de mes pensées, & le desir qui re-  
gne plus dedans mon cœur.

Vne faueur du Ciel en attire bien tost  
vne autre, & les graces de Dieu ne s'ar-  
restent pas à vn seul. Celuy qui suiuit au  
Baptesme ce Capitaine, fut appellé  
Estienne, son surnom est Mangouch.  
C'est vn homme d'vne fort douce hu-  
meur, qui auoit desia connoissance de  
nos mysteres pour auoir quasi tousiours  
esté le Maistre de nos Peres en la langue:  
mais il les scauoit sàs les croire, & ce qu'il  
auoit entendu du Paradis & de l'Enfer  
iamais n'auoit fait de brèche en sō cœur.

Quand Dieu anime vne parole elle a  
mille fois plus d'effet que la plus forte  
Rhetorique des Aristotes & Cicerons:  
Le P. Charles Raymbaut passant l'Esté  
dernier par les Nipissiriniés, languissant  
d'vne maladie dōt il mourut, estāt arriué  
à Kebec, ne dit que trois lignes à cet hō-  
me qui percerent son cœur. Mangouch,  
luy dit-il, tu voy bien que ie m'en vay  
mourir, c'est maintenant que ie ne vou-  
drois pas te mentir: ie t'assure qu'il y a

*aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 129*

là bas vn feu qui bruslera éternellement les mécréoyans. Cet homme auoit entendu mille fois cette verité, mais alors il la redouta : il demeura sans repartie, quoy que son cœur fut plus fortement agité que iamais. Sans doute, conclud-il deslors en soy mesme, cela est vray, il faut que j'obeisse à Dieu ; mais qui dénouera les liens qui me tiennent enchaîné ? en vn mot, il se sentoit trop foible, & voyoit sa misere sans pouuoir encore en forcer.

Enfin la grace a acheué son coup. Cet hyuer lors qu'vn certain des plus considerables de toute la Natió, que Dieu auoit touché tout le premier, perdit courage, & refusa sur le point d'estre baptisé le bonheur des enfans de Dieu, celuy, cy prit sa place, fut tout changé en vn moment ; il brisa tout d'vn coup ses chaines ; rompit le nœud de sa captiuité ; se mit à prier Dieu publiquement ; renonça aux superstitions du pais, se moqua de tous ceux qui s'opposerent à son dessein ; & il parut en sa personne, qu'en vn moment le S. Esprit donne plus de force à vn cœur dont il veut prendre possession, qu'il n'é-

128 *Relation de ce qui s'est passé*  
toit remply de foiblesse lors qu'il estoit  
abandonné aux laschetez d'une nature  
corrompue.

Sa ferueur est accreuë depuis son Ba-  
ptefme; il va tousiours montant dans cet  
esprit de Foy qui anime son zele, qui en-  
flamme sa charité, qui viuifie tout ce qu'il  
fait, & par tout le donne à connoistre  
pour excellent Chrestien. Il a gagné sa  
femme à Dieu, & luy mesme l'instruit  
pour la disposer à la grace. Non, dit-il  
quelquefois, ie ne sens plus de peine à  
rien, toutes choses me sont faciles, & il  
m'est aduis que ie marche dans vn che-  
min tout applany. seachât ce que ie scay.  
Quand mesme ceux qui m'ont instruit se  
banderoient tous contre moy, & me  
chasseroient de la compagnie des Chre-  
stiens j'aurois recours à Dieu, il seroit  
ma conduite, & tousiours ie viurois dans  
l'esperance que voulant estre tout à luy,  
quoy que fissent les hommes, luy seul au-  
roit pitié de moy.

Quelques autres personnes sont esbrâ-  
lées de ces exemples, & donnent espe-  
rance de quelque bon succez; mais nous  
ne iugeons pas qu'il faille se presser avec

*aux Hurons, és an. 1642. & 1643. 137*  
des sauuages, ny leur confier la saincteté  
de nos mysteres sans quelque forte es-  
preuue. Cependant on ne laisse pas d'en-  
uoyer tousiours dans le Ciel des ames in-  
nocentes, & quelquefois avec tant de  
bon-heur, qu'il est aisé de voir que les  
conduites de la diuine prouidence sont  
par tout adorables; & en tout lieu rem-  
plies d'amour pour ses Esleus. Ce sont  
autant d'Aduocats dans le Ciel, autant  
d'intercesseurs auprès de Dieu, qui en  
fin fléchiront sa misericorde & attireront  
sa benediction sur ces peuples.



LETTRE DE M. D C. XLIIY.

**M**ON REVEREND PERE,  
J'adrescois l'an passé la Rela-  
tion à vostre Reuerence, mais les por-  
teurs ayans esté pris ou défaits en chemin  
par les ennemis, les Anges du Ciel la  
conduisirent heureusement entre les  
mains du P. Isaac Iogues, pour luy ser-  
uir de quelque consolation dans sa capti-  
uité, & luy faire voir les fruicts de ses  
trauaux & souffrances Apostoliques. Nous

140 *Relation de ce qui s'est passé*  
en enuoyâmes depuis vne seconde copie,  
nous ne sçauons encore ce qu'elle est de-  
uenüe. Nous auons tout suiet de crain-  
dre que les mesmes accidens n'arriuent  
cette année; c'est pourquoy pour essayer  
toutes les voyes possibles de faire sçauoir  
à vostre Reuerence de nos nouvelles,  
n'ayât pû encore receuoir des memoires  
plus amples de nos Peres, pour vne nou-  
uelle Relation, voicy par auance vn mot  
qui pourra dōner quelque idée de l'estat  
present des affaires de Dieu en ce païs.

La guerre y a continué ses rauages or-  
dinaires pendant l'Esté: les Iroquois en-  
nemis de ces peuples ont bouclé tous  
les passages & les auenuës de la Riuiere  
qui conduit à Kebec; & de ceux que la  
necessité des marchandises de France  
auoit contraint de fermer les yeux à ces  
dangers, plusieurs y sont demeurez; les  
autres pour la pluspart sont retournez  
tout nuds ou percez d'arquebusades,  
après auoir eschapé sept ou huit fois les  
mains & la cruauté de ces barbares.

La desolation n'estoit pas moindre sur  
le païs; de pauures femmes se sont trou-  
uées presque tous les iours assommées

*aux Hurons, en l'année 1644.* 141

dans leurs champs; les bourgs dans les alarmes continuelles, & toutes les troupes qui s'estoient leuées en bon nombre pour aller donner la chasse à l'ennemy sur les frontieres, ont esté défaites & mises en déroute, les captifs emmenez à centaines, & souuent nous n'auons point eu d'autres courriers & porteurs de ces funestes nouvelles, que de pauures malheureux eschapez du milieu des flammes, dont le corps demy bruslé, & les doigts des mains soupez, nous donnoier plus d'assurance que leur parole mesme, du malheur qui les auoit accucilly eux & leurs camarades.

Ce fleau du Ciel en estoit d'autant plus sensible qu'il estoit accompagné de celui de la famine, vniuerselle parmy toutes ces Nations à plus de cent lieues à la ronde: le bled d'Inde, qui est icy l'unique soustien de la vie, y estoit si rare, que les plus accommodez à peine en auoient-ils pour ensemençer leurs terres; plusieurs ne viuoient que d'vn peu de gland, de potirons, & de chetiues racines qu'ils alloient souuent chercher bien loin en des lieux de massacres, & qui n'estoient

142 *Relation de ce qui s'est passé*  
batus que des pas de l'ennemy.

... Nous auons tiré cet auantage de la necessité publique, que Dieu par vne providence toute particuliere nous ayant pourueu à suffisance de bled du pais, nous a en mesme temps donné vne belle occasion de faire connoistre à nos Chrestiens par des effets bien sensibles, l'étroite vnion que nous contractons avec eux par l'esprit de la Foy. Nostre maison, dans laquelle nous auons vne espee d'hospital hors de nostre appartement, leur a tousiours esté ouuerte; ils y sont venus se rafraischir de temps en temps les vns après les autres, pour trauailler par après plus aisément à leurs champs. Les Infideles ont esté viuement touchez de cette charité inusitée parmy eux, & plusieurs en sont deuenus excellens Chrestiens.

... Des moyens estudiez par la prudence humaine sont trop bas pour conduire des entreprises que Dieu regarde comme mesiennes. La guerre, la famine, les persecutions, toutes ces tempestes qui sembloient plus que iamais deuoir abatre le Christianisme, l'ont puissamment

*aux Hurons, en l'année 1644.* 143

estably. Contre l'ordinaire des années precedentes, nos Peres ont eu autant & plus d'employ pendant l'esté que durant l'hyuer : nos Missions ont esté changées en Residences, les Chapelles agrandies par tout : faute de cloches il nous a fallu pendre de vieux chaudrons à l'instance & à la sollicitation de nos Chrestiens : les cimetieres ont esté benis, les processions dans les bourgs, les funerailles selon la coustume de l'Eglise, les Croix erigées & adorées solennellement à la veuë des barbares.

Les anciens Chrestiens menent vne vie irreprochable & pleine de sainteté, les bons sentimens que Dieu leur donne plus que iamais nous font connoistre que le saint Esprit prend tous les iours vne nouvelle & plus forte possession de leurs cœurs. Ils font l'office de Dogiques en l'absence de nos Peres. Dans leurs guerres & leurs chasses estans mesmes en grandes troupes, font faire les prieres publiques, & marcher le seruice diuin aussi exactement, que s'ils estoient dans leur Eglise ; instruisent & baptisent avec beaucoup de satisfaction &

144 *Relation de ce qui s'est passé*

edification dans les dangers; remplissent les Nations estrangeres où ils vont en marchandise de l'odeur de leur vertu, y présentent la sainteté de la loy Chrestienne, font naistre par tout le desir de iouir du bon-heur qu'ils possèdent, & nous ouvrent insensiblement la porte à plusieurs grands peuples qui ne pouuoient entendre nostre nom sans fremir, & ne nous auoient regardé par le passé, que comme des personnes qui leur portoit malheur.

Pour ce qui est des nouveaux Chrestiens, le nombre en a esté notablement plus grand cette année que les precedentes. Les Infideles mesmes humiliez & rendus plus dociles par l'affliction, nous semblent beaucoup moins éloignez du Royaume de Dieu. Enfin le corps des Chrestiens après de fortes épreuues du Ciel, se va rendant considerable & commence à emporter le dessus en quelques bourgs. Surquoy vn des plus notables de ce pais se plaignant vn iour à vn Capitaine Chrestien, de l'empire que prenoit insensiblement la Foy sur les coustumes de leurs ancestres, & disant qu'il seroit à

pro-

*aux Hurons, en l'année 1644.* 145  
propos de s'opposer au plustost au cours  
de l'Euangile; cela eust esté bon dans les  
commencemens, dit ce braue Neophyte,  
mais maintenant que les choses sont si  
auancées, cette entreprise feroit tout à  
fait au dessus des forces humaines : il  
nous sera plus aisé à nous de conuertir ce  
qui reste encore dans l'infidelité, qu'à  
vous de nous faire quitter nostre resolu-  
tion, & abandonner la Foy.

Dieu verifie ce bon courage, auant  
que d'en venir à ce point, nous auons en-  
cor de puiffans obstacles à rompre, l'insta-  
bilité inueterée dans les mariages ne se-  
roit pas vn des moindres, sans la charité  
de quelques personnes, auxquelles nous  
sommes redevables d'vn bon nombre de  
familles Chrestiennes, que nous n'au-  
rions iamais gagnées à Dieu sans ces  
assistances temporelles; & nous auons  
tous sujet d'esperer que nos Eglises iront  
toufiours croissans par tout, tandis que  
ces sources de pieté ne tariront point : vn  
mariage bien estably nous donne sou-  
uent quinze ou seize Chrestiens.

Mais la plus forte espine que nous

146 *Relation de ce qui s'est passé*

ayons, est que les ennemis de ces peuples ayās le dessus par le moyen des arquebuses qu'ils ont de quelques Européans, nous sommes maintenans comme inuestis & assiegez de tous costez, sans pouuoit soulager la misere d'une infinité de peuples, qui vivent encore dans l'ignorance du vray Dieu; ny recevoir mesme du secours de la France qu'avec des peines incroyables. Nous attendons vniquement du Ciel, l'aplanissement de ces difficultez & les prieres, & les vœux qu'on fera pour nous, & pour tant de pauvres Barbares, seront sans doute les assistances les plus asseurées qu'on nous puisse rendre. Au moins si le malheur des temps empesche que tous les effets de la charité de tant d'ames saintes, ne viennent iusques à nous, tant de larmes qu'elles versent nuit & iour deuant les sacrez Autels, leurs soupirs & leurs gemissemens penetreront malgré la rage des Iroquois, iusques au plus haut des Cieux, pour y crier misericorde en faueur de tant de Nations racheptées du precieux sang du Fils de Dieu. Nous

*aux Hurons, en l'année 1644.* 174  
salüons tous humblement vostre Re-  
uerence, & nous recommandons affe-  
ctueusement à ses SS, SS, & PP.

De V. R.

*Des Hurons, ce dernier de  
Mars, 1644.*

Tres-humble & tres-obeyssant  
seruiteur en N. Seigneur,  
HIEROSME LALEMANT.